



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





RENÉ OUDARD
RELIEUR
37, PLACE GRANDCLÉMENT
VILLEURBANNE TEL. 84.75.07

L'Initiation



Revue philosophique indépendante des Hautes



**Hypnotisme, Force psychique
Théosophie, Kabbale
Gnose, Franc-Maçonnerie
Sciences Occultes**

15^e VOLUME. — 5^{me} ANNÉE

SOMMAIRE DU N^o 7 (Avril 1892)

PARTIE INITIATIQUE...	<i>Le Plan astral</i> (avec 2 figures).....	Papus.
	(p. 1 à 15).	
PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE...	<i>La Vie du Sommeil...</i>	Carl du Prel.
	(p. 16 à 28).	
	<i>Psychies</i>	Labor.
	(p. 28 à 35).	
	<i>La Société de Psycho- logie</i>	Paul Sédir.
	(p. 35 à 40).	
	<i>Le Périsprit</i> (suite et fin).....	Gabriel Delanne.
	(p. 40 à 48).	
PARTIE LITTÉRAIRE....	<i>Un Rêve sur le Divin.</i>	Juliette Adam.
	(p. 49 à 57).	
	<i>Philippe Destal</i>	George Montière.
	(p. 58 à 64).	
BIBLIOGRAPHIE	<i>Comment on devient Mage</i> , de J. Péla- dan.....	F.-Ch. Barlet.
	(p. 65 à 77).	

*Groupe indépendant d'Etudes ésotériques. — Magie pratique. — Ordre
kabbalistique de la Rose-Croix. — Nouvelles diverses. — The Light
of Paris. — Revue des Revues. — Livres reçus. — Nécrologie.*

RÉDACTION :
29, rue de Trévise, 29
PARIS

Administration, Abonnements :
58, rue St-André-des-Arts, 58
PARIS

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spirituelle dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même ésotérisme caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'*arbitraire*, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *militarisme* et la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialément tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 50 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulте.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* paraît régulièrement le 15 de chaque mois et compte déjà trois années d'existence. — Abonnement: 10 francs par an.

L'Initiation

QUINZIÈME VOLUME

(1892)

Table des Matières

QUINZIÈME VOLUME. — 1892

(Avril, Mai, Juin)

ARTICLES

	PAGES
Astrologie (l').	97
Avis aux magnétiseurs.	90
Bernard le Trévisan.	165
<i>Comment on devient Mage</i> , par J. Peladan.	65
Communications aux Branches du G. E. E.	178
Conférences à Munich.	280
Conférences de M. Ch. Henry.	185
Conférences de M. J. Bois.	186
Délégation du G. E. E. à Bruxelles.	267
Double Matière (la).	270
Etudes d'Orientalisme (litt. hindoue).	129
Etudes pratiques du G. E. E.	78, 176
Extériorisation de la sensibilité.	211
Faits spirites (les) et leur explication psychiatrique.	193
Groupe indépendant d'Etudes ésotériques. 78, 176,	267
Guérison par l'Hypnotisme.	181
Image astrale (l').	205
<i>Jean Révolte</i> , par G. Méry.	285
<i>Light of Paris (The)</i>	89
Ligue pour le libre exercice de la médecine . . .	297
Livres reçus.	25, 191, 390
Magie pratique (envoûtement)	83
Magnétiseurs (les) et la médecine.	186

ARTICLES

	PAGES
<i>Montmartre</i> , par J.-C. Chaigneau	281
Nécrologie : M ^{me} Tarrat y Bernis.	96
Nouvelles diverses.	88, 185, 279
Occultisme en Allemagne (l').	252
Ordre kabbalistique de la R ^{HS} C (Règlement) . .	86
Périsprit (le).	40
<i>Philippe Destal</i>	58, 168
Plan astral (le) et sa représentation schématique. .	1
Poésies d'André Walter (les).	283
<i>Poésies du Chêne-Vert</i> , par N. de Séménoff. . .	284
Prière (la).	221
Psychies	28
<i>Quand les violons sont partis</i> , par E. Dubus . .	227
Remarquables prédictions de mort	278
Revue des revues	92, 187, 286
Société de psychologie scientifique de Munich . .	35
Sonnet	231
<i>Thulé des Brumes</i> , par A. Reffé	164
<i>Traité méthodique de Science occulte</i> , par Papus..	232
Travaux des Branches du G. E. E. (Montpellier, Bruxelles).	81, 178
Unité de la matière (l').	108
Un Rêve sur le Divin.	49, 145
Un Rêve révélateur	182
<i>Vie du Bouddha (la)</i> , par E. Lamairesse . . .	160
Vie du sommeil (la)	16

GRAVURES

Le Plan astral dans l'Homme, Schéma, par L. Del- fosse	10
Le Plan astral dans l'Univers.	13

TABLE DES MATIÈRES

AUTEURS

	PAGES
Adam (M ^{me} Juliette).	49, 145
Barlet (F.-Ch.).	65, 97, 232
Brossel (N.).	82
Delanne (Gabriel).	40
Delfosse.	10, 13
Dubourg (Charles).	230
Durville (H.).	279
François (A.).	175
François (L.).	79
Gardener (Dr J.).	129
Gry (Germain) C. B. E.	81
Haven (Marc).	285
Jobau-Barral de <i>la Justice</i>	83
Labor.	28
Lombroso (prof. C.).	193
Microsthènes.	231
Montière (George)	58, 168, 281, 283
Papus.	1, 90, 178, 205
Philophôtes.	108
Prel (Dr Carl du).	16
Quærens	220
Rochas (Albert de).	211
Saint-Fargeau.	155
Sédir.	35, 92, 160, 164, 187, 252, 284, 286
Tailhade (Laurent).	227

TOURS. IMP. E. ARRAUT ET C^{ie}.



PARTIE INITIATIQUE



ÉTUDES DE TECHNIQUES D'OCCULTISME

Le plan astral

ET SA REPRÉSENTATION SCHÉMATIQUE

Il est peu de questions aussi importantes à connaître pour l'occultiste que celle de l'*Astral* et de ses manifestations. Nous avons l'intention de faire dans l'*Initiation* une série d'études aussi documentées et aussi explicites que possible sur ce point.

Nous allons donc commencer par traiter le sujet d'une manière assez générale ; puis nous aborderons successivement les détails en parlant des élémentals, des signatures astrales, et des divers procédés employés par la magie pour agir sur l'astral ou pour éviter ses réactions sur le physique.

Tous d'abord, efforçons nous de bien préciser ce qu'on entend par l' « Astral ». Peu de termes sont pris dans tant d'acceptions, et c'est en justifiant dès l'abord toutes ces acceptations que nous aurons chance

I

d'éviter l'obscurité généralement inhérente à ces sortes de questions.

On connaît la difficulté qu'éprouve la philosophie à établir le lien qui unit le physique au métaphysique, l'idée au fait.

Dans l'homme, il a fallu créer des systèmes plus bizarres les uns que les autres pour expliquer l'union du corps et de l'esprit immortel, dans l'Univers de même, on n'a pu raisonnablement justifier la relation constante entre les causes des formes matérielles et ces formes elles mêmes.

Le matérialisme déclare ne pas avoir à tenir compte de ces « causes premières », qui gênent considérablement ses affirmations enfantines ; le positivisme attend sous l'orme les travaux des autres écoles, et le spiritualisme universitaire se livre à l'éclectisme le plus impartial, sans aborder ces questions délicates des rapports de l'objectif au subjectif.

Or la Kabbale, les Néo-Platoniciens et les Hermétistes ont toujours soutenu, à travers les âges, qu'il existe entre le monde des causes premières, des principes, et le monde des faits ou monde matériel UN PLAN INTERMÉDIAIRE d'action possédant une constitution et des forces particulières. Ce plan intermédiaire, placé entre les deux extrêmes, aussi bien dans l'homme que dans la nature, l'école de Paracelse l'a nommé l' « ASTRAL », *monde astral, plan astral*, dans l'Univers, *corps astral* ou *corps sidéré* dans l'homme.

« Il y a trinité et unité dans l'homme ainsi que dans Dieu ; l'homme est un en personne, il est triple en essence : il a le souffle de Dieu ou l'âme, l'esprit

sidère et le corps. » (Paracelse.) L'école de Paracelse déduisait la plupart de ces analogies de la constitution de l'Univers, dans lequel nous remarquons trois grands courants de forces en action :

1^o Le courant qui s'étend de la planète à son ou ses satellites ;

2^o Le courant qui s'étend du soleil aux planètes ;

3^o Le courant qui s'étend du centre, encore si peu déterminé, dont le soleil subit l'attraction, à ce soleil lui-même.

Les forces en action dans la sphère d'attraction d'une planète prenaient le nom de *forces élémentaires*. Elles correspondent à ce que nous appelons aujourd'hui *forces physico-chimiques*.

Les forces en action dans la sphère d'attraction d'un soleil prenaient le nom de *forces astrales*. Enfin de la cause première de l'attraction universelle localisée dans les centres (ou le centre) agissant sur le soleil, émanaient les *forces de l'Empyrée*, forces constituant la manifestation directe de Dieu dans la Nature.

Chaque être, à quelque monde qu'il appartienne, possède une émanation de ces trois forces. — Dans l'homme, le corps matériel vient du monde élémentaire et en subit les lois, le corps sidéré vient du monde astral et en subit également les lois, enfin l'esprit immortel vient de l'Empyrée.

Remarquons en passant que nos sciences contemporaines tendent de plus en plus à justifier la doctrine de l'occultisme, surtout en ce qui concerne l'action de la force solaire sur le corps astral, action mer-

veilleusement démontrée par Chardel au commencement du siècle.

C'est donc en partant de l'Univers que l'école de Paracelse établissait ses analogies.

Les Martinistes arrivent exactement aux mêmes conclusions que l'école précédente ; mais ils partent de l'Homme au lieu de prendre l'Univers comme point de départ. Ce procédé a l'avantage d'être plus clair à notre époque, où la physiologie et l'anatomie offrent de précieuses considérations à l'occultiste.

Mais, qu'on parte d'un Principe ou de l'autre, le premier aspect sous lequel nous apparaît l'astral, c'est celui *d'intermédiaire entre la matière et l'Esprit*. Est-ce là le seul aspect de ce plan astral ?

Pas le moins du monde.

Outre cette fonction d'intermédiaire, et comme conséquence première de cette fonction, l'astral est le *facteur et le conservateur des formes physiques*. Dans l'homme, c'est le corps astral qui fabrique le corps physique, lui donne et lui conserve sa forme, dans l'Univers, c'est le plan astral qui agit de même pour le monde visible.

A ceux qui mettraient en doute l'immuabilité de cet enseignement à travers les âges, je citerai ce passage de Paracelse (xvi^e siècle) :

« Il suit que tout ce qui vit, tout ce qui croît, tout ce qui est dans la Nature, est signé, possède un *esprit sidéré*, que j'appelle le ciel, l'astre, l'ouvrier caché, qui donne à ce qui est sa figure et sa couleur, et qui a PRÉSIDÉ A SA FORMATION, c'est là le germe et la vertu. »

Nous connaissons déjà le plan astral sous les aspects :

1^o D'intermédiaire ; 2^o De créateur, et 3^o de conservateur des formes physiques. Est-ce tout ?

Oui, si nous ajoutons que toutes les formes physiques créées à n'importe quelle époque et dans n'importe quel lieu sont conservées à l'état « d'images astrales » dans ce plan intermédiaire, où l'on peut aller les évoquer quand on en possède les moyens. (Psychométrie).

1^o Intermédiaire entre les Principes et les Faits ;
2^o Facteur du monde Physique ;
3^o Conservateur des formes, non seulement pendant la phase vitale ; mais bien après, à l'état « d'images astrales ».

Telles sont les fonctions principales de « l'Astral ».

LE PLAN ASTRAL DANS L'HOMME

Nous venons de voir qu'on peut indifféremment étudier l'Astral dans la nature ou dans l'homme, les lois d'action étant identiques partout. Nous allons, dans notre exposé, partir autant que possible de l'homme pour nous éllever ensuite jusqu'à la nature, d'après cet aphorisme martiniste : « Expliquez la nature par l'homme et non l'homme par la nature. »

Voyons tout d'abord quelle est la situation de « l'Astral » dans l'être humain.

« L'Astral », avons nous dit, est l'intermédiaire entre l'esprit immortel et le corps physique. Quand l'esprit conscient veut agir sur la portion du corps qui obéit à son action, comment s'y prend-il ?

Il met en jeu une force spéciale, la force nerveuse,

qui, se propageant à travers la moelle antérieure et les nerfs moteurs, avec une vitesse qu'on a pu calculer, vient agir sur la fibre du muscle strié. C'est ainsi qu'un télégraphiste placé à Londres imprime de là-bas à la force électrique transportée par un fil à Paris une série de modifications qui se répercutent exactement au poste récepteur de Paris. Mais sans force nerveuse l'Esprit ne pourrait pas plus agir que le télégraphiste sans électricité, ou le cocher sans cheval. Cet *intermédiaire* est donc indispensable dans un cas comme dans l'autre.

Toutes les modifications que l'Esprit veut faire subir au corps physique, il peut les obtenir ; mais en faisant agir l'*intermédiaire*, qui exécute les ordres psychiques et adapte les idées à la matière.

Voilà la justification de la première fonction du plan astral. Et ses autres fonctions ?

Pour étudier ce domaine d'action particulier au corps astral, il faut bien nous rendre compte de ce fait, que l'esprit conscient a dans l'homme un champ d'influence parfaitement délimité.

Aussi, pendant le sommeil, tout ce qui dépend de l'esprit repose. Les membres sont en résolution, la face est immobile, les organes des sens sont presque tous fermés, ainsi que les orifices d'excrétion (1). Mais, par contre, il y a dans l'homme *quelque chose* qui continue à diriger et à conserver la marche des

(1) Dans un ouvrage sous presse : *La science des Mages et ses applications théoriques et pratiques*, nous nous sommes efforcé de donner tous les détails possibles sur cette question des domaines respectifs du corps astral et de l'esprit dans l'être humain.

organes splanchniques. Ce *quelque chose* qui fait battre les artères, qui préside à la nutrition et à l'assimilation organique, c'est ce que nous appelons en occultisme *le corps astral*.

Ce corps astral agit au moyen des deux fluides principaux : 1° Le fluide sanguin ; 2° Le fluide nerveux.

Le fluide sanguin *anime* les organes, le fluide nerveux les *meut*, distribué partout par les filets du grand sympathique.

S'il faut réparer un point de l'organisme endommagé, ce n'est pas l'esprit conscient c'est le corps astral qui agira. Bien plus, la mémoire des formes de l'organisme qui doit présider à la mise en œuvre des cellules constituant les tissus, non-seulement pendant la vie, mais encore à l'époque de la naissance, c'est toujours le corps astral qui possède cette mémoire, et qui agira ainsi que Paracelse l'avait déterminé dès le XVI^e siècle.

Nous voyons donc dans l'homme que les fonctions du plan astral sont bien :

1° D'être l'intermédiaire entre le corps physique et l'esprit conscient ;

2° De conserver pendant la phase vitale la forme des organes ;

3° De déterminer et de diriger l'évolution des cellules embryonnaires vers les formes organiques, à la naissance, c'est-à-dire de fabriquer le corps physique.

Intermédiaire, facteur, conservateur, telles sont bien les trois fonctions du plan astral. Quels sont les moyens employés ?



Le plan physique dans l'homme est représenté par des organes matériels, le plan astral par des forces, le plan psychique par des idées.

Or, rien dans la nature ne se présente sous la forme indépendante que nécessite une analyse, tout est enchevêtré, et ce n'est que pour éclaircir la question que nous considérons séparément et isolément des plans qui, en réalité, se pénètrent intimement l'un l'autre.

Ainsi c'est le corps qui fournit au plan astral les *supports* des forces qu'il mettra en action dans l'homme, et à l'Esprit le support des idées qui se manifestent dans cet être humain.

C'est également le corps astral qui va fournir au Corps l'animation et le mouvement nécessaires à sa marche, et à l'Esprit la force nerveuse indispensable à son action.

Ce n'est donc que pour plus de clarté, qu'après avoir montré les domaines, se pénétrant sans cesse, de ces trois plans, nous allons pour un instant isoler le plan astral avec ses supports et ses forces du reste de l'individu.

L'astral agit au moyen des fluides ou mieux des forces fluidiques. Ces forces sont supportées par des organes matériels, conduites et dirigées par des conducteurs spéciaux.

Dans l'homme, la force nerveuse est surtout chargée de la direction et de la conservation des formes, la force vitale de la fabrication et de l'entretien des principes matériels.

La force nerveuse organique émane d'un centre

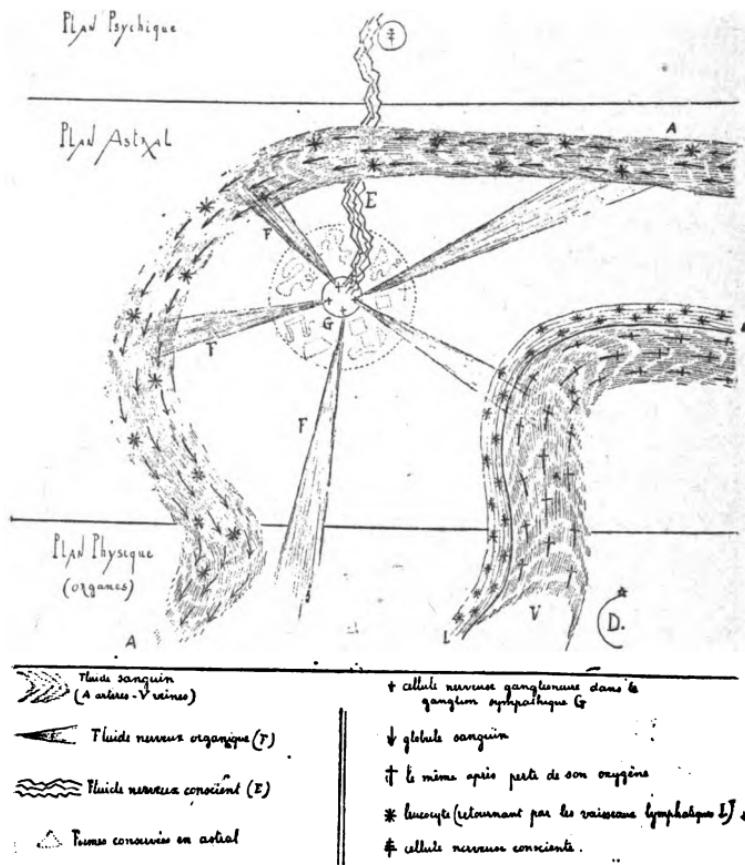
particulier, ganglion ou plexus sympathique, suivant le cas ; et ce sont des organes ayant une forme bien déterminée (organes figurés), les cellules nerveuse ganglionnaires, qui président à la marche de cette force nerveuse organique.

Or, posons dès maintenant cette loi : *que tout élément figuré du microcosme sera représenté par un être figuré (ayant une forme spéciale) dans le macrocosme, et par un principe créateur spécial dans l'archétype.*

ESSAI DE REPRÉSENTATION SCHÉMATIQUE DU PLAN ASTRAL
DANS L'HOMME

Nous allons maintenant essayer de faire une représentation schématique du plan astral chez l'homme.

Le système des schémas nous permettra de laisser de côté la *forme exacte* de chacun des éléments constituants pour nous en tenir à la *fonction* et à l'*idée* qui, seules, nous intéressent pour l'instant.



LE PLAN ASTRAL DANS L'HOMME

(Schéma gravé par L. Delfosse).

Au centre de notre figure, nous placerons *le ganglion sympathique* qui préside au mouvement de tout ce qui l'entoure. Dans l'intérieur de ce ganglion de petites croix figureront les cellules nerveuses ganglionnaires, d'où émane le fluide nerveux organique.

Mais comment représenter la propriété qu'a ce plan astral de perpétuer les formes organiques existantes ou de les récréer si on les détruit ?

Pour cela, nous figurerons autour du ganglion par un *pointillé* la sphère d'action immédiate de ce ganglion, et nous indiquerons également en *pointillé*, à droite du ganglion, les formes astreales devant servir de plan de création pour les futurs organes, et, à gauche les formes astreales, *simples reflets* des formes organiques déjà existantes, c'est là le *plan de conservation* de l'astral.

Passons aux courants fluidiques. — A gauche, dans la portion centrifuge, nous figurerons le courant sanguin artériel, apportant la vie aux organes physiques.

— Dans ce courant, de petites flèches ↗ indiqueront les globules sanguins, et des doubles croix ✕, les cellules lymphatiques.

A droite, dans la portion centripète, nous figurerons le courant sanguin veineux et le courant lymphatique avec leurs cellules caractéristiques.

Enfin, au milieu de la figure, nous figurerons par un courant électrique le fluide nerveux évolué à l'état de fluide conscient et venant du centre psychique de l'être humain, centre correspondant à l'Empyrée dans le Macrocosme.

Ces cellules nerveuses qui se trouvent dans un

ganglion sont fixées. Elles restent en place, et ce sont les fluides émis par elles qui sont en mouvement.

Au contraire, les cellules chargées de répandre dans l'organisme la force vitale (les globules sanguins) sont en mouvement et circulent dans les mêmes canaux et en même temps que le sang; à côté de ces cellules, d'autres sont incolores et peuvent changer de forme très facilement: on les appelle *leucocytes* ou globules blancs.

Résumons le plan astral dans l'homme:

1^o Des fluides. — Force nerveuse et force vitale;

2^o Des êtres particuliers.

A. — Cellules nerveuses ganglionnaires présidant à la direction du mouvement du plan tout entier et à la conservation des formes.

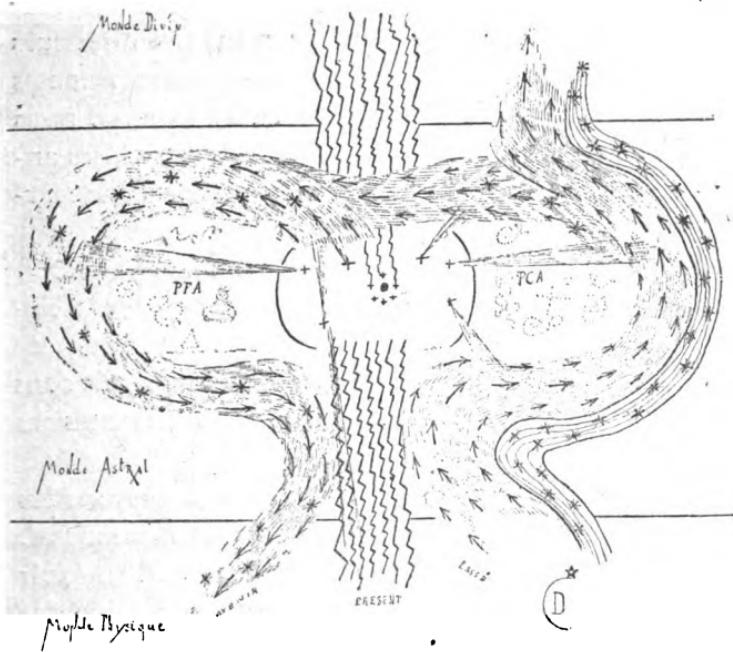
B. — Cellules sanguines ou hématies, présidant à la réparation des pertes dynamiques, et au renouvellement des fluides.

C. — Cellules lymphatiques ou leucocytes, véritables soldats du plan astral, chargés de défendre l'organisme contre les intrusions étrangères.

1^o SCHÉMA DU PLAN ASTRAL DANS L'UNIVERS

Cela étant bien compris, nous pouvons dire quelques mots du plan astral dans l'Univers. Nous reviendrons prochainement sur cette étude en abordant les détails que nous laisserons de côté pour cette fois.

Dans le macrosome, de même que dans le microcosme, le plan astral contient des êtres de constitution et de fonctions différentes.



LE PLAN ASTRAL DANS L'UNIVERS

(Schéma gravé par L. Delfosse).

P. F. A. — Plan de formation en Astral.

P. C. A. — Plan de conservation en Astral.

1° Des êtres directeurs chargés de la diffusion et de la régularisation du mouvement dans l'univers. Ces êtres ne sont autres que des hommes, d'une période antérieure, évolués à l'état de principes directeurs après avoir transversé des phases psychiques toutes particulières. Quand nous disons des hommes, nous faisons erreur, nous devrions dire des synthèses androgeniques divinisées, chacun de ces êtres étant formé par la fusion de deux Ames Sœurs.

La Kabbale désigne ces êtres sur le nom d'*Œlohim*, reflets en astral de la puissance divine. Ces êtres n'appartiennent donc pas en propre au plan astral, de même que les cellules nerveuses ganglionnaires ne sont que des formes particulières des cellules nerveuses du système conscient.

2° A côté de ces êtres directeurs, nous trouvons les deux plans de reflexion si particuliers à l'astral. A gauche, le *miroir du monde divin* P. F. A. (voir la figure) reflet des principes créateurs et origine des créations de l'*avenir* sur le plan physique. (C'est dans ce plan que les prophètes pénètrent pour y saisir *les principes* qui se réalisent plus tard en *faits*.)

A droite, le *miroir du monde physique*, plan de conservation des *images astrales* P. C. A. Ce plan jouera un rôle considérable dans les productions des phénomènes dits « spirites ». Nous reviendrons sur tout cela.

3° Enfin dans les courants fluidiques formidables qui choquent leurs vagues dans le plan astral, nous trouvons d'autres êtres. Les « *Esprits astraux* », analogues aux globules sanguins, et les *élémentals*, soldats du monde astral, analogues aux leucocytes.

Les « Esprits astraux » ne sont, au fond, que des élémentals ayant subi les premières phases d'évolution (comme les hématies ne sont en général que des leucocytes transformés).

Les courants fluidiques suivent deux directions : les courants créateurs ou *involutifs* à gauche (centrifuge) et les courants conservateurs facteurs du progrès relatif et *évolutifs* à droite (centripète).

4° Au milieu de la figure nous avons représenté l'influence du monde divin envoyant un courant fluide à travers le plan astral et directement sur le plan physique.

Le plan astral tel que nous le représentons dans notre figure est incomplet; on n'y voit pas l'action des fluides émanés de la volonté humaine, non plus que la réaction de ce plan sur les âmes qui s'incarnent par la Naissance ou se désincarnent par la Mort.

Ce sont là des questions de la plus haute importance, que nous traiterons prochainement. Pour l'instant, nous avons voulu donner une *idée générale* de ce qu'on peut entendre en occultisme par le *plan astral* et des propriétés de ce plan.

Nous ne nous faisons aucune illusion sur la portée de notre travail. Malgré tous nos efforts, il demeurera fort obscur pour les personnes encore peu au courant de la Science occulte. Mais nous pensons qu'il est temps d'aborder dans la *partie initiatique* de la Revue les points les plus techniques de l'occultisme. C'est ce que nous nous proposons de faire à partir de ce jour.

PAPUS.



PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

(PSYCHO-PHYSIOLOGIE)

LA VIE DU SOMMEIL

PAR LE DR C. DU PREL

Philosophie der Mystik, II, 1.

Les recherches précédentes montrent assez clairement que la *méthode empirique* d'investigations qui s'en tient exclusivement aux *faits d'expériences* ne peut nous conduire au but que nous cherchons à atteindre; il nous faut pour cela le secours de la logique, qui, analysant les conditions du problème posé, indique point par point la marche de la solution à suivre. Il est évident que l'expérience employée seule à la résolution des questions posées, nous donnera des résultats erronés, tandis qu'alliée au raisonnement, elle nous amènera à la vérité.

Le sceptique instruit, qui chaque matin se réveille d'un rêve plus ou moins embrouillé, en conclut simplement que tous les rêves ne sont que mensonges. Vouloir lui ôter sa conviction par des preuves indé-

niables du contraire, serait une entreprise chimérique. La caractéristique du scepticisme est de n'accorder quelque attention qu'aux faits qui en imposent par leur multiplicité, et de suspecter l'authenticité des phénomènes moins fréquents, en raison même de leur rareté. Pour emprunter une phrase de Jean-Paul, le sceptique ne croit pas à l'existence des aérolithes, étant donné le nombre bien plus considérable des pierres silicieuses. Au récit d'un rêve remarquable, il n'opposera que les échappatoires du doute, de la défiance et les mots banals d'illusion ou de hasard. Cependant, s'il n'est pas dénué de toute logique, on peut le convaincre facilement que le raisonnement seul donnera une réponse précise à la question qui nous occupe. Il faut pour cela se placer au point de vue du sceptique et le guider dans ses déductions à sa façon socratique ; on l'amènera alors à faire cet aveu que le rêve a une importance bien plus grande qu'on ne le croit généralement, et que les *visions* confuses, dont le réveil ne nous laisse qu'un vague souvenir, sont l'image de *visions nocturnes* pleines d'enseignement.

Si l'on pose cette proposition : les rêves ne sont que des fantasmagories, on ne pourra en acquérir une preuve scientifique qu'après en avoir recherché le pourquoi, c'est-à-dire après avoir démontré que l'organe du rêve est, de par sa nature, inapte à générer des visions sensées. Mettre à nu les causes de nos rêves, prouver qu'elles ne peuvent donner que des fantômes incohérents, et surtout, qu'elles agissent seules sur le cours des rêves : voilà la marche à suivre pour cette démonstration.

Les physiologistes désignent le cerveau comme le siège de l'imagination, dans le sommeil et dans la veille, opinion corroborée par l'expérience ; ils remarquent aussi que des images perçues pendant la vie diurne persistent dans la vie nocturne, et se mêlent avec les songes. Mais pendant le sommeil, beaucoup de faits oubliés émergent du sein de l'inconscient, parce que dans cet état, certaines circonvolutions du cerveau sont actives, — dont, à l'état de veille, les fonctions étaient sinon imperceptibles du moins perdues dans le flot d'impressions psychophysiques, — en d'autres termes restaient inconscientes. Le sommeil se produit par l'insensibilisation des nerfs moteurs et des circonvolutions extérieures où ceux-ci aboutissent ; or, comme dans cet état, la conscience diurne s'atrophie, elle doit donc siéger dans ces mêmes circonvolutions. Le rêve est un réveil intérieur pendant le sommeil. Les impressions rêvées, si elles ont leur source dans le cerveau, doivent l'avoir dans ses stratifications les plus profondes. Ce qui reste obscur, c'est la détermination des fonctions qu'accomplissent pendant le jour ces dernières. D'autre part, si la profondeur croissante du sommeil atteint, par l'insensibilisation, un nombre de plus en plus grand de couches cérébrales, il se pourrait que l'ensemble du système nerveux céphalique (nerfs sensitifs et cerveau) arrêtât ses fonctions ; — et comme, malgré cela, la veille interne persiste, avec un degré particulier d'intensité, semble-t-il, on se verrait obligé d'assigner un autre organe à la fonction du rêve.

Or, dans l'état actuel de la science, les nerfs sont

la condition *sine qua non* des impressions. Il ne reste alors que cette hypothèse : l'organe du rêve serait ce système des ganglions dont le centre est le plexus solaire, système si obscur encore pour la physiologie contemporaine, surtout quant à ses fonctions. En un mot, la physiologie ne peut déterminer si l'organe du rêve comporte ou non des visions sensées.

Ce point acquis, cherchons la source des impressions reçues pendant le sommeil : le fait de rêver implique nécessairement l'aptitude à recevoir des impressions dans cet état. Mais le caractère d'étrangeté de ces dernières, si différent de ce que la conscience diurne nous révèle, peut nous porter à croire qu'elles viennent d'une région dont nous sommes isolés pendant la veille. On peut déduire de ces deux remarques que les rameaux nerveux, qui sont l'assise de ces impressions, conservent leur rôle pendant le sommeil, tandis que se transforme la cause même des impressions. Ainsi les rêves émergent de l'Inconscient, qui recouvre en partie (pendant le sommeil) la conscience ; en même temps, la conscience diurne s'évanouit.

Cet Inconscient peut être intérieur ou extérieur par rapport à notre organisme : Dans le premier cas, le médecin seul s'intéressera à l'étude de cette sensibilité physique sur laquelle s'édifient les rêves. Dans le second cas, le sommeil donnera lieu à des rapports avec le monde extérieur, rapports tout différents de ceux établis par la médiation de la sensibilité diurne. C'est ainsi que l'on pourra attribuer à des rêves un sens très important.

De tels rapports n'ont rien d'impossible, car nous ne savons pas jusqu'à quel degré le rêve atrophie la sensibilité. Il serait tout au moins hasardeux de conclure de ce qui précède que notre faculté de perception se restreint, dans le rêve, à l'organisme interne, et d'attribuer à une cause non encore déterminée, comme l'est précisément la source de nos perceptions pendant le sommeil, un champ d'activité conditionné.

La veille externe est en partie objective et en partie subjective, c'est-à-dire qu'elle comprend les sensations physiques et les extrinsèques. On se demandera donc si la veille interne possède aussi ces deux caractéristiques, et si la transposition du siège de nos perceptions peut donner lieu à des rapports avec le monde extérieur ; si cela était, nous serions capables d'un mode de connaissance incompatible avec l'état de la veille.

Cette question se résout par l'affirmative. Depuis longtemps, la Physiologie a démontré que toutes les sensations qui parviennent à la conscience, pendant la veille, ont passé par les sens physiques ; tout en reconnaissant que cette conscience a des limites, et qu'elle ne perçoit pas la totalité des rapports établis entre la Nature et nous. En effet, certains intervalles de son ne sont pas sensibles à notre oreille, certains rayons de lumière n'éclairent pas, et certaines substances laissent indifférents notre goût et notre odorat. D'autre part, dans le sommeil, malgré l'annihilation de notre conscience sensorielle, nous continuons à vivre de la vie universelle ; le rapport physique qui nous relie au

monde extrinsèque est annulé momentanément ; il n'en est rien quant à celui préexistant dans la veille, bien qu'il doive être alors imperceptible à la conscience. C'est précisément ce dernier que le sommeil nous rendrait tangible par le déplacement du siège de la sensibilité. Et c'est de l'amplitude de ce déplacement que dépendra l'intensité négative de notre aperception sensorielle.

Si le sommeil annule simplement le rapport qui unit l'homme au monde extérieur, son influence sur cette autre relation bien plus générale qui nous constitue partie intégrante de l'Univers est tout autre. Non seulement il la laisse subsister, mais encore l'élève jusqu'à la conscience, pendant ce réveil intime qui a lieu au plus profond de l'assoupiissement. Donc, dans le cas des rêves rationnels survenus pendant le sommeil, il est inutile, pour expliquer ce phénomène, de chercher d'autres relations que celles déjà existantes ; la production de ces rêves ne peut être mise en doute à la condition, toutefois, qu'ils surviennent à la suite d'un déplacement de l'organe récepteur des sensations.

D'après ce qui précède, le sommeil possède un aspect négatif (arrêt de la conscience physique) et un aspect positif qui consiste dans le développement de relations avec le Cosmos, non encore indiquées par la conscience sensorielle. Le rêve n'est en aucune façon un reste de la conscience diurne, mais bien une seconde conscience, différenciée qualitativement de la première. Comme la philosophie doit élucider la nature de l'homme, celle du monde, et celle des rapports intermédiaires, notre psychologie moderne s'en-

gage dans une fausse voie en traitant du sommeil et du rêve par manière de supplément. Le sommeil et le rêve fournissent l'un et l'autre des renseignements importants pour la solution du problème humain ; ils se complètent réciproquement ; et on n'aura pas une idée exacte de l'homme si l'on n'étudie pas les deux séries de relativités qui l'unissent au reste de la création ; d'autant plus que leur mouvement n'est pas alternatif, mais bien simultané, avec des degrés d'intensité différents pour chacune. Les rapports fournis pendant le sommeil ne disparaissent pas pour toujours, ils sont seulement annihilés par l'intensité avec laquelle s'affirment les relations diurnes que provoque le réveil.

On ne peut s'occuper des côtés positifs de la vie du sommeil qu'autant qu'elle se différencie de la vie diurne par la nature des perceptions qui la constituent ; or ces perceptions se caractérisent par leur essence et par leur forme. On aura donc à rechercher les variations de ces deux facteurs pendant le sommeil.

Chaque déplacement du siège sensitif possibilise la formation de nouvelles notions. On est alors conduit à se demander s'il y a des forces naturelles dont l'action est perçue dans le sommeil, et ne l'est pas dans la veille ? Les considérations suivantes permettent d'y répondre par l'affirmative. Les influences plus fortes effacent la trace laissée par les moins fortes sur la conscience ; la substance de celle-ci est donc comme façonnée par les agents puissants, tandis que l'action des faibles n'a lieu qu'en dehors de cette conscience.

Si donc les excitants sensoriels les plus actifs sont opprimés par le sommeil, les plus délicats viendront se manifester à leur place. Les faits suivants sont une preuve de cette alternance d'action. Wienholt tenta sur ses enfants, jouissant d'une excellente santé, des essais qui prouvent l'existence de forces dont l'action sensorielle n'aurait jamais pu être constatée pendant la veille. Voici quelques-unes de ses expériences. Il promenait une clef en fer le long du visage d'un de ses fils, âgé de quinze ans, et cela pendant son sommeil. Après quelques passes, celui-ci commençait à donner des signes d'inquiétude et à se frotter le visage. Il répéta ces tentatives sur ses plus jeunes enfants, avec des lames de plomb, de zinc, d'or et d'autres métaux, et obtint d'eux des signes non équivoques d'excitation ; les résultats les plus remarquables furent produits par des passes faites au niveau de l'oreille (1).

On voit donc que le sommeil développe une activité de perception toute particulière ; or les impressions forment la matière de nos rêves. Les rêves que les enfants de Wienholt faisaient, devaient avoir quelque rapport avec les expériences dont ils avaient été l'objet ; on pourrait donc considérer ces rêves comme rationnels ; cette sensibilité télépathique constituant alors une sorte de double-vue symbolique. Supposons que Wienholt ait amené ses substances à une distance donnée des parties impressionnables du corps, le sujet aurait pressenti le contact, si l'on s'était

(1) D' ARNOLD WIENHOLT, *Heilkraft des tierischen Magnetismus*, III, 1, 234; Lemgo, 1805.

arrangé de manière à ce que les mouvements de ces parties dépendent d'une loi de la Nature et non de la volonté de l'expérimentateur. Dès l'origine de cette sensation télépathique, les enfants auraient été ce que l'on appelle des voyants.

Comme on le voit, le sommeil n'apporte pas seulement avec lui de nouveaux éléments de connaissance ; mais encore un changement dans les formes de toute notion : le Temps et l'Espace ; ces deux modes d'amélioration se pénétrant l'un l'autre dès leur origine.

On peut enfin faire la remarque suivante sur les bornes encore indéterminées de notre puissance perceptive pendant le sommeil :

C'est un fait d'expériences que nous ne nous rappelons qu'une partie de nos rêves : ceux qui précèdent immédiatement le réveil ; ceux du sommeil profond sont entièrement perdus pour nous. Or c'est justement pendant ces derniers que la faculté de rêver arrive à son apogée, puisque le déplacement du siège de la sensibilité reste parallèle à la profondeur du sommeil. Pour cette raison, les rêves que nous pouvons nous rappeler sont dépourvus de sens, puisque, suivant immédiatement l'assoupissement ou précédant le réveil, ils se produisent pour les plus petits déplacements de ce siège. Quand nous serons en possession d'une psychologie expérimentale, et si nous parvenons à distinguer les rêves profonds avec ceux basés sur les réminiscences de la veille, nous leur accorderons alors une importance qu'ils sont loin d'avoir actuellement, que nos connaissances positives

à leur égard se bornent à quelques faits si rares, que les sceptiques croient pouvoir les négliger.

De toutes façons, on ne doit pas se contenter d'espérances vagues en l'avenir. La logique exige que l'on fournisse la preuve de ses affirmations — *affirmanti incumbit probatio*. — Les sceptiques pourront donc reconnaître dès maintenant la possibilité de rêves rationnels, quoique rares. Ainsi nous voilà revenus au point que j'avais voulu développer par toutes les considérations précédentes : la relation aride de quelques faits exceptionnels. Mais comme sur un terrain aussi contesté, l'adversaire fournit à chaque pas des objections interminables, il serait bon d'appuyer la vraisemblance des récits que nous avons pu enregistrer, par quelques arguments desquels se dégagera à priori la certitude métaphysique, indépendante de l'expérience.

Nous connaissons maintenant le côté positif du sommeil, et la différence de ses capacités avec celle de la veille : nous pouvons croire que nous possédons pendant le rêve une clairvoyance propre à cet état. D'autre part, comme nous oublions la plupart de nos rêves, tandis que le souvenir des impressions perçues pendant l'éveil des sens persiste plusieurs heures, on ne peut expliquer physiologiquement ces différences que par la mise en jeu, pendant ces deux états, d'organes différents, en admettant que le rêve profond repose sur l'activité de circonvolutions cérébrales autres que la veille, peut-être même sur un centre nerveux distinct. Car si nous concluons de l'analogie d'un mode de conscience à l'analogie de

l'organe intermédiaire, il faut admettre la même relation pour la dissemblance. Comme le rêve profond ne laisse pas de traces dans la mémoire, parce qu'il n'a pas d'organe commun avec la conscience diurne, la persistance du souvenir des rêves qui précèdent le réveil s'explique par l'unification partielle des organes déterminatifs. Donc rien ne s'oppose à l'existence de rêves rationnels, puisqu'ils ne peuvent avoir lieu qu'à la suite de mouvements internes, sur la nature desquels nous ne savons rien de précis.

Mais pour faire devenir une vérité cette simple conception, il y a deux recherches à faire.

a. Les rêves dont nous nous rappelons (ce sont ceux du sommeil léger) sont insignifiants; ce caractère d'incohérence est lié évidemment au souvenir qui nous en est resté; quant au rapport de ces deux dernières déterminantes, aucune donnée ne nous permet d'en préciser la nature; cependant, rien ne s'oppose à ce que nous leur assignions une cause commune, que nous devons chercher à découvrir.

Si les images produites pendant le sommeil léger se conservent à la mémoire au moyen d'un organe commun à la veille, si elles sont perçues dans le temps que cet organe se délivre de son engourdissement et recommence à fonctionner, — il faut reconnaître qu'elles sont le résultat de l'activité mixte de deux organes. C'est ainsi que l'on expliquera l'incohérence de ces sortes de rêves par le mélange des impressions reçues pendant le sommeil et des souvenirs sensoriels de la veille. La même remarque s'applique aux rêves qui précèdent l'assoupissement, alors que

L'organe de la veille n'est pas complètement entré en repos.

D'après ce qui précède, les absurdités des rêves dont nous venons de parler ne sont donc pas imputables à l'organe propre du rêve, mais au système impressif qui fonctionne pendant la veille. Les songes confus appartiennent à un état intermédiaire entre le sommeil et la veille; l'organe du rêve ne peut donc déployer toute son activité que dans le sommeil profond, alors que l'action des causes externes a cessé, et que les fragments d'impressions sensorielles, et les réminiscences des sensations de la veille sont livrés à l'action vivificatrice de l'organe interne.

Il ne faut pas croire d'ailleurs à une activité régulière de ce dernier; c'est pourquoi la nécessité de recherches sur les rêves confus s'impose tout d'abord; quand les causes de cette confusion seront mises au jour, nous saurons si l'organe du rêve en est véritablement responsable.

b. En même temps, on apercevra, dans leur ensemble, les hautes fonctions que l'organe du rêve est appelé à remplir, indépendamment de toute causalité extrinsèque. Les rêves du sommeil profond ne se présentent qu'à l'état d'exception; mais ils sont d'une constatation plus précise que ceux du sommeil léger; ceux-ci ne parviennent à la connaissance que par des souvenirs plus ou moins embrouillés, tandis que ceux-là se déroulent presque en entier devant un tiers observateur, de telle sorte que l'on en voit l'activité se développer normalement avec la profondeur du sommeil.....

Le sommeil profond se montre dans le somnambulisme, soit lié avec des idées suivies, soit agissant d'après le cours de ces idées. Pour voir tomber la dernière objection contre la possibilité de rêves réguliers et rationnels, on n'a donc plus besoin que de prouver la parenté intime du somnambulisme et du sommeil; c'est ce qui fera l'objet d'une deuxième étude (1).

(*Traduit par Yvon Le Loup*). CARL DU PREL.

(PHILOSOPHIE SWEDENBORGIENNE)

Psychies

Jadis, dans la pénombre créatrice, s'agitèrent les formes élémentaires de la vie. L'homme aussi surgit de l'invisible.

Un aura d'énergie concentrée jette un appel énergique d'amour dans les essences des aura élémentaires, les suggestionne de sa vie, de sa forme imbibée.

Fleur de vie, l'être s'épanouit. Il n'en sait davantage. Car l'ombre épaisse s'est répandue sur ses racines.

Poussé, attiré, impulsé, aspiré tout à la fois, car il

(1) Le Dr C. du Prel termine ce chapitre par la constatation de l'erreur de langage qui, en allemand, désigne le même phénomène sous les noms de « somnambulismus » et de « schlafwandeln » (*schlaf*, sommeil, *wandeln*, voyager), synonymie qui n'existe pas en français. Ceci à titre de simple renseignement (N. du Trad.).

appartient déjà aux désirs par l'écho et à l'attractive soutirance des aînés.

Il vient se draper, à son tour, dans l'ombre matérialisante. Cette dernière a en propre d'alanguir la lumière, elle en suce avidement les rayons par ses mille pseudopodes, et dans la nuit s'en repaît?

C'est ainsi que l'équilibre instable s'établit : amour et égoïsme, liberté, esclavage, PSYCHÉ subit ainsi les吸引 de l'ombre inconnue, par attirance et comme par curiosité.

L'amour ; elle y aspirait par effluves et ondées, puisqu'elle désirait la vie ? Se sentir ETRE ! Aussitôt l'ombre maléficiante de l'Illusion l'aspira-t-elle, et elle descendit en elle trop confiante.

Son holocauste est accompli, et son calvaire a commencé.

Jadis, répercussion de l'Infini, désormais fermé pour elle. Mais il lui reste dans les moelles de nébuleux désirs ascentionnels.

Les plis de son voile sont plus ou moins justau-corps. Psyché hérite de deux formes imprégnées, réunies en une. Ce sont les legs des ancêtres, de la famille, de la race, de l'espèce mêlés qui tissent sa gaine.

Le sexe matriculé enveloppant l'autre comme effacé.

Cette pénétration intime, hermaphrodite diffusée, fondue dans des entrailles communes, peut cependant surnager, quand les grands courants de l'un ont passé.

Ainsi qu'un caméléon qui changerait de peau de

vingt ou quarante ans, on dit tiens : « Il n'est plus le même ? » Non certes, ce n'est plus lui. Mais l'autre. Et lui-même s'en rends compte.

C'est la moitié de l'héritage qui, à son tour surnage. Le premier à sexe matriculé s'est effacé et est à son tour derrière le rideau tiré.

Alors les tendances, les aïeux de la lignée parallèle peuvent se manifester.

De là nos comiques étonnements en face de ces substitutions.

Dans le profond sous-sol du monde est un laboratoire où les ancêtres travaillent et martèlent l'avenir.

C'est pourquoi, à l'aurore des grands jours, à la lueur boréale des halos humanitaires, le passé se refait présent et homme.

C'est une consécration due par les descendants aux aînés.

C'est en cela encore que répercussion est irradiation d'ondes qui dessinent leurs orbes jusqu'aux confins que leur nature comporte. — Et dans l'AURA planétaire gironnent les astralités.

A nous, enfants de la pensée, de savoir ressusciter les épopées antiques en en provoquant les puissances et les forces.

A nous de savoir susciter de profonds remous, de puissants tourbillons, dans les âges géants de l'humanité posthume. Et les Ancêtres, les GRANDS, les DIEUX réapparaîtront. De là, la seule réincarnation du fait.

Des siècles de barbarie ont passé et brisé les mailles

de l'humanité. On cherche en vain dans cette sombre nuit des tueries stupides une raison, une orientation quelconque. Rien ne répond que le culte de la terreur et de la superstition.

L'homme qui a le bonheur — ou le malheur — d'avoir atteint l'âge de raison de son espèce tremble encore de sentir autour de lui l'écho répercussif et suggestif qui devrait être pour toujours effacé. Comme jadis les monstres des époques géologiques, géants démesurés, aux féroces appétits insatiables semblaient un décalque des affinités brutales minérales aux gigantesques sculptures. De même, à son tour, une ère d'humanité a semblé en reproduire, et traduire aussi à sa façon répercussive les épouvantements ; tristes reflets des affolements d'amours brutaux des éléments de la vie planétaire.

Mais enfin tout se dilue, tout se décante dans l'AURA planétaire, tout enfin s'essentialise dans la Géhemme, après quoi, le long silence des remous se produit. Les Aieux ont fini leur tâche, et désertent l'atelier.

L'homme, malgré tout l'égoïsme dont il est capable, est bien forcé de par l'intelligence de reconnaître que le bonheur partiel individuel, dégagé de l'ensemble, est un leurre.

S'isoler à jamais des échos du grand drame, ne plus jamais penser aux Psychés qui gravissent à leur tour la montée du Calvaire ?

Pas d'isolement; tous liés et solidaires de la vie d'ici et d'ailleurs. Tous acteurs de l'épopée Cyclique!

Il faut pour qu'elle soit fermée, que tous les martyrisés, les sacrifiés soient sanctifiés, et alors le cycle des souleurs sera à jamais clos sur notre humanité.

Autrement un sommeil mortifère étendu sur le monde moral, sur l'amour fraternel ? Ce serait faire faillite à notre propre nature ? Ce serait la découronner du sceau divin immaculé.

Soit : que cet état-ci ne soit qu'un jeu, qu'une réelle illusion — réelle pour un temps. — Il n'empêche que ceux qui ont joué ferme et sincère leur rôle, qui ont cru simplement à l'amour universel, — ce qui est tout bonnement admirable et Divin, — qui, victimes convaincues, se sont offertes en holocaustes encore aussi simplement que naturellement. — Grandes psychies héroïques des dévouements sublimes ! Et quoi vous seriez les dupes de vous mêmes !

En vérité ce serait briser les plus beaux fleurons de l'humanité aux fronts noués.

Que resterait-il alors ? Des acteurs ; froides statues sans cœur ?

Tout ce qui ne cadre pas avec l'amour fraternel mérite d'être hué comme sophisme ou erreur. — C'est l'inaffordable pierre de touche que nous a laissé dans l'ombre troublante : l'AME DU MONDE.

Les anciens sages, les anciens élus de l'Initiation supérieure, de la croyance suprême, véritable apotheose de l'humanité entrant de plein pied dans le Divin.

Croit-on que ces GÉANTS de l'intuition et de la

pensée n'ont pas entrevu comme dans un éclair toutes les questions suprêmes ? Ils ont vu, ces GRANDS imprégnés de l'ambiance intuitive qu'exhalent les choses, ils ont vu les tentatives futures tenter désespérément de remplacer le divin — le soleil par son écran.

A ces hauteurs où ils ont plané, ces aigles du passé, — tout est au présent — ils furent DIEUX un moment.

Ils perçurent les visions suprêmes, ils lurent la raison des choses, — et les pensées — mères — soleils — soleils et satellites, œuvres premières et élémentaires. Chacun renfermant sa norme d'être, afin que justice soit de toute éternité.

Ils virent encore dans les fulgurants éclairs la descention des pensées élémentaires appelées à créer les ombres et les embellies menteuses de la MAYA trompeuse.

Déchues de leur antique splendeur, découronnées par l'ombre d'elles-mêmes, désespérées, impuissantes, elles clamèrent vers les cieux ! Rendez-nous nos campagnes ! nos soleils !

Emues, secouées par leurs plaintes, les Psychies du Divin, les réflecteurs de sa puissance, à cet appel désespéré, descendirent comme affolées, avides d'amour, étreindre leurs satellites pour les réchauffer comme la mère étreint l'enfant. Mais alors les formes de l'ombre les éteignirent, les enveloppèrent, et, s'emparant de leurs rayons, les réfrigérèrent. Mais en échange elles leurs donnèrent : leurs désirs assoiffés, leurs ardeurs brûlantes et leurs affinités cruelles. L'âme payait ainsi sa dette de splendeur — afin que tout soit justice de toute éternité, même dans ce chaos passager.

Jadis, par ignorance et suffisance, j'ai ri, moi aussi, du *Fiat lux* de la vie. — Mais j'ai de l'ombre matérielle épuisé les stades aux désespérantes souleurs, et les impuissantes solutions des grands problèmes. Mais dans mes sombres douleurs j'ai respecté chez les autres leurs naïves ou profondes sécurités. J'ai pu enfin reconnaître que nos ancêtres, nos aînés, les GRANDS, les DIEUX avaient plus que leur part de raison dans l'explication du monde.

Nous, Pygmées ratatinés, fourmis aux antennes affinées, des scories qui en palpions si étroitement les miscroscopiques aspérités. Englués de matérialités grossières, les répercussions de la Vie générale n'affectent plus nos antennes. Notre siècle de fer et d'industrialisme tue. Reste-t-il seulement de loin en loin quelques héroïsmes de la chair, échos répercutant à faux les grandes épopées. A l'inverse, eux, les GRANDS, la sensibilité lumineuse s'enlevait dans l'Épopée Divine, où se murmurent les raisons des choses, où se fulgurent les visions surhumaines.

Tant qu'ils ont plané comme les aigles au-dessus des hauts horizons, dans les grandes aires, auxquelles ils proportionnaient leurs coups d'ailes, ils n'ont pu errer. Le cercle était trop grand et les circonvolutions polygônes trop étroites pour devier de la courbe géniale.

Mais quand, comme jadis les Psychies par fraternel amour tentèrent pour les faibles, en Titans, de traduire les visions surhumaines, l'ombre en assombrait à mesures les lignes. Ainsi que la Pudique Isis qui s'enveloppe plus étroitement d'un épais voile pour

échapper au regards indiscrets. Ou encore le côté humain d'eux mêmes exigea-t-il à son tour le partage des visions fulgurantes des SINAI?

Alors la lyre divine s'échappa brisée de leurs mains. Et ils essayèrent d'en tirer des sons tronqués, hélas! et incomplets. De là les erreurs de détails, à côté des plus sublimes vérités de l'ensemble!

C'est le détail qui nous reste à compléter pour que le tableau soit achevé.

Tout nous crie de ces hauteurs escarpées, qu'eux, les GRANDS ont pu escalader, que nous sommes FILS DES CIEUX et ENFANTS DES DIEUX.

Impuissante poésie, fictions mystiques, enthousiasmes ridicules, sourient les Pontifes de l'ombre maléficiante. Vous avez beau tenter, il vient le jour, il luit, où les ancêtres, les GRANDS seront vengés!

Vous dans l'ordre des représentatifs astralisés dans les correspondances figurées. Vos formes seront celles de pustules et de microbes psychiques. Afin que Psyché soit vengée, car vous n'avez même pas su respecter son innocente pureté! LABOR. (E.S.W.) (1).

La Société de Psychologie Scientifique de Munich

Les lecteurs de l'*Initiation* (1) savent déjà que la Société allemande de psychologie scientifique vient

(1) Numéros de février et de mars 1892.

(2) *L'Initiation* ouvre ses colonnes, à dater de ce jour, aux rédacteurs si justement estimés de la *Revue trimestrielle des Etudiants Swedenborgiens libres*, qui vient de cesser sa publication:

N. D. L. R.

d'entrer en relations avec nous. Cette société, l'une des plus sérieuses d'entre celles qui s'occupent, au-delà du Rhin, de ces questions, a pris, si mes souvenirs sont exacts, son origine dans la Société *for psychical Research*. Elle s'intitulait primitivement *Société de Psychologie expérimentale*, et n'a pris son titre actuel qu'à l'assemblée générale du 16 décembre 1889. Elle est composée de membres extraordinaires et de membres réguliers ; au bureau siègent un bibliothécaire, un secrétaire-trésorier, un vice-président, un président, et enfin un président d'honneur qui est le Dr Carl du Prel, depuis le 18 novembre 1890.

Les séances ont lieu dans le local de la Société tous les vendredis soirs ; elles sont remplies par les communications des membres. Voici celles que j'ai relevées dans le compte rendu des travaux pour l'année 1890 : Carl du Prel a donné des conférences sur le spiritisme et sa phénoménologie (1), sur la transmission de pensée, sur les pressentiments, sur la clairvoyance (2), sur la somnambule de Heilbron, etc.; M. L. Deinhard a exposé des recherches de Max Dessoir, puis des travaux originaux sur le magnétisme et la psychométrie; le docteur Gerster a établi les caractéristiques du mesmérisme et de l'hypnotisme; M. Sigmund Röhrer s'est occupé de la possession, de l'attaque démoniaque de Charcot, et de sa représentation dans les arts plastiques; les autres

(1) Paru dans le *Sphinx* (juin 1890); puis tiré à part à mille exemplaires, aux frais de la Société, comme brochure de propagande.

(2) Publié dans les *Psychische Studien* (1890).

séances ont été consacrées par les docteurs Ullrich, Pauly, Heberle et Schmidkunz à des sujets non moins intéressants. La Société n'a pas laissé passer le 166^e anniversaire de la naissance de F.-A. Mesmer sans envoyer à Dresde un télégramme de félicitations ; enfin, la fin de l'année fut consacrée à des recherches expérimentales faites avec le concours du médium américain Miss Fay.

Comme renseignements complémentaires, voici les titres des principaux articles publiés pendant cette session par les membres de la société :

CARL DU PREL : La folie au point de vue mystique (*Psychische Stud.* 1889).

- Cinq études sur les sciences secrètes (Leipzig, 1890-1891).
- La vie intellectuelle chez l'artiste (*Sphinx*, 1889).

D^r CARL GERSTER : L'hypnotisme comme procédé thérapeutique (Vienne, 1889).

- Les dangers de l'hypnotisme selon la méthode de Charcot (*Sphinx*, 1889).

D^r A. PAULY : Sur l'atavisme (*Akadémische Monatshefte*, 1890).

D^r A. ULLRICH : Les *Aissawayas* de l'Exposition Universelle de Paris (*Allgemeine Zeitung*, 1890).

LOUIS DEINHARD : Amerikanischer Spiritualismus (1), (*Sphinx*, août 1890).

(1) C'est un exposé, d'après Henry Lacroix, le correspondant parisien de *Banner of Light*, du mouvement spirite à Boston,

Chevalier de FELDEGG : La sensibilité comme base du système du monde (Vienne, 1890).

Malgré tous ces efforts, il ne faut pas se le dissimuler, le néo-spiritualisme a encore de grands progrès à faire en Allemagne; les théories matérialistes y sont restées vivaces, et beaucoup d'esprits distingués, appartenant aux corps officiels, admettent difficilement les phénomènes de l'hypnose et surtout du spiritisme. Souvent, il faut le dire, les médecins et les professeurs diplômés se méprennent complètement sur les intentions des auteurs spiritualistes et sur la portée de leurs œuvres. C'est ce qui est arrivé l'année dernière à propos de la brochure de Carl du Prel intitulée : *La folie au point de vue mystique*. « Au cours de mes lectures, nous dit le célèbre moniste (1), je me convainquis peu à peu de la production de phénomènes mystiques chez les malades de l'esprit. Je rassemblai des matériaux, et j'écrivis la brochure : « *Mystik im Irrsinn* »... Je n'y ai pas prétendu que tous les fous sont des somnambules ou des médiums ; loin de là ; parmi eux, comme parmi les gens sains, les phénomènes mystiques ne se présentent qu'à l'état d'exception. Mais comme je ne suis pas psychiatre, j'ai dû invoquer les expériences de ces médecins et combler les lacunes de mon savoir avec celui des

son centre principal ; il décrit le temple spiritualiste de cette ville, le culte qu'on y célèbre et le fonctionnement du *Banner of Light*. Par ordre d'importance, après ce journal viennent le *Golden Gate* de San Francisco, et le *Religio Philosophical Journal* de Chicago.

(1) *Zur Mystik im Irrsinn*.

autres... C'est sur quoi le Dr Gustav Specht, médecin de l'établissement d'aliénés d'Erlangen, s'est complètement mépris. A ma brochure il répondit tout un livre (1) qui peut se résumer par ceci : « Je ne comprends rien en Psychiatrie. » — Il était bien inutile de me dire cela, ajoute du Prel, car je n'ai jamais prétendu être psychiatre.

Le Dr Specht reprochait encore au Dr du Prel de n'avoir pris sa base de phénomènes que dans les écrits des médecins anciens; mais, en Allemagne, comme en France d'ailleurs, l'esprit de système était beaucoup moins développé il y a quarante ans qu'aujourd'hui; dans la première moitié du siècle, Berlin avait sa clinique magnétique, dirigée par un élève de Mesmer, le professeur Wolfart; plus tard le Dr Kean introduisait aussi le magnétisme dans la thérapeutique de l'aliénation mentale, et il obtenait 63 cas de guérison sur 73 malades. Enfin, pour qui a lu leurs œuvres, le physiologiste Burdach, le Dr Schindler, le Dr Haddock ont pratiqué, avec autant de compréhension que les modernes, les méthodes de la science expérimentale, sans les stériliser par un scepticisme peu sincère ou mal compris.

D'ailleurs, les méthodes nouvelles de la médecine moderne lui réussissent en général peu : témoin les récentes découvertes de Koch et Liebreich, autour desquelles on a fait tant de bruit, et donc le succès — si succès il y avait eu — devait être reporté à Para-

(1) Dr G. Specht : *Die Mystik im Irrsinn. Réponse au Baron Docteur Carl du Prel.* Wiesbaden, J.-F. Bergmann. 1891.

celse, à Robert Fludd, et à Pline l'Ancien, tous gens — *risum teneatis* — qui croyaient à la mystique.

« Le mot de passe de la philosophie monistique, dit encore du Prel. est : sujet transcendental ; il se trouve, si je puis m'exprimer ainsi, sur le prolongement de la philosophie actuelle, et s'affirme empiriquement par les phénomènes du magnétisme et par ceux du spiritisme. » Ce sont ces deux ordres de faits que les médecins négligent trop souvent d'étudier, et ce sont les savants dont la culture laisse le plus à désirer sous ce rapport qui se montrent les adversaires les plus intraitables du monisme. Mais je me suis un peu éloigné de la Société de Psychologie scientifique; je n'ai voulu qu'indiquer par un fait l'état des choses en Allemagne; cette patrie du mysticisme philosophique. Cette digression aura du moins pu servir à renseigner quelques lecteurs, et elle m'aura procuré la satisfaction de faire mieux apprécier le courage, le dévouement et la science de nos collaborateurs de Munich.

SÉDIR.

(SPIRITISME)

LE PÉRISPRIT

(Suite.)

On peut presque dire que, dans la vie d'un animal, à part les phénomènes de la vie psychique supérieure, à part les phénomènes automatiques normaux

du cœur et de la respiration, tout est action réflexe. On comprend donc l'impérieuse nécessité d'un organisme fluidique invariable qui maintienne l'ordre et la régularité dans ce mécanisme compliqué. On peut comparer le corps à une nation, et le mécanisme physiologique aux lois qui régissent le peuple. Les personnalités changent constamment, les unes meurent, mais les autres naissent, les lois subsistent toujours, bien qu'elles puissent être perfectionnées à mesure que le peuple devient plus intelligent et plus moral.

L'INSTINCT

L'instinct est la forme la plus inférieure sous laquelle l'âme se manifeste. Nous avons vu que l'animal a une tendance à réagir contre le milieu extérieur, et que la sensation détermine en lui des émotions de plaisir ou de peine ; lorsqu'il cherche les unes et fuit les autres, il accomplit des actes instinctifs qui se traduisent par des actions réflexes, dont il peut avoir conscience sans pouvoir souvent les empêcher, mais qui sont admirablement adaptées à son existence (2). Ainsi un lièvre s'enfuit au moindre bruit qui se produit, son mouvement de fuite est involontaire, inconscient, en partie réflexe, en partie instinctif, mais ce mouvement est adapté à la vie de l'animal ; il a pour but sa conservation. Il n'a pas le choix, il s'enfuit fatallement, parce que ses ancêtres depuis des mil-

(2) A propos de l'instinct, consulter Darwin, *Origine des Espèces*, chapitre vii. Romanes, *l'Evolution mentale chez les animaux*. E. Ferrière, *la Vie et l'Ame*; Ch. Richet, *Psychologie générale*, chapitre vi.

lions de générations en ont fait autant, et que ce n'est que dans la rapidité de sa fuite qu'il peut trouver son salut.

Si l'on examinait ainsi tous les mouvements réflexes d'ensemble, les allures, les attitudes des animaux, on leur trouverait toujours les deux caractères de l'action réflexe simple : la fatalité et la finalité.

Le milieu extérieur où vit chaque animal excite, par son action sur les appareils sensoriaux, une double série d'effets, d'abord une suite d'actions corporelles réflexes, puis une classe de manifestations mentales correspondantes. Nous avons vu que les actions mentales sont vagues, primitives et étroitement limitées à l'organisme et au milieu.

D'autre part, chaque famille d'animaux ayant une structure qui lui est spéciale et presque identique pour chacun des individus du même groupe, cette structure propre exige des conditions d'existence physique déterminées et les mêmes pour tous. Il suit de là que les actions et les réactions sont toujours à peu près les mêmes pour une même espèce, et par conséquent provoquent les mêmes obscures opérations intellectuelles.

Ces opérations sans cesse répétées s'incrustent en quelque sorte dans le périsprit, qui pétrit pour ainsi dire l'appareil cérébro-spinal ou les ganglions qui en sont l'équivalent chez les êtres inférieurs ; elles arrivent ainsi à faire partie de l'animal.

L'aptitude à traduire au dehors ces opérations, qui finissent par être inconscientes, se transmet héréditairement. Telle est la genèse des *instincts naturels*.

primitifs. C'est dans cette catégorie qu'on range les instincts qui ont pour objet : la nutrition, la conservation, la génération.

A l'état rudimentaire des instincts naturels primitifs succède, avec le temps et l'expérience, une notion plus claire du rapport de l'organisme et du milieu dans lequel vit cet organisme.

L'intelligence finit pas avoir une certaine intuition du but que, sous l'aiguillon des excitations externes et internes, le principe spirituel poursuit incessamment. L'intelligence, qui s'est dégagée un peu du grossier milieu périsprital, intervient donc pour que l'organisme fasse, au profit des instincts naturels, une meilleure appropriation des conditions ambiantes : *Les instincts naturels sont donc plus ou moins modifiés et perfectionnés par l'intelligence* (1).

Si les causes qui ont amené ces modifications sont persistantes, nous avons vu qu'elles deviennent inconscientes et se fixent dans l'enveloppe fluidique, elles sont alors vraiment *instinctives*.

« Peu à peu, cependant, dit Edmond Perrier (2), la conscience devient plus étendue (selon le degré de perfectionnement du cerveau), les idées plus claires, les rapports compris plus nombreux ; l'intelligence se distingue nettement. Elle se mélange d'abord, à tous les degrés, à l'instinct ; enfin arrive le moment où elle masque à peu près les instincts innés, où ce qu'ils ont de fixe semble disparaître sous le flot changeant de

(1) Ferrière, *la Vie et l'Ame*, p. 344-345.

(2) Ed. Perrier, Préface, p. xxvi, au livre de Romanes, *l'Intelligence des animaux*.

ses innovations. Ce qui se transmet par l'hérédité, ce n'est plus l'aptitude à concevoir presque inconsciemment tel ou tel rapport, c'est l'aptitude à chercher et à découvrir des rapports nouveaux, jusqu'à ce qu'enfin se montre le merveilleux épanouissement de la raison humaine. »

Comme ce progrès graduel qui a demandé des millions d'années se conçoit avec évidence quand on admet le passage de l'âme à travers la filière animale, comme on comprend bien l'existence des instincts dans l'homme et leur indéracinable ténacité! C'est qu'ils sont en quelque sorte les fondements de la vie intellectuelle; ce sont les plus vieux et les plus durables mouvements périspiraux que les innombrables incarnations ont fixés irrésistiblement dans notre enveloppe fluidique, et si le progrès véritable consiste dans la domination de ces instincts brutaux, on comprend que la lutte est longue et terrible avant de conquérir ce pouvoir. Il était indispensable que le principe spirituel passât par ces étamines successives pour fixer dans son enveloppe les lois qui dirigent inconsciemment la vie, et pour se livrer ensuite aux travaux de perfectionnement intellectuel et moral qui doit l'élever vers une condition supérieure. La lutte pour la vie si âpre et si impitoyable qu'elle nous paraisse est le seul moyen naturel et logique pour obliger l'âme dans son enfance à manifester ses facultés latentes, de même que la souffrance est indispensable pour le progrès spirituel, et, à moins de voir dans l'âme un miracle, une création surnaturelle, nous devons reconnaître le splendide enchaînement des lois qui dirigent l'évolu-

tion des êtres vers une destinée toujours meilleure.

Nous avons constaté le développement des instincts à mesure que le système nerveux se perfectionnait chez les invertébrés, mais cette ascension est encore plus marquée chez les vertébrés; là elle s'accuse avec une netteté vraiment saisissante. Leuret a composé le tableau suivant d'après le rapport moyen du poids de l'encéphale à celui du corps. L'encéphale pris comme unité est au poids du corps :

1 ^o Chez les poissons	comme 1 est à 5,668
2 ^o Chez les reptiles	comme 1 est à 1,321
3 ^o Chez les oiseaux	comme 1 est à 212
4 ^o Chez les mammifères	comme 1 est à 186

Il y a donc progression continue à mesure que l'on s'élève de l'embranchement inférieur au supérieur, mais à la condition formelle que les pesées embrassent chaque embranchement pris en bloc, et non pas telle ou telle espèce examinée séparément. Car s'il est un fait aujourd'hui bien démontré, c'est que le progrès dans la série animale a lieu, non pas en ligne droite et sur une seule ligne, mais en lignes inégales et parallèles.

Nous ne pouvons suivre dans tous leurs détails les faits si nombreux qu'il serait intéressant de mettre sous les yeux du lecteur, plusieurs volumes n'y suffiraient pas, nous ne pouvons que résumer rapidement tout ce qui a trait à l'évolution animale, en signalant l'utilité du périsprit pour la compréhension des phénomènes.

RÉSUMÉ

Nous croyons avoir établi par des preuves tirées de l'histoire naturelle la certitude du passage de l'âme dans la série animale. Le principe spirituel a évolué lentement depuis les formes les plus inférieures jusqu'aux organismes les plus compliqués. Pendant l'immense période des âges géologiques, les facultés simples de l'esprit se sont successivement développées en agissant sur le périsprit, en le modifiant, en laissant chaque fois en lui les traces des progrès accomplis. L'enveloppe fluidique pourrait être comparée à ces arbres séculaires dont chaque année augmente le diamètre en laissant dans la trame du bois une trace ineffaçable, car l'énergie se transforme, mais ne se perd jamais. Sous les impulsions de l'âme excitées par le milieu cosmique et la lutte pour la vie, l'organisme fluidique a créé le système nerveux, et, par le mécanisme de plus en plus développé et coordonné des actions réflexes, les instincts ont pu se manifester. À mesure que l'ascension se prononce apparaissent les premières lueurs de l'intelligence, et par une remarquable transformation, l'habitude combinée à la loi de l'hérédité fait devenir inconscients les phénomènes d'abord voulus et conformes à la conservation, à l'avantage de l'individu. C'est ainsi que des catégories sans nombre d'actes conscients tournent à l'automatisme et entrent pour ainsi dire dans le physique de l'âme en s'incrustant dans le périsprit.

Nous croyons donc que nous sommes sortis tous

des langes de la bestialité. Loin d'être des créatures angéliques déchues, loin d'habiter un paradis imaginaire, nous avons difficilement conquis le pouvoir d'exercer nos facultés et de vaincre la nature. Nos ancêtres de l'époque quaternaire, faibles en comparaison des grands carnassiers, leurs contemporains, errant par petites troupes à la poursuite de la nourriture, cherchant sur les arbres ou dans les anfractuosités des rochers un abri momentané, frissonnant sous les morsures du vent ou les froides caresses de la neige, étaient loin de cet âge d'or dont les légendes religieuses ont fait miroiter les trompeuses splendeurs. La lutte de l'homme primitif contre les grandes espèces zoologiques a été terrible; il a dû faire une guerre à mort aux bêtes sauvages, les terrasser et en purger les contrées qu'elles infestaient. Ce n'est que peu à peu, par des exploits dignes d'Hercule, qu'il a triomphé de ses nombreux et formidables ennemis.

Qui n'admirera cette marche lente mais glorieuse vers la lumière, cette évolution se produisant sous l'aiguillon d'implacables nécessités et qui tirant l'homme de son abjection primitive l'élèvent progressivement vers les régions plus hautes et plus sereines du monde de la pensée. Les sociétés modernes sont en progrès sur celles qui les ont précédées, et, si nous comparons l'état actuel à celui de nos pères, nous avons le droit d'être fiers du résultat de l'effort collectif de l'humanité, mais si nous fixons nos regards sur l'éternelle justice, alors nous voyons toutes nos imperfections et le chemin qui nous reste à parcourir pour nous rapprocher de cet idéal.

La lutte pour la vie, nécessaire à l'éclosion du principe spirituel avait sa raison d'être dans un monde brutal et instinctif, où nulle conscience claire, nulle intelligence ne se montrait ; elle doit s'effacer aujourd'hui que l'âme se manifeste sous les modalités les plus élevées de sa nature. Nous avons le devoir de réclamer une répartition plus équitable des charges et des biens de la communauté, de nous éléver contre les funestes conseils de l'ambition qui précipitent les peuples les uns contre les autres ; enfin, de revendiquer sans cesse les droits imprescriptibles de la solidarité et de l'amour. Notre doctrine, en montrant l'égalité parfaite, absolue du point de départ de tous les hommes, efface les séparations artificielles élevées par l'orgueil et l'ignorance. Elle prouve préremptoirement que nul n'a droit au respect d'autrui que s'il l'impose par la noblesse de sa conduite, et que la naissance ou la position sociale ne sont que des accidents temporaires dont personne ne peut se prévaloir, puisque tous peuvent y parvenir à un moment quelconque de leur évolution.

Ce sont là des vérités consolantes qu'il est bon de épandre sans cesse autour de nous. Montrons que l'effort individuel peut seul amener le progrès général, et la même puissance qui nous a constitué à l'état d'homme nous ouvrira les perspectives infinies de la vie spirituelle se développant dans l'étendue sans limite du Cosmos.

GABRIEL DELANNE.



PARTIE LITTÉRAIRE

UN RÊVE SUR LE DIVIN

(Suite.)

Des états de la matière, des forces naturelles qui concourent à la formation du corps humain, et qui sont mises en mouvement par la loi attractive de la reproduction des êtres, se dégage la qualité que nous appelons esprit.

Cette qualité, motrice et régulatrice de la forme, ressource suprême de la vie organisée, semble quelquefois s'appliquer à parfaire le moule d'une âme uraniennes.

La nature sans doute lutte avec plus d'avantage contre le perfectionnement de l'âme — qui est le détachement graduel des jouissances matérielles — lorsque faisant le corps plus beau, elle le livre aux tentations plus fréquentes et plus ardentes. Mais l'âme au contraire trouvant l'occasion d'efforts plus grands, de vertus uraniennes plus hautes, sa victoire sur les

perversités de la nature tentatrice est plus triomphante.

Parfois la nature pétrit à une âme en perfectibilité un moule imparfait, afin de la réduire par l'envie, de la dompter par l'humiliation, mais cette âme que les vanités et les joies du monde n'attardent et n'égarent point aborde plus résolument la voie du bien uranique que la nature travaillait à lui fermer.

Dans la lutte des forces actives, agrégatives, passionnelles et par là même destructives de la nature contre la puissance immatérielle, dans le combat de la pesanteur contre l'évolution ascensionnelle, l'âme se fortifie, développe ses germes, de même que le grain semé par l'homme se fortifie, développe ses germes sous la pression de la terre.

La nature n'est qu'une terre que la puissance uranienne ensemente. Dieu jette à la volée dans les champs planétaires rebelles ou fertiles les âmes qui s'élèvent, grandissent, mûrissent et transforment la corruption de la nature en récolte que le divin moissonne.

Le corps peut être comparé à la tige de la semence, l'esprit à la fleur de la tige, l'âme au parfum de la fleur. Bien des plantes s'élèvent sans fleurir, bien des fleurs s'épanouissent sans parfum. Bien des hommes se développent sans esprit, bien des esprits s'épanouissent sans âmes.

De même que certains sols repoussent la culture et laissent la semence inféconde, de même l'amour divin ne peut germer dans un organisme qui le repousse; mais le germe uranien, semé plus tard

dans un autre corps retrouve sa fécondité comme le grain de blé enfermé mille ans dans la momie égyptienne.

Un philosophe a dit que par le développement de l'esprit de chaque homme il est facile de reconstituer la vie spirituelle de l'humanité tout entière. Si l'enfance commune de l'homme et des peuples à des analogies, celle de l'homme supérieur est certes « un document plus complet », pour parler le langage actuel, et doit fournir les éléments d'une étude plus précise sur le cheminement de l'humanité dans la voie des vérités surhumaines.

II

« J'écrivais toujours sous la dictée des âmes.

J'ai été, me dit l'une d'elles, ce qu'on appelle sur terre une femme supérieure. Examinons donc toutes deux si la succession de mes craintes naturelles, de mes émotions spirituelles, de mes visions psychiques sont bien l'image successive des craintes, des émotions, des visions religieuses de l'humanité.

Lorsque je m'examine, je retrouve en moi tout d'abord une terreur superstitieuse de la nature, de ses bruits le jour, de ses mystères la nuit. Dans mes souvenirs d'enfant, le vent gronde, les pierres, les arbres ont des formes inquiétantes, tout me paraît menaçant. La foudre est la voix épouvantable du vague croquemitaine qui se dresse partout à mes yeux, et que je prie instinctivement de ne pas me faire

de mal. Le fétichisme répond alors à mes premières croyances.

Plus tard je prête à toutes les voix de la nature, même si elles sont violentes, une harmonie. Le vent, la mer chantent comme les oiseaux, les arbres me tendent leurs bras, les bêtes sont mes amies, il me semble qu'on peut dompter les plus furieuses ; la foudre est entre les mains d'un être humanisé, d'un ange qui ne punit que les méchants. L'art bientôt va donner la forme à toutes mes sensations, le beau m'est révélé dans la nature adoucie que je regarde avec amour. J'aime la lumière, le soleil, les forêts, les fleuves ; les héros, demi-dieux, me paraissent cependant faits d'une argile semblable à la mienne, et la mythologie résume toutes mes émotions spirituelles.

Mais bientôt la nature est impuissante à contenir mes rêves poétiques. Elle se répète, ses spectacles sont monotones à mes yeux ; n'y a-t-il pas un infini au delà de ses barrières ? Je la trouve implacable, et je veux comprendre la bonté. Mon âme balbutie et me jette en des troubles sans issue que mon esprit insuffisant ne peut apaiser ; la vie organique m'a livré presque tous ses secrets, et pourtant je me sens l'âme de plus en plus vide. Tout ce dont j'ai joui est sans doute en contradiction avec mes désirs psychiques, car plus j'ai été heureuse, plus j'ai souffert. L'inconnu, le pourquoi, l'au-delà, le divin immatériel me hantent.

Un coin du voile sacré s'entr'ouvre et me permet de déchiffrer une ligne dans le livre de Vérité. L'épreuve qui brise mon corps fortifie mon âme, les

désillusions qui désespèrent mon esprit et agitent devant moi les spectres des douleurs, fournissent des réponses à mes interrogations les plus poignantes. La connaissance du pardon, du dévouement sans espoir de gratitude, du bien désintéressé, du sacrifice de soi aux autres, s'éclaire en moi. Je comprends la vertu sans récompense humaine, je songe à l'amélioration du sort des déshérités sous toutes les formes matérielles, sociales, morales. A mesure que je demande moins à la vie, je veux mieux agir par elle, et pour celle des autres. Rien ne me paraît indifférent dans la perfection à atteindre, et, lentement, par l'exaltation du bien, l'initiation m'est donnée du but de l'âme ; les visions uraniques m'apportent la sérénité, la certitude, l'apaisement, l'encouragement au meilleur de moi, et, par là même, la loi éternelle des rapports psychiques entre l'homme et Dieu. N'est-ce pas là l'histoire de l'humanité ?

III

« Une autre voix reprit :

L'initiation uranique, lorsqu'elle ne sert pas au bien d'autrui, est le terme inférieur de l'initiation ; se perfectionner uniquement en soi et pour soi est une sainteté négative ; Dieu aime la sainteté active.

On se perfectionne dans la vie par les autres et pour les autres ; l'âme s'enrichit de ce qu'elle dépense, se

fortifie avec les forces qu'elle partage, s'enrichit de ce dont elle se prive.

L'homme psychique ne marche à la conquête du bonheur uranique qu'après son renoncement aux joies matérielles; il n'entrevoit la connaissance divine qu'à travers sa juste appréciation des relativités de la science humaine; ce n'est que lorsqu'il s'est arraché au connu qu'il pénètre dans les arcanes de l'inconnu.

La science et l'art, faits d'observation et de rendu de la nature, ne peuvent outrepasser ni ses phénomènes ni ses images : c'est ainsi que, lorsque tous deux s'élèvent au-dessus de ces phénomènes et de ces images, les hommes les déclarent divins. La science et l'art participent à la durée des milieux matériels et spirituels qui les ont formés ou vus naître, ils n'ont de continuité qu'en raison de la continuité de ces milieux ; ils sont soumis, comme l'esprit humain et comme la nature qui les engendre et les alimente, à la variation et à la destruction. La perfectibilité de l'art et de la science s'arrête où s'arrêtent les mondes et l'homme. S'ils essayent de franchir les barrières de la nature, ils se faussent, l'irréel est pour eux l'incompréhensible qu'ils définissent par le mot : absurde ! C'est à l'absurde humain que les vérité uraniques commencent.

Plus l'homme allège son bagage matériel, plus facilement il monte vers Dieu.

Plus les idées sont abstraites, plus elles ont de puissance sur l'âme de l'homme psychique. Aussi est-ce l'idée de patrie, la plus abstraite des idées

humaines, qui lui fait sacrifier le plus amoureusement sa vie.

De même, dans la série des forces intermédiaires entre la matière et l'immatérialité, plus les forces sont impalpables, plus elles sont puissantes, ainsi de l'électricité.

L'action d'éclat s'impose par l'âme à l'organisme qu'elle mène à ses fins de dévouement et d'héroïsme. Cette action peut lancer un instant une âme dans ses voies divines et lui mériter le rang uranien qu'une autre âme, trop attachée à ses corps humains, dans ses incarnations diverses, aura mis des siècles à parcourir et à conquérir.

Faire par la mort humaine acte de vie psychique, c'est pour une âme fixer en un moment la vie uranienne éternelle.

Ceux qui se tuent pour échapper à un malheur personnel revivent et expient leur suicide ; ils ont fait faillite aux forces naturelles accumulées en eux ; ils doivent retrouver l'esprit de ces forces et les reconstituer dans leurs mêmes éléments. L'âme du suicidé recherche quelquefois ces éléments des siècles entiers, et comme elle est en peine !

L'âme qui essaye d'échapper aux épreuves matérielles les retrouve multipliées. Elle les subit à nouveau, mais avec plus de faiblesse encore pour les dominer.

La sérénité ne se conquiert que par la foi en l'âme immortelle. La croyance en la seule nature ou en Dieu substance inspire l'idée de force, de mouvement, de variabilité ; la foi en l'âme immortelle inspire seule l'idée d'absolu, d'éternité.

La souffrance humaine et la vieillesse aident surtout l'homme psychique à réduire la vie du corps au profit de la vie de l'âme.

Peu à peu, sous l'action répétée des souffrances ou de l'âge, les désirs, les besoins, les jouissances du corps, les satisfactions et les vanités apparaissent comme des excitations à la continuité, au renouvellement de cette souffrance. L'insensibilisation succède au renoncement.

La vie de l'âme s'affirme en général au moment où la vie du corps devient moins intense.

Bien avant la mort, quand les devoirs humains de la famille, quand les devoirs sociaux d'une situation ont été remplis, il est nécessaire que l'âme détache les liens qui l'accouplent à la matière. Tandis que celle-ci se désagrège, perd naturellement de sa puissance, et que l'esprit usé par l'action organique s'affaisse, il est plus facile à l'âme de dénouer ses attaches matérielles. Si elle néglige de le faire, les affinités de la nature dont elle n'a pas détourné les courants la ressaisiront; des pesanteurs, des tourbillons matériels, rapprocheront un jour cette âme d'un germe corporel, et elle revivra les passions humaines dont elle ne s'est pas dégagée à temps.

Les graines ailées qui volent, se posent et germent, peuvent se comparer aux âmes qui recèlent encore un reste de vitalité humaine, volent autour de la terre et germent dans le corps d'une femme. Ces âmes n'ont pas encore réalisé l'idéalité complète, ne se sont point entièrement allégées des passions humaines, et sont encore soumises à des lois natu-

telles qui les empêchent de prendre leur vol définitif.

Si le but de l'uranisation est atteint par l'homme avant sa mort, son âme parvient dans les sphères où les attractions terriennes ne peuvent plus l'atteindre.

A mesure que l'âme se dégage, qu'elle jette son lest de passionnalité humaine, elle monte, et il en est ainsi à chacune de ses existences, jusqu'à ce que ses épreuves et ses expiations, ses douleurs et ses sacrifices l'aient successivement purifiée, idéalisée.

La matière est le tremplin d'où elle s'élance vers Dieu.

Autant la mort qu'on se donne pour échapper à un chagrin personnel est coupable uraniquement, autant le sacrifice de soi à une noble cause, d'où l'intérêt personnel est exclu, prépare à la vie supérieure.

L'héroïsme est l'affirmation la plus indéniable du divin dans l'homme.

L'égoïsme, qui est l'amour du moi, matière et esprit, est par contre le signe le plus manifeste de l'infériorité psychique.

Les désirs de l'homme sont bas ; inspirés par les sens, ils gravitent autour des corps. Les idées psychiques de renoncement sont hautes, elles élèvent l'homme au-dessus de lui, elles tracent par des envolées préparatoires le chemin de l'ascension finale des âmes.

Le corps est pour l'âme initiée non une enveloppe étroite qui l'emprisonne et l'aveugle, mais la carapace d'un scaphandre avec laquelle l'âme plonge dans la mer humaine pour y trouver des perles.

(*A suivre.*)

JULIETTE ADAM.

PHILIPPE DESTAL

(Suite).

Les nouveaux époux vivent seuls, ayant éloigné d'eux toute affection étrangère à leur bonheur.

« Ils oublièrent tout ce qu'ils ne pouvaient associer à leur réciproque adoration. Le désir de se connaître mutuellement se confondait chez eux avec le désir de se posséder. Ils se découvraient, l'un à l'autre, avec une joyeuse sincérité d'enfants, leur cœur, leur intelligence, leurs instincts, leurs moindres goûts.

« Tous deux étaient supérieurs par la distinction de l'esprit, la culture intellectuelle et la fortune à la vie qu'ils avaient résolue, mais cette abdication de toute pensée étrangère à leur amour était l'élément essentiel de leur bonheur. Adrienne aurait pu suivre Philippe dans une carrière brillante. Elle aurait pu être la discrète et perspicace conseillère d'un diplomate, rallier les sympathies autour d'un homme politique, collaborer à l'œuvre d'un écrivain, entourer celui qu'elle aimait des plus rares élégances, et orner sa vie des prestiges mondains. Elle aurait, sur-le-champ, au moindre désir exprimé par Philippe, interprété le rôle qu'il lui eût plu de désigner, mais elle était heureuse dans leur solitude, songeant que les conditions d'une vie ambitieuse auraient absorbé leur intimité.

« L'hiver les emprisonna dans les salles du château. Là, leur tête-à-tête à la lueur des lampes, tandis que les brumes du dehors plombaient les vitres et leur donnaient l'illusion d'une nuit d'amour sans fin. »

« Les beaux jours leur permirent une existence active. » Ils partaient chevauchant côté à côté, foulant les terres humides des sentiers se mêlant aux herbes des prairies, dont les tiges gardaient les dernières ouates du brouillard matinal, passaient, tête baissée, sous les voûtes feuillues des bois, et, soudainement, au détour d'un chemin creux, débouchaient sur la grand'route, qui filait d'un long trait blanc et coupait l'uniforme étendue du plateau.

« Ils allaient, silencieux, tant leur enchantement était parfait. »

On touchait aux premiers temps de novembre. Ces beaux jours qu'ils venaient de passer à s'aimer avaient inspiré à Philippe le goût de la vie; il méditait des itinéraires et se proposait de voyager avec sa femme vers des pays de soleil.

C'était la fin d'un jour frileux. Philippe hâtait le pas, pressé de retrouver Adrienne. Au sommet du coteau, l'espace se déblaya. « Il aperçut alors, entre les tours ébréchées de Morillon, la façade, et, à l'une des fenêtres ouvertes, le buste d'Adrienne, dont le corsage blanc se détachait nettement sur ce cadre de nuit... Elle agita son mouchoir d'une main, l'autre retenant une lorgnette devant son regard. Puis, tout à coup, le mouchoir s'envola, la lorgnette tomba sur les dalles du perron et le corsage blanc d'Adrienne disparut.

« Philippe s'arrêta, saisi de terreur et ne pouvant maîtriser l'angoisse qui venait de l'étreindre... Puis une impatience fiévreuse le lança dans une course éperdue vers le château. Il traversa d'un trait la cour

déserte, gravit par bonds l'escalier qui montait aux appartements, jeta contre la cloison la porte de la chambre, et cria, d'une voix de détresse : « Adrienne ! Adrienne ! »

« Elle était à quelques pas de lui, devant la fenêtre, tombée sur sa chaise, la tête inclinée, les bras pendus. Il se précipita vers elle, la croyant évanouie, criant toujours : « Adrienne!... Adrienne!... Réponds-moi !... » Il prit une de ses mains, lui renversa le visage en appuyant l'autre contre son front. Aussitôt un flot rouge entr'ouvrit la bouche et roula sur la robe, criblant Philippe d'éclaboussures de sang. Il comprit alors qu'elle était morte. »

* *

Chez Philippe, « les émotions étaient presque nulles au moment même où il se trouvait en contact avec les êtres, les choses ou les événements susceptibles de les provoquer. Elles ne se précisaien et n'acquéraient leur intensité réelle qu'à mesure qu'il s'éloignait de l'heure à laquelle elles s'étaient manifestées. » C'est à ce lent travail de l'Inconscient que M. Gustave Guiches va nous initier, chapitre par chapitre.

« Philippe ne souffrit vraiment que durant cette nuit qui suivit la mort d'Adrienne. Encore cette souffrance fut-elle un chaos, une sorte d'émeute cérébrale, un ouragan de fièvre, avec une dominante détachant, parfois, quelque scène de ce qui était maintenant le passé. »

Le jour de l'enterrement, « le bruit que fit, en tom-

bant, la première peilletée de terre, lui arracha un cri d'horreur. Il s'enfuit, s'enferma dans sa voiture, et, au galop de ses chevaux, regagna Morillon, pressé d'en finir avec ce mauvais rêve, de se jeter à l'inconnu et de tout oublier. »

Il part le lendemain même pour Paris.

Là, Philippe obtint l'accueil le plus sympathique. « Il fut prompt à se familiariser avec toutes les élégances qu'il s'assimilait d'instinct, dans leurs nuances les plus délicates, sans abdiquer pour cela sa personnalité... Auprès des femmes, il se montra, tout de suite, très empressé. Sa sensibilité s'émut grandement de la beauté de quelques-unes... » même il donna rendez-vous à certaine comtesse, dans son appartement de la rue Montchanin, meublé avec un art des plus amoureux, quatre mois à peine après la mort d'Adrienne et sans ressentir d'émotion à ce souvenir.

Après une année de ces plaisirs qu'il trouva cruellement uniformes, se jugeant incapable de découvrir quel travail lui convenait ou quelle part prendre à la vie active, son séjour dans la capitale fut coupé de fréquents voyages à travers l'Europe. Il rapportait de ces pérégrinations des notes volumineuses sur les constitutions politiques et sociales, les idées philosophiques et religieuses, la littérature, les coutumes et les mœurs des pays qu'il avait visités, et il compléta ces documents par des recherches journalières dans les bibliothèques.

Ses relations se ramifièrent à tous les mondes. Il reçut à sa table les artistes, écrivains, poètes, musiciens, sculpteurs, qui tous admirèrent son érudition

si variée, son intelligence ouverte aux plus hautes compréhensions esthétiques, la distinction rare de son esprit.

Puis, quand Philippe eut enfin classifié les connaissances acquises, il se posa de nouveau ces questions : « Quelle part prendre à la vie active, à quel travail m'attacher ? » Mais, la solution ne se présentant pas plus nette que lors de sa première tentative, il ne prolongea pas ce débat avec sa conscience et, retournant vers des distractions plus positives, recommença toutes les phases de la fête parisienne.

Un soir, à la sortie d'un petit théâtre, Philippe remarque une femme « à visage très pâle, assez joli, les yeux éclatants de fièvre, les cheveux bruns arrangés avec une visible recherche de « comme il faut » sous la visière d'un chapeau de feutre orné sobrement », lie conversation avec elle et l'emmène.

« Il s'éveilla le matin, de bonne heure, et se plut à la regarder dormir près de lui. Un orgue se mit à jouer des airs tendres dans la rue.

« Philippe écoutait, les yeux fixes. Un frisson courut par tout son corps.

« Il venait de reconnaître une vieille romance qu'ils avaient entendue ensemble, Adrienne et lui, fredonnée semblablement par un orgue, sur la grand'route, là-bas, à l'entrée d'un hameau. C'était, depuis cinq ans passés, la première fois que le souvenir d'Adrienne se présentait. Mais cette fois, il sentit, au bouleversement soudain et profond qui se fit dans tout son être, que ce souvenir s'emparait de sa pensée pour ne la quitter jamais plus.

« ... Il se souvient d'un portrait d'elle glissé dans son portefeuille, à son départ de Morillon... Il atteignit ses vêtements jetés sur un siège, près du lit, prit son portefeuille et en retira une photographie usée dont les ombres jaunissaient. Comme c'était elle! Son visage apparaissait clair au milieu du ternissement fait par l'usure, autour de lui. Elle souriait, mais non comme on sourit dans les portraits. Ce sourire acquérait pour Philippe une signification spéciale. Il lui pardonnait l'oubli, lui disait: « Je savais bien que tu reviendrais à moi. » Et il se remémora des paroles prononcées par elle, un soir de décembre, après une lecture de Werther: « Je crois fermement, avait-elle dit, que la mort ne mettra pas entre nous une longue séparation. Nous ne survivrons, ni l'un ni l'autre, à nos souvenirs. »

« ... A s'observer ainsi, cette puissance de concentration se développa fortement en lui, à ce degré qu'il pouvait faire naître une sensation douloureuse sur une partie de sa personne, en fixant sur ce point toutes les forces de son attention. Ce furent ces expériences qu'un instinct irrésistible l'obligeait à renouveler qui déterminèrent ses dispositions à l'idée fixe. La contemplation sans objet défini, les rêveries métaphysiques sans cesse ressassées dans le vague ne tardèrent pas à fatiguer son esprit. L'âme et les sens réclamèrent leur part et l'idée fixe devint un désir d'amour. »

Sur ces entrefaites, un dimanche d'octobre, après la messe, des étrangers — M. Raphaël Lemas, vice-président d'une société archéologique, Fernand Lemas, son fils, et Adrienne, sa fille — sollicitent l'obligeante

autorisation de visiter le château. On ne peut leur refuser ce qu'ils demandent, et, tandis que l'enragé archéologue scrute les ruines, que Fernand dessine le croquis du paysage, les deux jeunes gens cheminent dans les allées ombreuses du parc. Peu à peu la promenade se transforme en une tendre et exquise idylle, après laquelle la visite, soi-disant courte, des Lemas, se prolonge jusqu'au mariage d'Adrienne et de Philippe.





BIBLIOGRAPHIE

COMMENT ON DEVIENT MAGE

Par J. PÉLADAN (1)

Etre Mage ! Qui ne voudrait devenir digne de ce titre magnifique, demeuré à travers les âges comme l'idéal de la capacité humaine ? Hâtons-nous donc d'ouvrir ce livre signé d'un nom justement célèbre, et qui va nous apprendre comment on devient Mage ! Prenons-en d'abord une rapide connaissance :

« Se faire le roi Spirituel d'un corps et d'une âme,
« et, parce que la vie ne comporte la spiritualité que
« comme un phénomène presque rare, apprendre
« surtout à sentir d'une certaine sorte. » Tel est l'entraînement qui nous est proposé dès le début. Quand nous en aurons surmonté les difficultés inouïes, il ne nous restera plus, nous assure-t-on, qu'à lire quelques volumes facilement réductibles à un seul.

Nous sommes préparés à ces féconds exercices par un trop rapide aperçu de la constitution humaine, de ses tempéraments, et des moyens de les rectifier l'un par l'autre. On nous apprend ensuite que le but de

(1) 1 vol. chez Chamuel.

tous nos efforts doit être d'idéaliser notre tempérament en l'élevant à son plan immédiatement supérieur; règle simple et précieuse, que nous regretterons de ne point voir développer par la suite.

Pour l'appliquer, le premier précepte est de fuir les dissipations malsaines: du cercle, du café-concert, de tous mauvais lieux; une série d'aphorismes excellents nous éclaire sur les suggestions abâtardissantes de ces centres malsains pour le disciple; il ne doit pas être moins en garde sur le choix de ses amis et surtout contre l'influence féminine décrite ici avec une science d'une délicatesse fort remarquable. (1)

Ces précautions signalées, l'entraînement commence par l'*Orientation*, qui comprend sept pratiques:

1° choisir le type planétaire à adopter :

2° Se faire actif au lieu de passif, comme l'est le mystique : celui-ci pleure son péché, la magie l'efface par la vertu correspondante.

3° Craindre l'exemple d'autrui, penser d'après soi-même, et, pour cette raison, fuir l'envoûtement des groupes humains momentanés ou des agglomérats humains, *du collectif!*

4° Etre catholique, c'est-à-dire prier matin et soir, entendre la messe et se couvrir du signe de la croix.

5° Après l'oraison, l'admiration est la seconde force; on ne la doit développer qu'en présence des chefs-d'œuvres de tous les peuples;

(1) Seulement il faut reprocher à Peladan de ne voir en la femme que l'amante et non la mère; la Venus négative, jamais la Lune.

6° Savoir, avant tout ; oser, vouloir, se taire ;

7° S'abstenir de quatre delits défendus, savoir : toute velléité d'user de la magie pour la vie animique ; — toute expérience magnétique — ou spirite ; — toute affiliation à une société occulte, attendu que la magie ne s'enseigne pas.

Sont exclus d'ailleurs à priori de l'enraînement magique, le prêtre, le soldat, le fonctionnaire, le publiciste, et quiconque est dépourvu d'une fortune indépendante.

Deux conditions sont requises ensuite pour l'acquisition de la puissance magique :

L'une, protectrice de l'envoûtement, qui consiste à s'abriter des attaques de l'injustice en redoublant soi-même de justice, avec la volonté d'être couvert par le Divin.

L'autre, active, qui est d'observer les préceptes rassemblés sous le titre de *Journée d'un initié*, en quelques pages excellentes, empruntées surtout à Pythagore.

Voilà le néophyte devenu un *initié* ; il lui reste à parcourir un second degré partagé en deux sortes de travaux : d'abord, s'abstraire « non pas en quelque écriture, mais d'un véritable effort de lumière immédiate, car la magie ne peut être enseignée. »

En second lieu, épouser la tradition « il ne deviendra mage que si le passé l'accepte. — Avec le Credo catholique pour étonal de vérité, qu'il choisisse, parmi le verbe kaldeo-grec, ce qui convient le plus à sa nature » ; mais il doit rester exclusivement catholique ; quiconque ne va pas à la messe, n'entrera

pas au temple du mystère, — et qu'il « n'oublie jamais « qu'il a un supérieur parmi les vivants, Sa Sainteté « le Pape. »

Ici finit le livre premier, et, on peut le dire, en réalité, l'œuvre elle-même; à l'exception de quelques pages finales, la seconde moitié n'offre sous le titre *d'Ascèse magique*, que le développement assez désordonné de la plupart des préceptes posés dans le *Septennaire du sortir du siècle*, qui vient d'être résumé. Prenant simplement pour thèmes successifs les dénominations des lames VIII à XIX du Tarot, l'auteur nous parle avec un peu plus de détails, mais trop souvent moins de clarté, de l'équilibre mental, de la solitude mentale, de la prudence dans les relations, de la rectification du tempéramment, de la tempérance dans la conduite pour échapper aux coups de la fortune ; de la souffrance physique ou sentimentale, de la conduite envers les femmes, du sacrifice des biens sociaux, et de bien d'autres détails indiqués dans la première partie.

Quelques chapitres seulement offrent un intérêt nouveau : tels sont celui de la Chute (pour l'arcane XII), où Peladan, contrairement au Sohar, voit une nécessité, non une faute ;

Celui sur la Mort, au sujet de laquelle, rappelant les trois morts connues : l'artificielle, la physique et l'animique, il traite rapidement de l'état de l'âme après la mort.

Celui sur la Perversité qui lui fournit l'occasion d'une négation paradoxale de la sorcellerie ;

Signalons surtout (à propos de l'arc. XIX) ce pré,

cepte essentiel, qu'on s'étonne de voir relégué si loin, comme dans un nuage : « Toute culture du Moi reste imparfaite qui n'aboutit pas à une expansion. »

N'insistons pas sur toute cette partie dite d'un ton trop dogmatique ou paradoxal, et remplie de digressions, d'obscurités, dont la fatigue fait soupçonner comme un embarras confus dans l'esprit de l'auteur.

Une troisième et dernière partie, le *Ternaire du Saint-Esprit*, nous dit à larges traits, en trois beaux chapitres, la philosophie de l'histoire de la magie et l'esprit du livre.

Aux premiers temps correspondent l'œuvre et le règne du Père, qui fournit le Corps. En histoire c'est l'ère de la force ; en Initiation, la résistance à l'attrait avec la conception théique.

Au second âge s'accomplit l'œuvre du Fils, qui fournit l'Ame ; l'Amour succède à la force dans les faits ; l'initié « inexpugnable en son vouloir, se fait « bénin dans ses actes. »

Enfin, le troisième âge, celui du Saint-Esprit, âge qui appartient à l'avenir, sera caractérisé par une grâce nouvelle, « une troisième salvance », qu'il serait impie de juger ; l'initié devient Mage par « la subtilité, « qui est la marque du Saint-Esprit, comme la Charité est celle du Fils, et la Volonté celle du Père. »

Finale profonde et majestueuse où l'on est heureux de retrouver toutes les beautés de ce livre original. L'analyse n'en peut dire la vigueur saisissante, la dignité, la foi si entraînante qu'elle fait oublier au lecteur ou tout au moins pardonner les trop nombreuses rugosités où il se heurte avec étonnement. Un critique

de l'avenir ne verra, je l'espère, que de malheureuses interpolations de quelque Tartarin, dans ces pages où notre auteur s'emportant en protestations plus ou moins burlesques contre la société moderne, ou s'oubliant en grossières invectives contre les plus innocents de nos politiciens, ternit par le souffle de ces passions temporelles la sérénité qui doit régner en tout ce qui appartient à l'Universel. A peine aurait-on ici relevé cette faiblesse s'il n'était utile de justifier par elle la nécessité pénible à laquelle nous avons obéi en nous séparant publiquement des qualités superbes mais compromettantes du frère que nous n'avons cessé d'aimer et d'estimer. La critique de son œuvre nouvelle va faire ressortir la divergence de nos voies avec les mérites de la sienne.

Bien des troubles et des déboires sont à craindre pour le disciple qui, séduit par la beauté des préceptes rassemblés dans ce livre, pensera trouver dans leur ensemble une voie sûre vers l'état de Mage. Je le suppose parvenu à la caste privilégiée dont il doit sortir ; j'admets qu'il a pu concilier avec ses devoirs de catholique soumis, humble et pratiquant, et les études condamnées de la Bible ou de la gnose, et le fruit de ses propres méditations, et l'exaltation de son orgueil. Que doit-il du moins attendre comme fruit de ses efforts ? — Agir sur autrui, lui dit-on. — Dans quel but, puisque la société est si condamnable ? — Faire son propre salut, aider celui des autres en vue de la vie future. — Pourquoi, dès lors, une voie différente de celle du catholicisme, auquel il doit rester fidèle ? — Pourquoi se faire Mage plutôt que Saint ? Qui auto-

rise là cette substitution de la volonté à l'humilité? — Est-ce la Chaldée, et de quelle façon?

Questions capitales dont la réponse n'apparaît nulle part dans ce catéchisme du Mage.

De la Magie, Peladan nous donne jusqu'à sept définitions distinctes, sans songer à les rassembler ou à les identifier; il en préfère une cependant, celle d' « Art de la sublimation de l'homme; aucune autre « formule ne vaut; il faut être sublime pour penser « juste et penser juste pour agir dans la lumière? »

Mais qu'est-ce qu'agir *dans la lumière*? Quelle est l'utilité de cette action? Ailleurs, je la trouve même contredite par l'assertion que la Magie n'est que verbe et non action!

La Chaldée nous est-elle enseignée plus clairement? Je vois bien les noms ordinaires des génies remplacés par les dénominations Chaldéennes, non pas même en leur forme propre, mais travestis en langue hébraïque;

J'entends bien parler de la Kabbale et de la Genèse, qui peuvent peut-être se réclamer de la Chaldée; je note aussi quelque part avec étonnement la tradition *kaldéo-grecque* (?);

Mais je cherche en vain par tout le livre les caractères propres à la nation des mages; notamment cette cosmogonie grandiose qui se fonde moins sur l'astronomie que sur la magnifique doctrine *des Anges*, méconnue, à ce qu'il me semble, de toute l'antiquité payenne. Et, plus que jamais, je demande qu'est-ce donc qu'être Mage?

Ce qui m'apparaît, ce n'est pas la Chaldée, c'est le

Judeo-Christianisme; et combien défiguré lui-même, par les négligences oubliées dans les noms du Dieu biblique, ou par ces litanies fantaisistes inscrites en tête de chaque chapitre, ou surtout dans l'interprétation des lames du Tarot, prises, avec juste raison, pour bases de la division du livre.

Là, en effet, était réellement le développement de la magie.

Ainsi que Papus l'a montré, dans son remarquable ouvrage du Tarot, la série des arcanes majeurs fournit dans son triple symbolisme, à la fois la Théogonie, la Cosmogonie et l'Initiation. Celle-ci se lit par une interprétation exactement inverse (c'est-à-dire ascendante au lieu de descendante) de celle qui donne la Cosmogonie.

Les six premières lames préparent le néophyte en le faisant passer du milieu du monde au seuil du Temple, à travers un double ternaire d'exercices ; l'un fournissant les principes, l'autre leur application. C'est en suivant cette interprétation bien comprise que Péladan a donné à ses six premiers chapitres la perfection qui nous a frappés tout à l'heure ; s'il balbutie ensuite les redites de sa seconde partie, c'est que la suite de l'interprétation des arcanes lui échappe ; pour lui, leur chaîne se brise là, parce qu'elle se modifie.

L'arcane VII représente le triomphe de l'homme sur les éléments ; en Tarot initiatique, il indique que le disciple, une fois maître des préceptes et de lui-même *va commencer son éducation pratique* : elle se partagera en deux parties ; l'inférieure et la supérieure,

auxquelles correspondront deux septennaires constitués comme le premier.

Il est facile de les reconnaître : dans le premier de ces septennaires, le néophyte, après avoir étudié la Force en lui-même et hors de lui, commence à la manier sur notre planète par l'alchimie, puis apprend la mort artificielle (Arc. XIII). Il peut ensuite étendre ses perceptions jusqu'aux limites de notre système solaire, puis passer au delà du zodiaque aussi loin qu'il peut être permis à l'être humain de pénétrer dans l'Infini.

Et son but, quel est-il ? Mettre l'homme en communication réelle et immédiate avec l'invisible universel. L'adepte, dès lors, étranger aux passions de notre monde, y rentre cependant pour s'efforcer de les diriger. Roi des princes de la terre, ou plutôt Père vénéré (pape), il consacre toutes les ressources de sa puissance *physico-spirituelle* non plus au salut individuel, ni même à l'apostolat de ce salut, mais à la marche toujours si pénible de la société humaine vers ses destinées sublimes, en jetant dans son sein les germes de ses progrès futurs.

Il lui faut pour cela le concours de tous les autres initiés dont la hiérarchie descend jusqu'au Néophyte ; chacun participe donc au grand œuvre dans la limite de sa puissance tout en travaillant à l'agrandir, car il n'y a pas de degré superflu dans l'*Initiation*. On n'y aborde avec fruit les sphères supérieures qu'à la condition de savoir traverser les enfers.

Parmi tous ces degrés d'Initiés, celui de *Mage* commence à la septième heure de la partie vraiment pra-

tique, après que l'Initié, vainqueur du Dragon du Seuil, a reçu le baptême du feu qui le sacre thérapeute comme les Esséniens, alors qu'il peut lire au Ciel le grand livre des destinées humaines. Le Tarot nomme cette heure par l'arcane XVII, dont le nombre et la lettre indiquent « la diffusion de la Volonté entre les « Etres de tous les Mondes » ou, plus succinctement, « le *Verbe en action* » (1), ce qui est bien la définition la plus nette de la Magie.

C'est pourquoi Peladan s'est trompé d'abord en niant la Magie pratique et l'enseignement de la Magie. Il devait seulement prémunir son disciple contre le danger de prendre pour fin l'une quelconque des formes partielles qui concourent à la Magie sans la représenter toute entière,

Il est tombé dans une erreur plus grave en opposant son disciple à la société, si faussée qu'elle lui apparaisse, au lieu de lui donner pour objectif le progrès social, à l'exemple de tous les occultistes, depuis les Mages Chaldéens, depuis Thot, Orphée ou Moïse, jusqu'aux Templiers et aux Rose-Croix, de qui Peladan se proclame le descendant direct.

C'est par ces erreurs fondamentales que son livre se trouve dénaturé.

Sans elles, il ne proclamerait point *Mage* le disciple que ses préceptes ne peuvent amener au delà de la première enceinte sacrée.

Sans elles aussi il ne céderait point lui-même à cette illusion des titres pompeux qu'il s'arroge dans la sim-

(1) Voir le *Tarot* par Papus, page 176.

cérité de sa foi, faute d'en mesurer la grandeur, mais sous le poids desquels nous avons dû l'abandonner, parce qu'ils n'eussent été sur nos humbles têtes qu'une profanation ridicule.

C'est par la suite des mêmes erreurs qu'il exalte l'orgueil : « *l'orgueil, la vertu suprême, le dynamisme de toute perfection* » : Sa magie se borne en effet au culte du Moi, à l'accomplissement de la personnalité qu'il veut voir, « se dresser et scandaliser si le monde la provoque ». Doctrine qui n'est juste qu'à la condition de limiter la Magie au développement individuel, alors qu'il n'en est que le début : Seulement Peladan traite forcément ce culte du Moi avec beaucoup moins de profondeur que ne le fait Barrès (1), parce qu'il dogmatise au lieu de philosopher. Et s'il n'avait émasculé la Magie, il se serait rappelé qu'une fois admis au Temple, grâce à l'énergie de sa personnalité reconquise, le Néophyte était aussitôt assujetti à une longue série de sévères humiliations qui brisaient à jamais son orgueil.

Avec une vue plus étendue, Peladan se serait encore gardé d'inspirer à son disciple cette haine du collectif, de la société, qu'il ne cesse de lui signaler comme sa pire ennemie ; de lui prescrire le reniement de la société, de la patrie et de son temps, sous peine d'être rendu au néant « comme valet du mal ».

Comme il n'aperçoit que l'intérêt individuel et la

(1) A propos de ce nom, qu'il me soit permis de signaler à notre cher et estimé confrère Quærens l'apparition de la nouvelle œuvre de M. Barrès consacrée à l'explication du culte du Moi. Elle est de nature je pense à contenter la juste susceptibilité de son âme désintéressée.

tradition, le progrès n'est pour lui qu'une « suprême ânerie », sans qu'il nous explique comment il concilie cette théorie singulière avec les cycles Chaldéens. La démocratie ne lui semblant quela « suprême laideur », sa sociologie, à peine indiquée cependant, n'apparaît guère que comme la restauration à jamais impossible d'une de ces monarchies asiatiques, césariennes, sous lesquelles a péri la libre Synarchie.

Est-ce à dire qu'avec de telles critiques nous allions prétendre que l'œuvre de Péladan soit sans valeur ? Dieu nous préserve d'un pareil vandalisme ! Elle est excellente au contraire, dès qu'elle est ramenée à sa portée véritable, à savoir la culture psychique, préliminaire obligé de toute initiation. C'est ce qu'ont dit déjà de meilleurs juges en d'excellents termes, quand ils ont demandé seulement que le titre fût changé en celui-ci.

« Comment on devient Sage. »

On goûte alors pleinement toutes les qualités du Maître que l'*Ethopée de la Décadence latine* nous a fait aimer. La grandeur, la force, la profondeur des maximes ajoute encore ici une majesté virile qui redouble la valeur de son œuvre. Il y a quelque chose de plus, c'est une interprétation originale, saisissante, qui nous reste à faire ressortir.

La magie de Peladan est avant tout la *magie de l'art*. C'est vers l'art que tout converge en son livre.

Après qu'il a tendu la volonté de son disciple vers l'isolement de la pensée intellectuelle, c'est par l'*admission*, par l'esthétique, qu'il lui prescrit d'y travailler.

S'il allie Pythagore et Platon à la tradition sémi-

tique. C'est par la raison que le Sémité n'est pas un artiste;

Ce qu'il reproche à l'Eglise catholique, c'est d'oublier sa mission esthétique : « aussi l'ordre de la Rose-Croix (celui qu'il a fondé), vient-il à son heure pour forcer l'Eglise à devenir artiste. »

Il nous donne quelque part, du reste, la clef de cette théorie qui lui est propre, en ce passage bien remarquable :

« Il est un point où le cœur engendre l'abstrait, où l'abstrait amène l'extase : Saint-Thomas et Saint-François personnifient le double idéal ; il serait impie de vouloir préférer entre ces deux sublimes Mages. »

C'est ce point intermédiaire, ce centre, que Peladan s'évertue à chercher, et il pense l'avoir trouvé dans l'Art :

« Le Mage, dit-il, est un artiste de science, ou un savant d'Art. »

C'est ainsi qu'emporté par les instincts les plus essentiels de sa noble nature, il s'est enfermé, sans le savoir, dans une moyenne toute humaine, au lieu d'aller chercher la Magie dans les hauteurs où l'âme et l'intelligence se fondent en la Spiritualité.

Pas plus quaucun de nous, Peladan n'est un Mage, mais c'est avec joie que nous le proclamons tous, même en science occulte, *un grand artiste !*

F. CH. BARLET.

GROUPE INDEPENDANT

D'ETUDES ESOTERIQUES

QUARTIER GÉNÉRAL

(Séances)

La séance générale du 18 mars a été l'une des plus brillantes de la saison.

M. Worms, professeur de Droit, membre de l'Institut, a bien voulu accepter la présidence de la séance.

Le Dr Czinski, délégué du Groupe, qui vient de faire un voyage important en Bulgarie, en Turquie et en Egypte, a rendu compte de sa mission, et a conté des expériences très intéressantes de psychométrie.

Le Dr Paul de Réglia, le savant auteur de *Jésus de Nazareth* et des *Bas-fonds de Constantinople*, a ensuite pris la parole et a fait une spirituelle causerie, qui a intéressé l'auditoire, sur le haschich et ses effets si peu connus en Europe. De chaleureux applaudissements ont remercié l'orateur. Le président de la séance a souligné ces applaudissements en faisant ressortir le talent et la modestie des orateurs.

La seconde partie de la séance a été consacrée à une conférence de Papus sur les rapports de l'astral et du physique, conférence interrompue fréquemment par les applaudissements de l'auditoire.

Paul Adam, empêché par une indisposition d'un de ses parents, s'était fait excuser au dernier moment.

(Etudes pratiques.)

Des résultats très curieux ont été obtenus dans l'étude pratique de la Psychométrie. — Nous en publierons bientôt le détail.

Plusieurs expériences de magie pratiques sont actuellement en cours dans des groupes fermés. Les résultats, quels qu'il soient, sont consignés régulièrement.

* *

D'autre part voici, pour mémoire, le dernier procès verbal du Groupe d'étude des phénomènes spirites dirigé par M. François, chevalier de la Légion d'honneur.

Groupe n° 4. (*Séance du 29 mars.*)

La séance est ouverte à 9 heures.

La lueur d'une petite veilleuse éclaire faiblement les douze personnes assistantes parmi lesquelles se trouvent quatre médiums.

M^{me} R... médium, m'ayant tout d'abord consulté, ne peut décrire qu'imparfaitement la personne *tacitement* évoquée par l'un des assistants, M. O..., Elle indique toutefois d'une manière très satisfaisante les qualités morales dominantes de cette personne durant sa vie terrestre.

Les trois autres médiums apposent les mains sur le guéridon, qui, dans les précédentes séances, a servi de premier moyen intermédiaire entre le monde des vivants et celui des esprits.

Par coups frappés sur le parquet, le guéridon épelle bientôt un nom singulier « Perpétue », qu'il répète par deux fois. Ce nom ne rappelle aucun souvenir aux personnes présentes. La séance semble ne devoir présenter aucun intérêt.

Cependant, toujours par coups frappés, le guéridon sollicite l'attention, et annonce que, dans un délai de 10 minutes, divers phénomènes commenceront à se produire.

Le guéridon est bientôt agité de mouvements violents, saccadés. Avant même l'expiration du délai annoncé il est, à deux ou trois reprises, enlevé à une hauteur de 0^m40 à 0^m60, d'où il est précipité avec une force telle qu'un de ses pieds est brisé dans la chute.

L'accident réparé tant bien que mal à l'aide de petites

cordes, le guéridon se dirige vers M. C... et frappe très doucement le nom d'un ami défunt de ce dernier ; Il demande que le frère de cet ami soit prié d'assister à la prochaine séance, puis, changeant soudainement d'attitude, il réclame énergiquement l'obscurité et annonce des communications écrites.

A peine l'obscurité est-elle faite qu'un crayon et une feuille de papier portés par une force ou plutôt par une main invisible *s'envolent* d'une table voisine pour être, ainsi que l'avait demandé le directeur du groupe, M. F..., délicatement posés sur les mains des médiums dont l'un, prié d'écrire, trace ces quelques mots : « Votre ami est là » qui sont lus pendant une interruption de quelques minutes (en lumière).

L'obscurité est faite de nouveau. Bientôt une lourde table ronde de 1 m. 30 de diamètre est mise en mouvement et glisse lentement pendant que quelques objets placés dessus (un tambour de basque, un grelot, une sonnette, quelques fleurs) sont projetés dans divers sens, mais dirigés pour la plupart du côté où le désire M. F... dont les mains sont enlacées sur le guéridon avec celles de deux des médiums.

Au cours de ces phénomènes, le guéridon est lui-même de nouveau soulevé dans l'espace et retourné deux ou trois fois les pieds en l'air.

Les manifestations cessent tout à coup, et l'on pourrait croire que toute force occulte s'est évanouie quand, vers l'un des côtés de la salle des séances, à la hauteur d'un tableau représentant une scène militaire, se fait entendre un bruit semblable à celui d'un tambour très légèrement frappé d'une baguette.

Ce bruit dure une minute environ. Des coups cadencés sont également frappés sur l'abat-jour en porcelaine d'une suspension qui orne le milieu de la salle.

Tout rentre enfin dans le silence et la séance est levée vers onze heures et demie.

L. FRANCOIS.

TRAVAUX de BRANCHES

Rouen. — Une nouvelle branche régulière du Groupe vient d'être établie à Rouen.

Elle a été inaugurée par une remarquable conférence du Dr Czinski sur l'Occultisme, faite devant plus de 250 auditeurs.

Toutes nos félicitations à l'organisateur de cette conférence, qui a si bien réussi à tous les points de vue.

BRANCHE DE MONTPELLIER

M. le docteur Albert Coste vient de faire dans la salle du conseil, à l'hôtel de ville de Montpellier, une conférence sur l'Occultisme.

Après avoir fait un résumé historique de la question, M. Coste s'est surtout attaché à démontrer à ses nombreux auditeurs, parmi tous les membres de l'Association languedocienne, que l'existence des phénomènes dits spirites est aujourd'hui scientifiquement prouvée, que ces phénomènes n'é sont pas d'ordre surnaturel mais sont régis par des forces ayant des lois complètement régulières ; il s'est particulièrement appesanti sur les expériences de Crookes et a parlé de la photographie de Katie King. La Magie et la Kabbale n'ont pas été oubliées, et cette conférence a certainement dissipé les idées fausses que beaucoup de personnes avaient sur ces sujets.

Nous remercions particulièrement le conférencier d'avoir bien voulu parler de l'*Initiation* et de ses collaborateurs du Groupe ésotérique dans des termes aussi élogieux ; nous espérons que cela fera beaucoup de bien à notre cause à Montpellier.

Le succès a été complet, la salle était littéralement comble et plus de cent personnes n'ont pu y rentrer faute de place. Des applaudissements chaleureux ont encouragé à plusieurs reprises l'orateur. En somme bonne journée pour notre cause à Montpellier. Inutile d'ajouter que M. le docteur Albert Coste a reçu une carte de membre du Groupe d'études ésotériques ; il a même bien voulu

s'occuper avec nous de la formation de la branche, principalement en ce qui touche les groupes d'études expérimentales. Nous le prions d'accepter nos remerciements.

GERMAIN GRY. (C. B. E.)

Bruxelles

Plusieurs de nos chefs de Groupe nous ayant demandé l'ordre à suivre dans les études, nous ne saurions trop appeler leur attention sur l'organisation des travaux de la Branche Kumris de Bruxelles, présidée par notre ami Vurgey.

Voici *in extenso* l'ordre du jour n° 22 de cette branche :

KUMRIS

(Ordre du jour n° 22.) *Dispositions complémentaires*

23. Par modification à l'article 21, les convocations sont rétablies pour les séances de la section Fabre, afin de rappeler aux membres l'ordre du jour spécial de chaque séance, et de leur permettre de s'y préparer plus fructueusement.

(Etudes du Groupe.) *Théorie.*

34. *La Kabbale en dix leçons*, d'Eliphas Lévi ; 35. *Classification des philosophies et évolutions de l'idée*, de Barlet ; 36. *Du Symbolisme de quelques mots hébreux*, d'après Fabre d'Olivet ; 37. *Le Zodiaque* ; 38. *Poésies de Stanislas de Guaita* ; 39. *Introduction des Grands Initiés de Schuré* ; 40. *Introduction de la Mission des Juifs*, de Saint-Yves ; 41. *Introduction du Seuil du Mystère*, de Stanislas de Guaita ; 42. *Introduction du Dogme de la haute Magie*, d'Eliphas Lévi.

Pratique

12. Magnétisation mutuelle de deux sujets.

Bibliothèque

Accroissement : Esquisse d'une démonstration de la vie future, etc., par P. C. Revel. Don du délégué.

Le Groupe exprime toute sa gratitude aux généreuses donatrices de la vexille brodée aux titres, signe et devise de KUMRIS, qui lui a été remise par le chef de la Branche. Il se félicite d'avoir suscité une si gracieuse sollicitude parmi les personnes qui veulent bien honorer ses conférences de leur présence.

CONVOCATION

VENDREDI 8 AVRIL 1872, à 8 heures très précises du soir, séance régulière de la section Fabre.

ORDRE DU JOUR : Etude 18. *Vers dorés pythagoriciens.* Continuation à l'examen.

Etude 33. *Le Traité de Papus.*

Le chef de la Branche,

N. B.

MAGIE PRATIQUE

NOUVELLES EXPÉRIENCES. — DANS LE DOMAINE DE L'INCONNU — ENVOUTEMENT.

Les expériences d'extériorisation de la sensibilité dont nous relations il y a peu de temps les singularités surprises et les mystères, se continuent chaque jour et apportent à tout instant de nouveaux faits à la curiosité et à l'étude des savants.

Nous avons eu hier la bonne fortune d'assister à

quelques-uns de ces phénomènes chez M. le colonel de Rochas, qui avait convié à ces essais divers magistrats et des publicistes.

Les faits qui se sont déroulés sous nos yeux défient toute imagination, et, si nous n'avions pu personnellement en contrôler l'absolue sincérité nous endouterions encore.

Ils sont tels qu'ils bouleversent les idées les plus communément reçues, et qu'ils nous jettent dans un monde étrange, où nous nous trouvons perdus et déroutés.

Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons déjà eu l'occasion de dire à ce sujet. On sait ce qu'on entend par extériorisation, et comment, à la suite des travaux de M. le colonel de Rochas, on peut transporter la sensibilité d'une personne à un objet, à un liquide, la mettre en un mot en « bouteille ».

L'ENVOUTEMENT

Nous noterons seulement deux phénomènes, sans tenter, bien entendu, d'en donner l'explication.

Le 16 mars courant, le colonel de Rochas rendait sensible, à l'aide d'un sujet, une dissolution sursaturée. Quand son aide jeta dans cette préparation le cristal qui devait provoquer la solidification du liquide, le sujet qui avait passé sa sensibilité à cette eau fut pris d'une terrible crise nerveuse, s'évanouit, et on dut procéder à une énergique médication pour le ramener à la santé.

Comment ce changement d'état provoqué dans le liquide avait-il pu produire une semblable perturbation chez le sujet ? Mystère.

M. de Rochas garda la solution telle quelle. Hier, 18 mars, il voulut constater si elle n'avait perdu aucune de ses merveilleuses propriétés, rien de cette affinité étrange qu'elle possédait avec la personne qui lui avait communiqué dix jours auparavant un peu de sa propre vie. A cet effet, à l'insu du sujet, il plongea dans le liquide la lame d'un couteau.

Nous assistâmes alors à une scène inoubliable. Nous vimes la malheureuse pousser un cri perçant, comme si on venait elle-même de la blesser, et tomber à terre en portant la main à sa poitrine et en sanglotant.

Cette expérience et d'autres analogues nous expliqueraient assez aisément les crimes d'*envoûtement*, qui, au moyen-âge, menèrent tant d'individus au bûcher.

M. de Rochas voulut bien encore réaliser devant nous cette restauration d'une antique coutume.

Il fit une petite statuette en cire rouge et la rendit sensible au moyen de passes, convenablement exécutées, sur une jeune femme.

A partir de ce moment la vie du sujet fut en quelque sorte dédoublée, et intimement liée au sort de la poupée en cire.

En quelque endroit qu'on touchât la poupée, le sujet le ressentait, et si M. de Rochas enfonçait une épingle dans la statuette, la jeune femme criait et frottait de sa main la partie d'elle-même qu'elle croyait effectivement atteinte.

Ces faits nous parurent si singuliers, si manifestement fantastiques, que nous tentâmes de les expliquer par une sorte de suggestion que l'opérateur exercerait, volontairement ou non, sur son sujet ! Il n'en pouvait être ainsi cependant. Une expérience bien involontaire nous l'a prouvé.

UNE EXPÉRIENCE IMPROMPTU

L'heure du départ avait sonné, les invités de M. de Rochas et le sujet étaient dans l'antichambre à causer avant de se quitter. Nous étions restés dans le salon et nous étions occupés à manier et à examiner la poupée en cire.

Tout à coup, sans volonté précise, nous appuyâmes un peu fortement sur la cire, comme pour la modeler nous-même.

Un cri retentit dans la pièce voisine. C'était le sujet qui se plaignait vivement de ressentir une douleur violente dans la jambe gauche.

Nous avions, sans le vouloir et de loin, provoqué une sensation de douleur chez la personne « envoûtée ».

Nous ne discuterons pas ces phénomènes. Contentons-nous de les exposer dans toute leur simplicité ; ils sont par eux-mêmes suffisamment étranges, et nous jettent

en plein inconnu, en un mystérieux avenir où la pauvre raison humaine risquerait fort de sombrer si elle se laissait aller aux rêves et aux suppositions que de tels faits évoquent devant elle.

(*La Justice*)

JOLEAUD-BARRAL.

ORDRE KABBALISTIQUE DE LA ROSE+CROIX

(*Extrait du règlement*).

L'Ordre kabbalistique de la Rose-Croix comprend trois grades, plus un suprême Conseil, directeur de l'Ordre.

Le Suprême Conseil présidé par Stanislas de Guaita comprend trois Chambres : la Chambre de Direction, la Chambre de Justice et la Chambre d'Administration.

Un règlement particulier règle la composition du Suprême Conseil et le mode d'élection et de renouvellement de ses membres.

Tous les grades de l'ordre de la Rose-Croix sont acquis à l'examen. Aucune dérogation ne sera faite à ce principe.

Les grades sont au nombre de trois, conférant tous la dignité de Rose-Croix avec le titre de bachelier en kabbale pour le premier, licencié en kabbale pour le second et docteur en kabbale pour le troisième.

Toute personne désirant entrer dans l'Ordre doit en faire la demande à M. Papus, 29, rue de Trévise, Paris (*Personnelle*). Une enquête est aussitôt ouverte sur le candidat d'après les titres fournis par lui-même à l'ap-

pui de sa demande et d'après toutes les indications que le suprême Conseil pourra recueillir.

Si cette enquête est favorable, le candidat est convoqué devant le jury d'examen au jour et à l'heure déterminés par le règlement.

Le premier examen porte :

1^o Sur l'histoire générale de la Tradition occidentale, nommément sur l'Ordre de la Rose-Croix et les tentatives d'accaparement dont cet Ordre a été l'objet de la part des divers sectarismes;

2^o Sur la connaissance des lettres hébraïques, de leur forme et de leur nom.

La satisfaction aux connaissances énoncées dans ce programme donne au candidat le titre de bachelier et un diplôme spécial lui est délivré.

En cas d'échec à l'examen, l'ajournement est de deux mois. Le second examen porte :

A — 1^o Sur l'Histoire générale de la Tradition religieuse au cours des âges, en insistant particulièrement sur l'Unité du dogme à travers la multiplicité des symboles.

2^o Sur la connaissance *des mots hébraïques* quant à leur constitution, sans insister sur leur sens, non plus que sur les points-voyelles.

Cette partie de l'examen est orale, et, en cas de réception, elle est acquise au candidat.

B — Outre cette partie orale, un examen écrit portant sur une question philosophique, morale ou mystique doit être subi par le candidat. Deux heures sont données pour cette composition.

La réception à l'examen donne le titre de licencié en kabbale et un diplôme spécial est délivré au candidat.

Le troisième examen consiste en la soutenance d'une thèse avec discussion sur tous les points de la tradition orale.

Cette thèse peut consister, soit dans une œuvre originale, soit dans la traduction d'un ouvrage ou d'une partie d'un ouvrage ésotérique avec commentaires.

Pour les membres de province ou de l'étranger, les examens oraux sont remplacés par des thèses écrites.

Telles sont les conditions générales sommairement résumées. Les règlements détaillés seront adressés sur demande.

NOUVELLES DIVERSES

Dans le n° 65 du *Voile d'Isis*, Papus appelait l'attention des magnétiseurs sur l'urgence d'un effort sérieux pour parer aux efforts de la nouvelle loi sur l'exercice de la médecine. Plusieurs d'entre eux ont répondu à cet appelle. Ceux qui voudraient se joindre à ce mouvement sont priés de s'adresser, 29, rue de Trévise.

* *

La préfecture de police commence à agir énergiquement pour interdire les séances de magnétisme données dans un théâtre, même à un public composé de personnes invitées particulièrement et à titre gratuit.

C'est ainsi que le lundi 4 avril, la société « la Mesmérienne » s'est vu interdire par le commissaire de police une séance de magnétisme donnée devant les sociétaires au théâtre Vivienne.

* *

Nous sommes heureux d'apprendre à nos lecteurs que M. Charles Henry, à qui *l'Initiation* a consacré depuis quelques années plusieurs articles, vient d'être nommé directeur d'un laboratoire de Psycho-Physiologie expérimentale à l'Ecole des Hautes-Etudes.

C'est là un honneur mérité s'il en fut, dont nous félicitons bien vivement notre ami.

**

Des journaux quotidiens et quelques grandes revues se sont particulièrement occupés ces derniers temps de l'Occultisme et de ses progrès en France.

Signalons particulièrement les articles du 25 mars dans la *Justice*, dans l'*Echo de Paris*, et les études de la *Revue Encyclopédique* (1^{er} Mars), et surtout de la *Nouvelle Revue* (Avril), qui consacre huit pages à l'analyse du « Traité » et de la « Kabbale » de Papus.

**

Un certain nombre de clients nous ayant simultanément demandé les deux ouvrages suivants : au *Seuil du mystère*, par Stanislas du Guaita, et le *Serpent de la Genèse* (t. I, le Temple de Satan) du même auteur, nous n'avons pu leur fournir que ce dernier livre, l'autre étant épuisé chez l'éditeur.

Comme nos clients paraissent convaincus que les deux ouvrages se font suite et se complètent mutuellement, nous tenons à bien notifier, une fois pour toutes, que le *Seuil du Mystère* et le *Serpent de la Genèse*, — quoique catalogués tous deux sous la rubrique générale d'*Essais de Sciences maudites*, — sont absolument indépendants l'un de l'autre, qu'ils traitent de sujets forts différents, et ne se suivent pas plus que ne se suivent deux romans distincts d'une même série.

Avis aux amateurs.

The Light of Paris

Le jeudi 24 mars dernier, le journal *The Light of Paris* offrait à M^{me} Juliette Adam une soirée exception-

nelle, en remerciement du haut patronage qu'elle a bien voulu donner au journal.

La séance, présidée par M. Renaud, administrateur de la *Nouvelle Revue*, a été consacrée à une conférence de Papus sur l'ouvrage si profond de M^{me} Adam : *Un Rêve sur le Divin*, et à l'audition d'une poésie merveilleusement dite par son auteur, Emile Michelet.

A l'issue de la séance, plusieurs souvenirs ont été offerts à M^{me} Adam de la part de la rédaction de *Light of Paris*, par M^{le} de Wolska et M^{me} Florence Grey, de la part du *Groupe d'études ésotériques*, par Papus, de la part de la colonie américaine par M. Barett et M^{le} Hess. En outre, M^r Karl Goutherz, un peintre mystique, a offert une reproduction de son œuvre principale : *L'Incarnation du Verbe*; et M. Germain Pascal a offert *Rhéa*, un ouvrage occulte de grande valeur.

M. Whitelaw-Reid, ministre plénipotentiaire des Etats-Unis à Paris, qui devait présider la séance, s'était fait excuser, étant retenu par un banquet officiel.

M. de Bodisco, Chambellan de S. M. l'Empereur de Russie, avait envoyé une dépêche de compliments à l'amie des Russes, M^{me} Adam.

Lord Dufferin compte parmi les premiers abonnés du *Light of Paris*.

En somme excellente soirée à tous égards.

Avis aux Magnétiseurs

Comme corollaire à notre article du *Voile d'Isis*, nous donnons ci-dessous le texte des art. 17 et 18 de la loi ADOPTÉE EN 2^e LECTURE PAR LE SÉNAT :

TITRE V.

Exercice illégal. — Pénalités.

Art. 17. — Exerce illégalement la médecine :

1^o Toute personne qui, non munie d'un diplôme de docteur en médecine, d'officier de santé, de chirurgien-

dentiste ou de sage-femme, ou n'étant pas dans les conditions stipulées aux articles 6, 30 et 34 de la présente loi, prend part habituellement ou par une direction suivie au traitement des maladies ou des affections chirurgicales ainsi qu'à la pratique de l'art dentaire et des accouchements, sauf les cas d'urgence avérée ;

2^e Toute sage-femme qui sort des limites fixées à l'exercice de sa profession par l'article 4 de la présente loi ;

3^e Toute personne qui, munie d'un titre régulier, sort des attributions que la loi lui confère, notamment en prêtant son concours aux personnes visées dans les paragraphes précédents, à l'effet de les soustraire aux prescriptions de la présente loi (1).

Les dispositions du paragraphe 1^{er} du présent article ne peuvent s'appliquer aux élèves en médecine qui agissent comme aides d'un docteur ou que celui-ci place auprès de ses malades, ni aux gardes-malades, ni aux personnes qui, sans prendre de titre de chirurgien-dentiste, opèrent accidentellement l'extraction des dents.

Art. 18. — Les infractions prévues et punies par la présente loi seront poursuivies devant la juridiction correctionnelle.

En ce qui concerne spécialement l'exercice illégal de la médecine, de l'art dentaire ou la pratique des accouchements, les médecins, les chirurgiens-dentistes, les sages-femmes, les associations de médecins régulièrement constituées, les syndicats visés dans l'article 14 pourront en saisir les tribunaux par voie de citation directe donnée dans les termes de l'article 182 du code d'instruction criminelle, sans préjudice de la faculté de se porter, s'il y a lieu, partie civile dans toute poursuite de ces délits, intentée par le ministère public. P.

(1) D'après ce paragraphe, un médecin ne peut plus couvrir un magnétiseur de son diplôme.

De plus, nous recommandons la lecture de la fin de l'article 18 aux adeptes du magnétisme curatif.

REVUE DES REVUES

OCCULTISME :

Le *Voile d'Isis* (26 mars 1892), contient une communication de H. Pelletier sur un fait de divination spirite très curieux et tout récent; dans le numéro du 23 mars, Papus commence un essai de groupement des magnétiseurs, pour lutter contre le monopole des médecins; enfin ce journal relate les nouveaux développements du Groupe, et les nouvelles branches fondées ou en fondation. Très intéressante, la *Renaissance symbolique* (mars 1892); l'article de J.-S. Doinel sur le Symbolisme d'*Isis* est tout simplement magistral; dans *Psyché*, E. Michelet et Chaboseau continuent leurs remarquables travaux artistiques. *L'Etoile* (mars 1892) a commencé la publication du *Poème de l'âme*, si impatiemment attendu. La *Paix universelle* (16-31 mars 1892) publie des travaux analytiques de Bouvier, qui donne en outre (1^{er}-15 avril 1892), une série de témoignages d'hommes éminents sur la réalité des phénomènes dits spirites.

La *Bibliographie méthodique de la Science occulte* (livres modernes), bulletin trimestriel du Groupe ésotérique, publié par la librairie du Merveilleux, vient de paraître considérablement augmentée. A lire dans la *Religion universelle* (mars 1892), l'exposé de l'occulte, et différents travaux de J. Bearson.

SPIRITISME :

La *Revue spirite* (avril 1892) donne des récits intéressants de différents phénomènes dus à des esprits. Le *Moniteur spirite et magnétique* (mars 1892), publie en supplément la réponse de M. Arthur d'Anglemont à l'article de F.-Ch. Barlet, réfutation terminée par cette phrase : « Pour finir, nous déclarons que nous ne répondrons plus désormais aux critiques inconséquentes et sans portée qui nous sont faites par les rédacteurs de l'*Initiation*, considérant ceux qui nous les adressent comme trop peu sérieux pour attirer notre attention. »

Espérons que M. d'Anglemont tiendra parole. M. Laurent de Faget se demande toujours (*Controverse fraternelle*) s'il est spirite ou s'il ne l'est pas : nous osons croire qu'il l'est, et qu'il le restera longtemps.

MAGNÉTISME :

La *Revue des Sciences Psychologiques illustrée* contient la suite des articles de MM. Moutin et Goupil. Le *Journal de Magnétisme* (15 mars 92) continue les extraits du traité de magnétisme de son directeur. La *Chaîne magnétique* (15 mars 1892) donne la suite des procès de M. Aufinger, et un article de H. Pelletier.

HYPNOTISME :

A voir dans les *Annales de Psychiatrie et d'Hypnologie* (Mars 1892), la *Poésie chez les Aliénés* par le Dr Moreau de Tours, et différents articles spéciaux des Drs Prengueber, Targowla et Encausse. Les *Annales des sciences Psychiques* (mars-avril 92), donnent des documents originaux, et différents articles fort bien faits de Camille Flammarion, de O. Lodge, et du Dr Bachmann.

DIVERS :

Revue Philosophique (avril). Les amateurs de polémique trouveront de quoi faire ample provision de documents dans l'article que M. Paul Janet consacre au « Spiritualisme ». M. Janet regrette que le congrès de 1889 n'ait pas consacré quelques séances à la discussion de ses travaux. Nous ne le regrettons pas, car cela nous eût sans doute privés de l'étude que vient de publier M. Paul Janet.

La *Revue de la Science Nouvelle* (avril 92) publie un remarquable travail de P. A. Hélie sur le Bouddhisme, le Stoïcisme et le Christianisme. Dans le numéro de la *Plume* (15 mars 92), voir un très remarquable article de M. Durand-Tahier sur l'influence néfaste du mysticisme en art, et une désopilante chronique de M. Pierre Trocy sur *Comment on devient Mage*, de M. Peladan. M. Ch. Lambert donne des variations sur l'Occulte dans l'*Harmonie* (Janvier 1892).

Langues étrangères.

LANGUE ANGLAISE. — Recommandons à tous nos lecteurs *The Review of Reviews* de Londres qui analyse impartiallement tous les travaux faits sur toutes les questions dans les revues du monde entier.

The Key (de Londres) continue ses études sur la clairaudience et la clairvoyance.

LANGUE ESPAGNOLE. — Le *Revista* de Barcelone continue la publication d'importants travaux sur le Spiritualisme.

Un nouveau journal *El espiritismo* vient de paraître à Barcelone.

LANGUE ITALIENNE. — *Lux* de Rome est spécialement recommandée à tous nos lecteurs connaissant l'italien.

LANGUE ALLEMANDE. — Le *Sphinx* de Munich (mars 1892) entre dans une nouvelle phase de son existence : une communication des directeurs annonce l'agrandissement de son programme, et des améliorations quant à la partie matérielle de cette Revue, qui était fort soignée. Elle formera désormais, grâce à son augmentation de volume, trois tomes par an au lieu de deux. Dans l'article de tête, le docteur Hübbecke-Schleiden détermine les plus larges bases sur lesquelles travailleront les collaborateurs nouveaux. « Il n'y a pas de religion plus élevée que la vérité », telle est la devise de son Naturalisme-Idéaliste, et il se propose d'en rubriquer toutes les croyances, toutes les églises et toutes les branches de la science aux représentants desquelles il ouvre sa Revue. Le principe de cette large hospitalité, ce sera le mysticisme, « comme le noyau de toute religiosité, dépouillée des formes des religions positives ». C'est ainsi qu'en plus des études scientifiques philosophiques; une large place sera réservée à la poésie, à la musique, aux arts plastiques; de plus, faire prendre à cet ensemble de travaux plus d'intérêt à la vie sociale et à la contemporanéité ; et enfin chercher à en faire pénétrer l'influence, au moyen de la poésie et de l'art, dans des cercles plus

larges que ceux qui s'étaient jusqu'à présent occupés de ces questions.

A lire dans ce fascicule du *Sphinx* de du Prel : la Psycho-logie au point de vue des sciences secrètes, une étude historique sur Faust, par C. Kiesewetter ; on y a traduit le fragment de *Nos Bêtises* inséré dans le *Traité de Papus* enfin des dessins fort artistiques de Fidus complètent ce numéro très réussi. Tous mes compliments au Dr Hubbe-Schleiden.

SÉDIR.

LIVRES REÇUS

EDOUARD DUBUS. — *Quand les violons sont partis*, 1 vol. (compte rendu prochainement.)

CHARLES HENRY. — *Les Odeurs*. Démonstrations pratiques avec l'olfactomètre et le pèse-vapeur ; librairie Hermann. Paris.

HENRI LIZERAY. — *Les Traditions nationales retrouvées*. Prix : 0 fr. 50 Carré éditeur.

ALBERT HUBNER. — *Gaspillage du Budget de la Guerre* (Nos cartouches métalliques) 2^e mille. Prix : 1 fr. 25, chez l'auteur, 52, Rue Bondy, Paris.

MORIS et ses amis. — *Le Crédit ouvrier et la Grève de l'Urbaine*, 21, Rue Croix-des-Petits-Champs, Paris.

X... — *Circulaire confidentielle du Grand Rabbin aux journaux leur appartenant*.

M. P. RÉGLA : *Les Bas-fonds de Constantinople*. Ce nouveau livre de l'auteur de *La Turquie officielle*

et de *Jésus de Nazareth* est bien l'œuvre la plus vivante et la plus étrangement documentée qui ait été écrite sur les mœurs si ignorées des peuples divers dont les passions grouillent dans les bas-fonds de Constantinople.

Femmes turques, grecques, arméniennes, et levantines, prêtresses de Sapho, mangeuses et mangeurs de haschich, chefs de voleurs et de mendians, chiens des rues, colonies étrangères, diplomates, espions et conspirateurs s'y couloquent dans une suite de scènes et de tableaux où, avec une verve et un esprit critique, souvent endiable, mais toujours correct, l'auteur se montre aussi bon observateur que psychologue remarquable.

Avec M. PAUL DE RÉGLA, point n'est besoin de quitter Paris pour connaître l'Orient et ses mystères les plus cachés : quelques heures d'une lecture toujours facile et entraînante en apprendront davantage au lecteur qu'un séjour de plusieurs mois dans la capitale ottomane.

NÉCROLOGIE

Au moment de mettre sous presse nous recevons d'Espagne la nouvelle de la mort de M^{me} Tarrat y Bernis, mère d'un de nos bons amis représentant le Groupe à Barcelone.

Que notre frère veuille bien croire que sa douleur est partagée par tous ses amis de France.

Le Gérant : ENCAUSSE.

IMP. E. ARRAUT ET C^{ie}, 6, RUE DE LA PRÉFECTURE, TOURS.



PARTIE INITIATIQUE



*« Mens agitat molem et
magno se corpore miscet ».*

HONORÉ LECTEUR,

Princesse déchue d'un règne bien des fois séculaire et plein d'éclat, je viens solliciter, pour les quelques instants qui sont accordés ici à ma voix oubliée, ta bienveillante attention et l'impartialité de ton jugement. Peut-être ce simple appel sera-t-il assez heureux pour éveiller ta sympathie et t'apporter quelque profit.

Car ma dignité n'a coutume de mendier aucun suffrage au profit d'une ambition déchue ; si je sors de la retraite où se complaisent mes vastes méditations, c'est dans l'espoir que ta science positive, dont j'applaudis sincèrement le triomphe malgré son ingratitudo, est assez avancée maintenant pour que je puisse lui rendre de nouveaux services.

Garde-toi, tout d'abord, de me confondre avec la foule des imposteurs qui ont usurpé ma puissance dès que la Providence et le Destin ont voulu l'affaiblir.

Mon nom même est méconnu aujourd'hui. Au temps où il n'était prononcé qu'avec respect par les lèvres les plus savantes et les plus saintes, il ne signifiait rien autre chose que la *Sciences des astres*, c'est-à-dire de l'Univers.

Elle était alors déléguée à une hiérarchie de trois sacerdotes chargés l'un de *l'Astronomie*, l'autre de *l'Astrologie naturelle*, et le troisième de *l'Astronomie judiciaire ou horoscopie*. C'est cette dernière, à peine connue de toi par quelques fragments sans âme, que tu prends à tort pour l'expression de ma science; elle n'en constituait réellement que la moindre part, subordonnée aux deux autres.

Apprends du reste que cette astrologie judiciaire ne s'exerçait que pour les grands desseins, en vue du gouvernement des peuples; mes usurpateurs, qui l'ont abaissée au service des passions individuelles ou de leur cupidité, ont été punis de ce sacrilège par l'ignorance que l'on m'impute injustement.

On t'a dit, en effet, que j'ignorais les lois fondamentales que ta Science positive se flatte avec raison d'avoir retrouvées; tu vas en juger:

Je néglige le reproche d'avoir fait de la Terre le centre de l'Univers; Platon, Pythagore, les Védas suffisent à t'attester que pas un de mes sanctuaires n'était coupable de cette grossière erreur. Mais chargée d'instruire les Hommes de leur union avec l'Univers, c'est du point de vue de leur séjour que j'avais à le dépeindre; c'est tout ce que j'ai fait, ma perspective était terrestre, ma science céleste.

Je te dirai d'abord ce qu'étaient ces huit sphères

invoquées comme une nouvelle preuve de mon ignorance. Nous les enseignions en récitant à mes disciples le chemin parcouru par l'âme humaine de la Terre aux Cieux; voici par quelles étapes.

Vois cette âme détachée, à grand peine souvent, des entraves du corps terrestre; son premier pas la porte à la surface de la sphère d'action de la planète; là où celle-ci retient son satellite, sans pouvoir cependant l'attirer jusqu'à soi. Ici, sur la lune, à l'ombre des rayons solaires, l'âme, après un long repos, devient enfin capable d'affronter avec sa lumière les formidables courants d'éther cosmique, qui, au-delà de l'espace terrestre, transforment la vie dans l'univers; notre atmosphère sublunaire les amortit dans sa réfraction pour les transformer en nos agents physicobiologiques, chaleur, lumière, électricité.

Avant de s'y livrer, l'âme apprend à les connaître, d'abord par la perception du centre auquel se rapportent les spirales de ce courant redoutable. Incapable cependant encore de pénétrer jusqu'à lui, elle ne le connaît que par ses effets, en explorant les couches, ou sphères d'action qui la séparent de lui; à savoir celles de Mercure et de Vénus.

C'est assez pour qu'elle perçoive la subordination de ces planètes à leur centre commun qu'elle connaît mieux à présent. Elle pourra dès lors percevoir son action sur la Trinité des sphères supérieures analogues à celles qu'elle vient d'étudier.

Tu dois comprendre par là dans quel ordre j'ai dû considérer presque continuellement les astres errants

dont s'occupe ma science. Au point de vue de l'âme humaine, cet ordre est :

C ♀ ♀ — ☽ — ♂ ♀ ♂

Il signifie : 1^o Sortie de la Terre par la Lune ; 2^o Etude de la trinité des sphères : Mercure, Vénus Terre ; et par elles, de son centre : le Soleil ; 3^o Perception complémentaire de la Trinité de sphères supérieures : Mars, Jupiter, Saturne.

Je n'ai pas le loisir de t'expliquer ici comment leurs conditions physiques justifient les caractères que j'attribue à ces planètes ; deux me suffisent à te les indiquer ; c'est l'enfant Mercure, livré aux ardeurs curieuses de la science, et le vieillard Saturne, qui, instruit par une énorme suite de siècles, mesurant leurs cycles, élève du Destin, tourne, à l'abri de l'anneau qui l'isole de notre monde, ses sages et prudentes méditations vers les profondeurs de l'infini qu'il aborde. Tu sais assez si la cosmologie de tes astronomes justifie ces deux âges.

La considération des distances, des densités, et surtout des inclinaisons variées des axes, qui modifient si profondément les conditions d'existence, te fourniront d'autres caractères ; je ne m'attacherai qu'à un seul qui intéresse l'ensemble ; c'est celui de la division de nos planètes en deux ternaires si nettement partagés par l'espace qui sépare Mars de la Terre, exprimés précisément, du reste, par votre loi de Bode.

Nous avons reconnu dans la variété de ces deux

ternaires l'analogie de leur série : et nous l'avons exprimée en les mêlant, comme ils le sont par la nature, dans les jours de la semaine dont tu connais assez l'ordre (le Soleil, centre commun, étant en tête) :

⊕, ☈, ♂, ♀, ♁.

C'est dans ce même ordre que l'âme humaine, quand elle s'élance enfin de la surface lunaire, parcourt notre monde, en revenant, à chaque bond, prendre pied pour ainsi dire vers le centre solaire auquel elle se trouve si fortement liée.

Mais je te vois prêt à m'objecter comme une grossière erreur encore, le nombre de mes astres errants, et par là, à ce que tu penses, à improuver tout l'ensemble de mes assertions : Tes astronomes ne viennent-ils pas de découvrir Uranus et Neptune dont je n'ai point parlé ?

Garde-toi, cependant, d'un jugement précipité ! Examine attentivement ces astres nouveaux. Tes maîtres en science positive ne t'ont-ils pas dit que les satellites d'Uranus et de Neptune, et très probablement aussi ces planètes mêmes, ont un mouvement de rotation exactement inverse de celui de tout le système, démentant formellement les prévisions les plus accentuées de Laplace ? Tes maîtres n'en ont-ils pas conclu aussi que ces deux planètes se sont formées aux dépens d'un anneau qui a entouré, sans le toucher le système des autres planètes, tandis que celles-ci n'ont cessé de faire un tout compact, solidaire où Mercure est le dernier né, et Saturne le premier ?

Au delà se font sentir déjà d'autres influences (1).

Or souviens-toi que, longtemps avant tes astronomes, j'ai proclamé ces derniers détails, comme je n'ai pas attendu non plus leurs observations pour annoncer ce mouvement giratoire, spirale, des forces cosmiques, que les nébuleuses t'ont révélé. Depuis des siècles, je l'ai inscrit par le symbole du serpentaire dans ce groupement hiéroglyphique des constellations célestes que vous employez toujours.

Que de choses encore je pourrais te faire lire dans ce livre céleste éternel, dont les légendes ont traversé les âges (2), mais je t'en ai dit assez pour te montrer ce que fut mon ignorance; je ne t'accablerai pas de plus de détails; revenons au voyage de l'âme.

Nous l'avons quittée dans la sphère de Saturne, sur la limite de notre système; nous la verrons de là parcourant les constellations dont le zodiaque mesure les coordonnées, en même temps que la marche du soleil. L'âme s'échappe ensuite de ce séjour par une *porte, celle des dieux* (3), que nous placions au solstice d'hiver, à l'entrée du Capricorne (la porte *des hommes*, entrée des âmes descendantes, étant au point opposé, au commencement du Cancer).

(1) Wolf. *Les Hypothèses cosmogoniques*, p. 55.

Faye. *Bulletin d'Association scientifique*, tome VIII, 2^e série, p. 391.

On remarquera que les densités des planètes qui décroissent de Mars à Saturne, croissent à nouveau avec Uranus et Neptune.

(2) Voir l'*Origine de tous les Cultes*, par Dupuis; notamment les volumes I, II, VI, IX et X.

(3) Voir Macrobe, *Somnium Scipionis*, lib. I, c. XII. — Voir le planisphere du P. Kircher qui place aux deux portes, *Anubis* et *Hermanubis* qui, selon Plutarque, caractérisent l'un l'ascension, l'autre la descente.

Tu peux reconnaître ici les *voies combustes* de l'horoscope; mais observe surtout que la *porte des Dieux* s'ouvre en face de cette constellation d'Hercule vers laquelle tes maîtres t'enseignent que notre soleil dirige sa course.

Nous avions coutume de dire que de là, l'âme se perd dans la voie lactée, qui joint le zodiaque à cette même porte, et que c'est seulement au sortir de cette voie lactée qu'elle arrivait enfin dans l'espace éthétré, son véritable séjour.

Ainsi, bien des siècles avant vous, je savais la Terre séparée des immensités éthérées, et par les soleils voisins du nôtre (le zodiaque), et par ceux qui, rassemblés dans la voie lactée, constituent la nébuleuse au sein de laquelle nous flottons dans les espaces. J'ai donc distingué dans mes travaux l'influence des planètes de celle du zodiaque et de celle des fixes, tout en ayant soin de les combiner.

Mais il est temps que nous nous élevions de ces détails purement matériels à la considération de la Vie qui circule dans ce monde immense. C'est elle que nous enseigne l'*Astrologie naturelle*, d'où découle l'*Horoscopie*.

Pour moi, rien d'inanimé dans l'Univers; rien qui n'ait son âme, sa destinée, qui ne tende par une harmonie progressive vers l'Unité, source et but désiré de toutes choses. Tes maîtres ès sciences doivent t'avoir préparé à de pareilles assertions; les redirai-je en leur langage?

Point de matière sans force, point de force sans mouvement; point de mouvement sans loi; point de

loi qui ne se rapporte à d'autres plus comprises. Et, puisque tout accuse un incessant perfectionnement, il faut bien qu'une loi générale embrasse et régit toutes les autres.

Ouvre Spencer, Taine ou tel autre de ces philosophes les plus positifs, ils te diront comme moi qu'il est une loi universelle.

Relis ensuite Pythagore, Platon, Jamblique, Macrobre, Marc Aurèle, Virgile, Apulée..., et tu verras depuis quels temps reculés cette doctrine était enseignée dans mes sanctuaires répandus sur tout le globe, dans les Mystères de tous les peuples.

L'âme universelle diffusée partout, que nous représentons au delà des fixes parce que là est sa manifestation principale, anime, dirige tous les êtres individuels, hommes, astres ou mondes. Ceux-ci, arrachés par la toute puissance de l'Amour aux profondeurs ténèbreuses de l'inertie, du non-être, montent lentement par la matière et la vie vers l'Unité qui les sollicite. Mais ce n'est pas sans d'énormes efforts, sans rechute incessante, toujours secondés cependant par l'Ame Universelle, qui, tantôt les secourt comme Providence, tantôt les corrige par la répression du Destin.

Chaque être a donc son âme, émanation de l'âme universelle ; chaque âme a sa place assignée avec une étendue de puissance mesurée sur son élévation dans cette hiérarchie infinie. C'est pourquoi l'âme des hommes est assujettie à l'âme des astres qui lui est supérieure(1).

(1) *Enéide*, livre VI, v. 728 et suivants; *Géorgiques*, I, iv, v. 220. Platon (*le Timée*). Les gnostiques peignaient la puis-

Si ce langage t'étonne, réfléchis que tout progrès autour de toi se fait à travers les phases de la vie mortelle, que tout est périodique dans le monde des formes périssables! Songe que le temps est mesuré par le mouvement des astres, et vois avec quelle puissance fatale il te modifie, toi et tout le monde ambiant, à travers les saisons, les mois, les jours et les heures.

Redis-toi encore tout ce que tu sais déjà par la science pourtant toute nouvelle du magnétisme; la puissance sur toi, par la seule force de son expansion animique, de chacun des êtres qui t'environnent. Combien plus considérable doit être le rayonnement de l'âme qui habite un corps céleste. Ta science ne dit-elle pas que toute vie qui s'étale sur notre globe nous vient du Soleil? Combien plus puissante sur nos âmes et plus vivifiante doit être l'activité de ses rayons animiques!

Représente-toi encore chaque âme céleste avec sa sphère concentrique à celle du soleil qui les embrasse toutes en les reliant aux sphères des soleils voisins; figure-toi, dans cette sphère, ce qui doit être concentré d'énergie magnétique en ce point mobile d'attraction assez actif pour avoir rassemblé si près de lui, en une planète, la matière de son anneau. Combine les unes avec les autres ces influences qui se reflètent sur notre globe, tantôt en harmonie, tantôt en dis-

sance la plus rapprochée du séjour des âmes comme un dragon qui dévore les âmes et les précipite de nouveau dans le monde, jusqu'à ce qu'elles puissent remonter vers le lieu de son séjour.

Voir S^t Epiphane(*Adversus Hæres.*)—(*Contra Gnost.*), c. 40.

corde. Songe, enfin, de combien diffère l'influence d'un astre, selon que ses effluves se déversent à flots sur notre horizon, ou ne nous arrivent que réfractés après son coucher, et tu auras reconstitué tous les éléments fondamentaux de l'*Horoscopie* : Influence combinée des âmes puissantes du ciel rayonnant sur l'âme inférieure de l'individu terrestre.

Fatalité ! dis-tu ? — Je pourrais me prévaloir de la conclusion presque générale de ta science positive ; depuis la physique jusqu'à l'hypnotisme, que trouve-t-elle, sinon le déterminisme le plus absolu ? Et elle dit vrai, parce qu'elle s'enferme dans le monde physique. Mais telles ne sont pas mes affirmations.

Médite sur le peu que je viens de te révéler, et tu verras sans peine que la fatalité selon ma science vient au secours de la liberté humaine, au lieu de la détruire. Regarde dans le silence, au fond de ton âme d'homme ; deux amours également puissants y bouillonnent, en lutte incessante ; l'un t'attire vers le centre de l'âme universelle, au prix de pénibles sacrifices ; l'autre moins austère te concentre sur toi-même, avec la réaction inévitable de tout ce que tu froisses pour l'absorber. Si tu cèdes au premier amour, tu vis de la vie universelle, et l'Universel Tout-Puissant combat avec toi, les astres te sont favorables, la *Providence* te seconde. Que tu prétendes, au contraire, te faire centre, t'affranchir de l'Eternel, et la logique inéluctable de la *Fatalité* te brisera ; les astres te condamneront comme une cellule morbide.

Choisir entre ces deux amours, c'est ce que tu peux à chaque instant : la *Volonté* t'est donnée pour te

porter vers l'un ou l'autre. Aussi ai-je coutume de dire :

*Inclinant astra non necessitant;
Volentem ducunt; nolentem trahunt.*

Un dernier mot ! Tu peux me demander encore qui me prouve ces assertions singulières. Je te répondrai hardiment : *Je les ai vues, de vue directe et certaine.* Ma science est science d'observation !

Ne t'empresse pas de sourire ; réfléchis à la clairvoyance de tes somnambules ; représente-toi seulement une perception semblable rendue consciente et fortifiée, épurée par un entraînement, dont la première condition est la *Vertu la plus pure*.

On n'est pas réellement astrologue avant d'être devenu l'*Epopte* de mes mystères, et l'on n'est Epopte qu'à la condition d'avoir vaincu le démon de l'Egoïsme.

Aussi ma science n'est pas seulement positive comme la tienne, elle a encore cette immense supériorité que, fondée sur la sainteté, elle conduit aux plus hautes conceptions de la religion.

Puissé-je te l'avoir assez dévoilée pour t'inviter à la mieux connaître.

Adieu !

(F. CH. BARLET.)





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

L'Unité de la Matière

HYPOTHÈSE ALCHIMIQUE PROUVÉE PAR LA CHIMIE

I

Parmi les grandes lois de la théorie alchimique, il en est une remarquable entre toutes, c'est celle qui affirme la Matière une, indestructible et indivisible. Les philosophes hermétiques étaient arrivés à cette conception à l'aide de l'analogie. Ils supposaient que les quatre éléments et les trois principes n'étaient que des modalités d'une matière unique. Le Cosmopolite affirme nettement l'unité de la matière. « Les chrétiens, dit-il, veulent que Dieu aie d'abord créé une certaine matière première et que de cette matière, par voie de séparation, aient été tirés des corps simples, qui, ayant ensuite été mêlés les uns avec les autres par voie de composition, servirent à faire ce que nous voyons... »

Le président d'Espagnet le confirme en ces termes : « Les philosophes ont cru, dit-il, qu'il y avait une

certaine matière première, antérieure aux éléments. » Que les alchimistes aient basé leur science sur l'unité de la matière, cela ne nous étonne pas de la part de ces hardis savants, mais que la science moderne par ses découvertes les plus récentes confirme cette hypothèse, c'est là ce qui nous réjouit profondément, et nous assistons à ce fait : la chimie, après s'être séparée follement de sa mère et avoir voulu voler de ses propres ailes, est forcée de revenir peu à peu dans le giron maternel. L'Alchimie affirmait l'Unité de la Matière et l'évolution des métaux, et nous voyons les découvertes de la Chimie la ramener dans ce sens ; encore un peu, et quelque savant redécouvrira ces deux vieilles lois.

Aussi, pour bien établir l'hypothèse qui nous occupe, nous nous servirons uniquement de faits chimiques indéniables ; mais auparavant remarquons qu'en métaphysique la Matière est regardée comme une, toute multiplicité de la Matière est contraire au raisonnement pur, et se trouve rejetée par le métaphysicien. Puisque nous en sommes là, nous dirons quelques mots de la divisibilité de la matière. Est-elle, n'est-elle pas divisible à l'infini ? Oui et non. C'est la deuxième antinomie de Kant. Thèse : La matière est divisible en parties indivisibles, c'est-à-dire, qu'il y a un terme où il faut s'arrêter; ce terme, c'est l'atome. La matière ne peut en effet être divisée à l'infini, car il n'y aurait pas de terme, on aurait un composé sans composant, une particule si infime qu'elle soit pouvant encore être divisée serait donc composée, et il n'y aurait pas de raison pour que

chaque partie de la particule ne pût être à son tour décomposée et ainsi à l'infini, on aurait donc infiniment du composé et jamais de composant, ce qui ne peut être. Mais voici l'antithèse : la matière est divisible à l'infini, car tous les éléments matériels sont divisibles, un élément indivisible ne peut se concevoir, car tout élément possède l'étendue, et la qualité essentielle de l'étendue est la divisibilité, donc la matière est divisible à l'infini.

Kant lui-même nous donne la solution : L'espace ou l'étendue, dit-il, n'est pas une propriété essentielle du monde, mais c'est un attribut du monde dans la pensée.

Le monde n'est que phénomènes, c'est-à-dire choses pensées, représentées ; l'espace n'est qu'une forme de phénomène, de chose pensée, par conséquent les propriétés de l'espace ne sont que celles qu'il peut avoir en tant que l'esprit pense le monde comme étendu, mais cela revient à dire que l'espace n'est ni fini, ni infini, ni composé de parties indivisibles, ni composé à l'infini, mais bien qu'il est indéfini. I^o L'espace est susceptible d'être indéfiniment agrandi dans la pensée, c'est-à-dire qu'elle peut toujours concevoir un espace plus grand que l'espace donné. II^o. Il est indéfiniment divisible dans la pensée, c'est-à-dire, qu'elle peut toujours concevoir un espace plus petit que l'espace donné. En un mot l'espace, la Matière peuvent être conçus indéfiniment divisibles dans la pensée, mais réellement ils ne peuvent exister qu'indivisibles, formés d'entités nommées atomes.

Or la première qualité des atomes selon Leibnitz (Monadologie) est d'être tous semblables matériellement, géométriquement, les uns aux autres. Admettre des atomes dissemblables, c'est admettre que l'un a quelque chose que n'a pas l'autre, qu'on pourra par conséquent lui retrancher ce quelque chose, si l'on veut le rendre semblable au second atome, ce qui est contraire à la définition même d'atome, qui veut dire insécable. Donc, tous les atomes sont semblables. Et dès lors l'hypothèse de Lavoisier de corps simples irréductibles les uns aux autres et par conséquent d'atomes dissemblables ne peut plus se soutenir.

II

L'hypothèse de l'unité de la matière étant établie par le raisonnement, comment la concilier avec la diversité des corps reconnus simples par les chimistes? Est-ce à dire que les corps simples seront décomposés plus tard? Nous ne le prétendons pas, quoique la chose n'ait rien d'impossible; nous prétendons seulement que tous les corps simples actuels sont des isomères chimiques plus ou moins stables de la matière, de l'Hylé des alchimistes, qui évolue depuis son état le plus fixe: platine, jusqu'à son état le plus volatil: la matière radiante. La différence n'existe pas dans la matière, elle existe dans la force dont cette matière se trouve chargée; les différents états, solide, liquide, gazeux, radiant, ne dépendent que

des vibrations plus ou moins étendues et rapides de la matière, c'est-à-dire de la quantité de force qui lui est appliquée. Ainsi la chaleur, modalité de la force, peut faire passer un corps solide à l'état liquide puis gazeux ; en refroidissant ce corps, en lui enlevant le générateur de force calorique, il repassera par l'état liquide pour revenir à l'état solide. Or, le premier physicien venu vous le dira, ces différentes transformations sont dues à des mouvements vibratoires ; plus l'oscillation est grande et plus le corps a de tendance de passer d'un état à l'autre. Un corps gazeux à la température ordinaire est un corps dont les molécules continuellement en mouvement ont une grande amplitude d'oscillations, c'est un corps qui possède une plus grande somme de force latente qu'un autre corps, solide par exemple à la même température, et chez lequel les atomes sont plus en repos.

Mais, dira-t-on, si tous les atomes sont semblables, la force agissant sur une entité toujours identique à elle-même produira aussi toujours les mêmes phénomènes, et l'on ne devrait connaître qu'un seul corps simple ; or cela n'est pas. Ceci est très vrai, mais les corps simples ne sont pas formés d'atomes mais bien d'agrégats d'atomes que les chimistes nomment molécules, et ce qui différencie les corps c'est justement leur structure moléculaire. Un exemple : des atomes sont comparables à des briques, avec ces briques on pourra faire des colonnes, mais avec ces colonnes mêmes on pourra produire des effets très variés, d'abord en variant la forme des colonnes, puis leur combinaison. De même l'atome sert de base à la confec-

tion de molécules qui peuvent différer et par la quantité des atomes qui les composent et par l'arrangement qu'ils affectent. Un corps composé de molécules de cinq atomes ne présentera pas les mêmes propriétés que celui composé de molécules de sept atomes, et deux corps composés de six molécules différeront si leurs molécules présentent un aspect géométrique différent. Et ceci n'est pas une hypothèse, c'est un fait, chimiquement démontré et sur lequel nous reviendrons plus loin.

Ajoutons enfin, pour en finir avec les explications théoriques, qu'analogiquement la force, une en son essence, peut aussi se différencier d'elle-même, en évoluant depuis son état le plus fixe : attraction universelle, jusqu'en son état le plus volatil : le feu astral ou aour des kabbalistes, réceptacle où vient se condenser et d'où émane la Vie universelle. On comprend parfaitement que l'attraction, l'électricité, la chaleur, le magnétisme, la vie, mille autres modalités de la force, encore peu connues, donneront lieu à des phénomènes très différents sur un même corps. Combinez maintenant dans la pensée les modalités de la force aux modalités de la matière et vous aurez l'infini des corps dits simples et composés que l'on peut trouver dans l'Univers.

Ayant étudié l'hypothèse et les causes, nous passons à la démonstration et aux faits.

III

La chimie compte actuellement soixante-dix corps simples, en y comprenant les derniers découverts : le samarium, le thulium, le germanium. Tous ces corps peuvent être rangés en familles plus ou moins homogènes, dont le type le mieux constitué est la famille du fluor, chlore, brome, iodé. On a rangé les corps simples par familles en se basant sur leurs propriétés chimiques. Généralement, les corps d'une même famille se combinent avec l'oxygène ou l'hydrogène en donnant des acides ou des oxydes ou des hydrures de formule analogue. Ainsi, pour nous en tenir à la famille-type précitée, les quatre corps qui la composent donneront des hydracides HN , où N représente une molécule de fluor ou de chlore, etc. Ces hydracides auront des propriétés analogues ; ainsi, ils sont tous les quatre très avides d'eau, fumant à l'air, très stables, etc. Ils forment avec les bases des sels cristallisant dans le même système, ayant des propriétés très rapprochées. Les acides oxygénés du chlore, du brome et de l'iode (le fluor n'en a pas) répondent aux formules générales NOH , NO^3H , NO^4H ; ils sont tous très instables et formés avec absorption de chaleur, ils se décomposent avec explosion. Les corps de cette famille forment avec l'azote des combinaisons se décomposant au moindre frottement en produisant une violente explosion. C'est ainsi que le frottement produit par une barbe de

plume sur une quantité de chlorure d'azote équivalent à une demi-tête d'épingle produit une détonation aiguë et le support sur lequel est placé le corps explosif éclate en mille pièces. Le bromure et l'iодure d'azote sont aussi dangereux que le chlorure. Voici donc une famille de corps simples parfaitement homogènes ; si l'on examine les poids atomiques de ces quatre corps, on constate que le poids atomique du chlore est environ le double de celui du fluor, celui du brome environ le double de celui du chlore, et celui de l'iode environ six fois celui du fluor, en sorte que l'on a la progression simple 1, 2, 4, 6, entre ces différents poids atomiques. Il en est de même pour toutes les autres familles. La famille oxygène, soufre, sélénium, tellure donne la progression 1, 2, 8, 16 ; ici il manque le terme 4, correspondant à un corps qui aurait le poids atomique 64. Dans la famille calcium, strontium, baryum la progression est 1, 2, 3. Enfin toutes ces familles sont reliées entre elles par une progression simple aussi. (Voir les *Origines de l'Alchimie* de Berthelot). L'occultiste qui étudie ces faits pense aussitôt à l'Évolution ; pourquoi les chimistes n'ont-ils pas eu la même idée ? Mais poursuivons.

Un phénomène bien curieux, l'allotropie, a été étudié avec ardeur, mais aucune explication n'en a été donnée. Un corps simple étant soumis à l'action d'une force quelconque peut acquérir de nouvelles propriétés physiques et chimiques complètement différentes de celles qu'il possédait auparavant. (Disons en passant que la distinction en propriétés physiques

et chimiques est très vague, et ne peut servir à classer des phénomènes.) Ainsi le phosphore blanc soumis pendant plusieurs jours à une température constante (240°) en présence d'une trace d'iode, se transforme en un corps complètement différent connu sous le nom de phosphore rouge. C'est là un état allotropique du phosphore blanc. Supposez que le phosphore rouge ne soit pas connu et qu'un chimiste au lieu de l'obtenir du phosphore blanc directement, l'ait préparé pour la première fois à l'aide d'une réaction compliquée où plusieurs corps se seraient trouvés en présence, nous définissons ce chimiste d'assimiler les deux phosphores et de reconnaître le blanc dans le rouge. Voici du reste un tableau de leurs propriétés respectives :

PHOSPHORE BLANC

S'enflamme à la température ordinaire
Phosphorescent,
Très vénéneux,
Soluble dans le sulfure de carbone,
Attaqué par les alcalis,
Se combine au soufre avec explosion
Fond à 44 degrés, etc.

PHOSPHORE ROUGE

S'enflamme seulement à 260° ,
N'est pas phosphorent,
Inoffensif,
Insoluble dans ce liquide,
Inattaquable par les alcalis,
Sans action sur le soufre,
Infusible, etc.

D'une manière générale, l'affinité du phosphore rouge est bien moindre que celle du phosphore blanc; là où ce dernier se combine avec une violence qui rend l'expérience dangereuse, le phosphore rouge se combine lentement, et même il faut chauffer pour commencer la réaction. Voilà donc deux corps

simples réductibles l'un à l'autre, par une véritable transmutation, jouissant de propriétés tellement différentes qu'une personne non prévenue en ferait deux corps simples séparés. Il y a des corps qui présentent au contraire de grandes ressemblances et qui sont regardés comme des entités simples différentes ; ainsi le potassium et le sodium ne sont guère différenciés que par ce que l'on est convenu d'appeler des propriétés physiques, leurs affinités sont à peu près égales, celles du potassium étant plus puissantes, leurs sels sont tellement semblables qu'il serait très difficile de les distinguer sans le spectroscope. Que l'on ne vienne pas invoquer ici ce fait que le potassium et le sodium ont des poids atomiques différents, tandis que ceux des deux phosphores sont égaux; cela n'a aucune valeur : l'iode et le tellure ont bien des poids atomiques égaux à quelques dixièmes près, et jamais aucun chimiste n'a songé à considérer le tellure comme un état allotropique de l'iode. Au reste, nous avons un argument contraire, l'ozone, modification allotropique de l'oxygène, n'a pas le même poids moléculaire que l'oxygène : l'oxygène correspond à 32 et l'ozone à 48, c'est-à-dire dans le rapport de 1 à 1/2. La formule de l'ozone serait O³. (Pour tous renseignements complémentaires, voir l'excellent *Cours de Chimie* de M. Armand Gautier, 2 vol. in-8.)

En résumé, dans la série des corps simples nous avons observé les faits suivants :

1^o Périodicité des poids atomiques des corps d'une même famille et des familles entre elles.

2^o Allotropie d'un corps simple. La modification

allotropique possède des propriétés contraires, le poids atomique reste identique ; exemples : phosphore blanc, phosphore rouge, les diverses variétés de soufre (soufre octaédrique, soufre prismatique, soufre amorphe, soufre bleu).

3^e Deux corps simples de poids atomiques différents, de propriétés physico-chimiques presque semblables; exemples : le potassium et le sodium, le strontium et le baryum.

4^e Deux corps simples ayant un même poids atomique, mais des propriétés absolument divergentes ; exemples : le tellure et l'iode, le soufre et le phosphore.

5^e Une modification allotropique d'un corps simple présentant un poids atomique différent du corps dont elle dérive; exemple : l'oxygène et l'ozone.

Tous ces faits appuient au plus haut degré l'hypothèse de l'unité de la matière ; nous en donnerons plus loin la clef, mais, auparavant, disons quelques mots des faits analogues présentés par les corps composés.

IV

Une chose nous frappe tout d'abord, l'existence de corps composés se conduisant comme des corps simples, ainsi le cyanogène qui se range par ses propriétés dans la famille du fluor, et l'ammonium qui se place à côté du sodium ; mais tandis que le cyanogène a été isolé, l'ammonium n'est connu qu'à l'état d'amalgame se décomposant spontanément. Dans le

domaine organique, ces exemples sont encore plus nombreux ; pour n'en citer qu'un, toute la série des alcools procède de radicaux (éthyle, méthyle, butyle, etc.) analogues aux métaux, possédant des oxydes, des acides, des sels véritables.

Les corps simples ne jouissent donc pas à première vue de propriétés absolues permettant de les différencier, puisque des corps notoirement composés en présentent d'analogues, et il faut chercher dans leur structure géométrique la raison des différences qui les séparent. Nous avons vu dans le paragraphe précédent qu'un même corps simple peut se présenter sous des états complètement différents ; poursuivant nos recherches, nous allons trouver des corps présentant la même composition centésimale différer totalement les uns des autres, et nous verrons que la raison en est dans la différenciation de la structure de leurs molécules ; nous en déduirons analogiquement que ce qui cause la divergence entre les états allotropiques d'un même corps simple est aussi la structure moléculaire différente.

Les exemples ne nous feront pas défaut : le corps cité plus haut le cyanogène ($C_2A_1^2$) gazeux à la température ordinaire a un isomère, le paracyanogène, de même formule, composé solide dans les mêmes conditions de température. Avant d'aller plus loin, quelques explications techniques. On appelle isomères, en général, des corps présentant la même composition centésimale, ces corps sont dits polymères quand ils font partie d'une même famille chimique et métamères quand ils appartiennent à des familles ou

fonctions différentes ; ainsi l'alcool butylique de formule C^4H^9OH présente quatre polymères : 1° l'alcool butylique primaire normal ou tétrylol normal ; 2° le tétrylol tertio triméthylique primaire ; 3° le tétrylol méthyléthylique secondaire, et 4° le triméthylcarbinol de Boutlérow. Ces quatre corps de même formule présentent des propriétés différentes dues à leur structure moléculaire.

Les polymères représentent souvent les multiples d'une même formule, le composé primitif s'ajoutant à lui-même, forme de nouveaux corps possédant relativement une même composition centésimale. Ainsi, dans la série des hydrocarbures, l'acétylène C^2H^2 , peut se combiner à lui-même, une molécule d'acétylène se fixe sur une seconde molécule, et ces deux sur une troisième ; on a la benzine C^6H^6 , et successivement le styrol C^8H^8 , le métastyrol $C^{16}H^{16}$ etc. ; tous ces corps ont la formule générale C^nH^n . D'autres corps auront la même formule, et des fonctions différentes, ce sont les métamères, ainsi à la formule $C^4H^8O^2$ correspondent l'acide butyrique, l'acétate d'éthyle et un alcool bivalent.

Les chimistes ont été tellement frappés par ces nombreux faits, qu'ils ont cherché à les expliquer par la structure moléculaire. Plusieurs d'entre eux, M. Lebel entre autres, poussant plus loin leurs investigations, s'efforcent de déterminer par de délicates expériences et des déductions subtiles, quelle peut être la forme géométrique des molécules dans l'espace.

Antérieurement à leurs recherches, un chimiste belge, Kékulé, en 1865, avait figuré la structure de la

benzine, mais dans le plan. Il représentait la benzine C_6H_6 par un hexagone, à chaque sommet duquel est placé un groupe CH ; ces groupes sont reliés les uns aux autres d'un côté par deux attaches, de l'autre par une seulement. Si l'on substitue du chlore à l'hydrogène (H) du groupe 1 par exemple on aura la benzine monochlorée; que l'atome de chlore ait été substitué dans les groupes 2 ou 3 ou 4, etc., l'on n'obtiendra jamais qu'un même corps; mais, si l'on substitue deux atomes de chlore à la fois dans les groupes 1 et 2, on aura une benzine dichlorée, la substitution opérée dans deux groupes voisins 2 et 3, 5 et 6, produira toujours cette même benzine dichlorée. Si au contraire on place un atome de chlore dans le groupe 1 et l'autre dans le groupe 3, on obtiendra une benzinedichlorée différente de la précédente parce que les positions relatives auront changé; on pourra, en substituant le chlore à l'hydrogène dans les deux groupes 1 et 4, obtenir une troisième benzine dichlorée, et ces trois nouveaux corps de propriétés différentes auront la même formule $C_6H^4Cl^2$. En raisonnant sur cette formule, on peut prévoir à priori combien la benzine aura de composés tri, tetra, penta et hexachlorés, et les faits confirmeront l'hypothèse. Cette manière de voir a été étendue de la benzine à tous ses homologues, toluènes, xylènes etc.,

En un mot, les chimistes eux-mêmes admettent que les propriétés des corps composés dépendent de leur structure moléculaire. — Nous avons établi

nombre de faits, tirés de la chimie moderne, qui sont absolument contraires à la multiplicité de la Matière ; nous avons montré l'impuissance des théories actuelles, nous allons essayer de donner une explication en partant de l'hypothèse de l'Unité de la Matière.

V

Nous passons à l'application de nos théories.

Il faut poser en principe que la matière est une et indestructible, elle se résout en dernière analyse en particules insécables nommées atomes. Les atomes sont tous semblables, entre eux il ne saurait y avoir de différences. Ils sont en mouvement, par suite d'application de forces variées, ce mouvement appartient au mode vibratoire; plus les vibrations qui animent les atomes ont d'amplitude d'oscillation, et plus le corps que composent ces atomes a de tendances à se rapprocher de l'état subtil de la Matière radiante. Suivant l'amplitude vibratoire de ses atomes, un corps peut présenter l'état solide, liquide, gazeux, radiant, en passant par tout une série d'états intermédiaires peu connus.

Première loi : La force, en agissant sur les atomes, les fait vibrer en proportion de la quantité de force qui leur est appliquée.

Deuxième loi : L'étendue des vibrations atomiques détermine les quatre états : solide, liquide, gazeux, adiant.

D'autre part, des atomes se groupent entre eux pour former des molécules; pour un même nombre de vibrations, la molécule affectera toujours la même forme, et, dans un temps donné, un dizième de seconde par exemple, le nombre de vibrations pouvant varier indéfiniment, la structure moléculaire affectera de même un nombre indéfini de types. Ces types seront plus ou moins nettement figurés, selon que le rapport entre le nombre des vibrations et le nombre des atomes, sera entier ou fractionnaire.

Nous aurons donc des groupes moléculaires nettement géométriques, et des groupes imparfaitement figurés. Les premiers, étant parfaits, seront beaucoup plus stables que les seconds, lesquels tendront sans cesse à passer à un état plus stable, inférieur ou supérieur à leur état actuel. Soit 1 et 2 deux groupes stables, nettement géométriques, entre eux existeront des états intermédiaires, de 1,1 jusqu'à 1,9, lesquels tendront sans cesse à se parfaire en se rapprochant soit de 1, soit de 2. Ceci est absolument comparable à la figure d'une corde tendue qui vibre; on y distingue des ventres et des nœuds: l'on peut se figurer les groupes stables comme siégeant aux nœuds, les groupes instables aux ventres, le nœud est immuable, les ventres sont en mouvement et décrivent une courbe unissant des nœuds, un groupe instable oscille entre deux groupes stables, jusqu'à ce que par involution ou par évolution, il parvienne à un état plus ou moins élevé, mais stable. Ceci étant dit pour mieux faire comprendre ce qui suivra, nous ne reviendrons plus là-dessus, et nous continuerons en

parlant simplement de la Matière, sans plus longtemps discourir de sa nature intime.

La matière évoluera donc de l'état le plus dense à l'état le plus raréfié, très dense lorsque ses molécules sont douées de peu de mouvement, très raréfiée lorsqu'elles sont douées de beaucoup de mouvement. Il y aura des points dans cette évolution où la Matière formée de molécules géométriques sera plus stable qu'en d'autres. En ces points nous aurons les éléments nommés corps simples, et ces corps simples seront par suite ceux que l'on trouvera en plus grande quantité dans l'univers. Mais entre deux éléments consécutifs, il existera des éléments intermédiaires nettement en évolution, dans un état instable, ce sont les élémentaux ou méta-éléments, trouvés par Krüss et Nilson et étudiés par Crookes. Ces méta-éléments ou matière en évolution existent dans la nature en très petite quantité; ils ont été étudiés par les chimistes qui crurent d'abord y voir des métaux simples, mais bientôt, poursuivant leurs recherches, ils s'aperçurent que ces prétendus corps simples pouvaient être décomposés en métaux infiniment voisins, différant par quelque divergence de solubilité de leurs sels, par quelque menue variation dans leur spectre lumineux. C'est ainsi qu'en 1885, un chimiste allemand Auer von Weselbach a dédoublé le didyme en deux autres éléments le praséodyme et le néodyme. De même l'yttrium, le samarium sont manifestement des méta-éléments. Ces méta-éléments, si difficiles à étudier, se rencontrent en grand nombre dans certains minéraux; cela se conçoit, ces minéraux sont consti-

tués par de la matière en évolution, on y trouvera donc un certain nombre de méta-éléments, très rapprochés les uns des autres par leurs propriétés, ce qui en rendra justement l'analyse chimique très difficile, c'est ainsi que la cérite contient du fer et du cérium, du lanthane, du néodyme et du praséodyme, c'est ainsi qu'un autre minéral rare, la gadolinite d'Itterby contient les métaux de la cérite plus du glucinium, de l'yttrium, de l'erbium, de l'ytterbium, de l'holmium, etc. Nous trouvons donc là des métaux nettement définis, et un certain nombre de produits intermédiaires en train d'évoluer.

Et, si le chimiste voulait voir évoluer la Matière devant lui, il lui faudrait, d'après ce qui précède, opérer non pas sur des états de la matière stable, comme le cuivre, l'or, l'azote, etc, mais sur des états instables, tels que les corps dont nous venons de parler. Le samarium et le didyme se rapprochent du fer; parmi les produit de décomposition du didyme, le praséodyme s'en rapproche encore plus, et, en partant de ce méta-élément, on pourrait certainement arriver à produire du fer, mais comment? Voilà le problème.

Partir d'un élément pour arriver à un autre est une chose plus difficile, et cependant Carey Lea, chimiste américain, a résolu une partie du problème sans s'en douter. Opérant sur l'argent, il est parvenu à obtenir des états allotropiques, de véritables éléments ayant perdu une partie des propriétés de l'argent et acquis quelques-unes des propriétés de l'or, notamment l'éclat; mais, comme ces corps étaient plus rapprochés de l'argent que de l'or, étant naturel-

lement instables, ils tendaient à se rapprocher de leur point de départ et se transformaient facilement en argent. Poussez ces élémentaux jusqu'au delà du point neutre existant entre les noeuds de l'or et de l'argent, ils auront plus de tendance à se transformer en or ; pour un peu, M. Carey Lea produisait de l'or, faisant de l'excellente et orthodoxe alchimie sans s'en douter. Les corps allotropiques sont donc de véritables méta-éléments.

C'est encore cette évolution de la matière qui nous expliquera pourquoi l'on découvre, dans le spectre des planètes, des raies correspondant à des corps inconnus sur notre globe. C'est que dans ces planètes les conditions sont différentes, et que la matière peut y évoluer sur une échelle plus grande, par exemple, que sur la terre ; c'est ainsi que dans le spectre du soleil on trouve des raies correspondant à un métal inconnu chez nous, que l'on a nommé l'hélium. Comment pourrait-on expliquer l'existence de ce métal, si, comme on le dit, le système solaire ne formait à l'origine qu'une vaste nébuleuse ? Il faudrait admettre que certains corps se sont localisés exclusivement dans certaines planètes. Pourquoi ? Il n'y a pas de solution. Au contraire, admettons l'hypothèse de l'unité de la matière, nous voyons cette matière première, ce protyle, comme l'appelle Crookes après Roger Bacon, se différencier peu à peu, évoluer en produisant des corps, les uns semblables pour toutes les planètes, les autres spéciaux à telle ou telle planète, et cela uniquement parce que les planètes présentent à l'évolution du protyle des conditions géné-

rales à toutes, et des conditions particulières à quelques-unes !

En résumé, si nous figurons l'évolution de la matière, du protyle, par une spirale, nous pourrons y placer à intervalles calculés les corps élémentaires ou corps simples, et entre eux les élémentaux ou météléments actuellement connus. Nous pourrons suivre l'évolution de la matière; sous l'action de la Force elle passe par des points où elle est stable, étant géométriquement symétrique en ses parties, puis elle évolue intermédiairement, instable, parce que ses molécules sont asymétriques. Cette magnifique hypothèse, qui ouvre un nouveau champ aux investigations des chimistes, était connue des alchimistes. Albert le Grand n'avait-il pas affirmé dans le *Composé des Composés* (voir Alb. Poisson : *Cinq Traités d'Alchimie*) que « ... la génération des métaux est circulaire ; on passe facilement de l'un à l'autre en suivant un cercle. Les métaux voisins ont des propriétés semblables, c'est pour cela que l'argent se change facilement en or. » Et Glauber avait été plus loin, enseignant l'Involution en même temps que l'évolution : « Par la vertu et par la force des éléments, il s'engendre tous les jours de nouveaux métaux, et les autres, tout au contraire, se corrompent en même temps. » Tous les alchimistes enseignaient que les mines renferment, à côté des métaux parfaits, des métaux non achevés, en voie de perfectionnement, en un mot de véritables météléments, comme les appelle Crookes. Et dire qu'il y a de graves savants qui sourient quand on leur parle des théories alchimiques

et des découvertes des philosophes hermétiques !

Les alchimistes admettaient les influx planétaires comme modificateurs de la matière première, ils admettaient aussi une force universelle, l'Archée ; nous n'avons pas fait entrer dans la discussion la multiplicité des forces, ne voulant pas compliquer le problème. Mais cela n'y change rien, il suffira de remplacer la Force impersonnelle par ses modalités, électricité, lumière, vie, magnétisme, etc., et cela servira à expliquer bien des propriétés secondaires des corps simples ou composés.

Ce qu'il faut retenir de tout ceci, c'est que l'alchimie enseignait que la matière est une et qu'elle produit la variété des élémentaires et des élémentaux par évolution, que cette hypothèse se trouve confirmée par les dernières découvertes de la science moderne, que Roger Bacon, Albert le Grand, Glauber, Paracelse l'ont affirmé dans son ensemble, tandis que Krüss, Nilson, Crookes et les autres n'en ont découvert que des fragments, étant des analystes, alors que la plupart des alchimistes procédaient par synthèse, et qu'enfin le jour viendra peut-être où les théories alchimistes s'imposeront d'elles-mêmes de par la force des choses !

PHILOPHOTES.

ÉTUDES D'ORIENTALISME⁽¹⁾

LITTÉRATURE HINDOUE

L'Inde est certainement une des contrées du monde qui ont produit le plus d'œuvres littéraires, ce qui s'explique aisément par la haute antiquité de ce pays et par sa civilisation, qui n'a presque subi aucune interruption à travers les âges.

Aussi notre intention ne saurait être de passer ici en revue, même une faible partie de la littérature hindoue, mais bien de parcourir quelques principaux ouvrages très réputés et connus seulement de nom en Europe. Le contenu de ces poèmes nous permettra d'étudier l'Inde au triple point de vue héroïque, occultiste et philosophique.

En France, sauf quelques savants (linguistes, orientalistes et littérateurs), on connaît peu ces beaux travaux, surtout au point de vue occultiste, aussi avons-nous pensé qu'une brève analyse des principaux présentera certainement quelque intérêt aux hommes d'étude qui portent aujourd'hui leurs regards vers ce merveilleux pays, qui se nomme l'INDE ANTIQUE.

Nous commencerons par le *Mahâbhârata*.

(1) Voir le numéro de mars dernier.

MAHABHARATA

Le *Mahâbhârata* est un poème épique qui comporte 18 chants (*panas*) et ne contient pas moins de 250,000 vers, qui sont généralement séparés par distiques (*stochas* ou *çlokas*) de trente deux syllabes chacun; ces trente-deux syllabes forment donc deux vers de seize syllabes, et sont partagés eux-mêmes en deux hémistiches de huit syllabes.

Telle est la composition du vers épique de la poésie sanscrite des Hindous.

Que signifie ce terme sanscrit? Il est dérivé de *mahâ* qui veut dire grand et *bharâta*, Bardit. Ce titre de bardit était donné dès les temps les plus reculés, aux Bardes, c'est-à-dire aux poètes qui composaient des vers pour chanter des louanges en l'honneur des héros ou réciter leur vie.

Dans l'œuvre que nous allons analyser, le sujet principal est la guerre des Gurus (pr. *Gourous*) et des Pandous en Pantchâlas, relativement à la suprématie royale de l'Inde.

L'ensemble de cette épopée se divise en dix-huit chants (*Panâs*) nous l'avons vu; mais il renferme comme complément un poème composé de 32,748 vers, lequel poème se nomme *HARIVANÇA*; nous en parlons ci-après. Si donc nous retranchons ce dernier poème du principal et que nous en retirions des additions et des interpolations évidentes, le *Mahâbhârata* se trouve réduit à environ 182,000 vers; l'édition imprimée et publiée en 1839, à Calcutta, ne comporte même que 114.000 vers, nombre qui a été encore

réduit par la critique moderne, qui considère comme ajoutés les chants 12, 13, 17 et 18, et une très grande partie du 16^e. — On doit également considérer, comme ajoutés dans le texte primitif, certains épisodes qui ne se rattachent au poème que d'une manière tout à fait indirecte, et dont plusieurs témoignent d'une doctrine certainement postérieure à l'établissement du Bouddhisme; par exemple, la *Bhavagad-Gîtâ*, dont nous parlons plus loin, et dans laquelle, les faits de guerre ne sont qu'un prétexte à discourir à côté du sujet principal.

Du reste, d'après les Hindous eux-mêmes, le texte primitif du poème ne comprenait guère que la cinquième partie du texte actuel; ainsi donc, on peut admettre sans hésitation, que le texte, tel que nous le possédon, s'est peu à peu formé de pièces et de morceaux rajustés les uns aux autres, et probablement intercalés par les Brahmanes pour inculquer leurs idées au lecteur, et ruiner autant que possible la guerre dans l'esprit des rois. — Ajoutons que diverses parties sont de véritables traités n'ayant aucun caractère épique, aucun rapport avec le poème principal, et sont de beaucoup postérieurs à l'âge de l'épopée.

En résumé, on a tout lieu de supposer que le texte primitif du *Mahâbhârata* ne dépassait pas le triomphe des Pandous et s'arrêtait au sacrifice du cheval (*Açvamedha*) et à la réintégration du roi légitime sur son trône.

Arrivons à l'analyse du poème, c'est la guerre entre des cousins, les adversaires étant fils de deux frères : *Pandou* et *Dhritarâvâshtra*, descendants du Dieu de

la lune. Dhritarâvâshtra avait un grand nombre de fils, dont l'aîné, *Duryôdhana* était le plus acharné ennemi de ses cousins ; ces derniers étaient au nombre de cinq, dont les trois aînés avaient une commune mère, *Prithâ* ou *Kuntî* ; ses fils étaient des incarnations divines : *Yudhistria*, de la justice (*Dharma*) ; *Bhîmâ*, du vent (*Vâyu*) ; *Arjuna*, d'*Indra*, Dieu du ciel ou de la foudre ; les deux derniers frères étaient les fils de *Madri*, fille du roi Madra, ils se nommaient *Nakula* et *Sahadêva*, c'étaient des incarnations de deux cavaliers célestes, sorte de Dioscures du Panthéon Brahmanique ; on les nommait les *Açyins*.

Bien que *Pandou*, le pâle, fut l'aîné des fils, la couleur de son visage l'avait exclu du trône, aussi s'était-il retiré dans l'Himâlaya, où il termina ses jours. Son frère Dhritarâvâsthra occupa le trône d'Hastinâpura ; il éleva comme ses propres fils les enfants de son frère après la mort de leur père.

Le premier chant du poème (*Adi-parva*) nous narre la naissance, l'éducation et les premières aventures à la Cour de leur oncle des fils de Pandou, la jalousie et la haine de leurs cousins, enfin leur complot pour se débarrasser des cinq frères ; on y voit l'incendie du palais qu'ils habitaient avec leur mère, leur fuite précipitée, le bruit répandu de leur mort, leur existence au milieu du désert, où ils s'étaient retirés, enfin leur retour motivé par leur mariage avec Draupadi, fille de Draupada roi des Pantchalsias ; quoique noire, elle était d'une beauté merveilleuse, elle eut un fils de chacun des cinq frères, voici comment elle devint leur femme. Les Pandavas se rendirent, déguisés en Brah-

mes, au Svayambara de Draupadi, sorte de tournoi entre les amateurs de la princesse. De tous les préteurs, seul Karna, le fils du cocher, avait remporté la palme, mais, à cause de sa basse origine, la princesse l'avait repoussé. Aussitôt Ardyna, le plus beau des cinq frères, tend l'arc redoutable et atteint le but désigné : un œil de poisson fixé sur l'essieu d'une roue tournante ; aussi est-il choisi par la belle Draupadi, mais ce succès suscite beaucoup de jaloux parmi lesquels sont les *Gurus*. Les mécontents cherchent querelle aux Pandavas qui les battent, mais emmènent Draupadi sans que le mariage ait été célébré, aussi les Pandavas vont trouver Kuntî dans la forêt et Ardyna le vainqueur lui dit :

« Je t'apporte l'aumône recueillie pendant la journée », et Kuntra, sans voir et sans regarder quelle était cette aumône, répond : « Partagez-la entre vous. »

C'est ainsi que la belle Draupadi devint l'épouse des cinq frères ; ce qui prouve que la polyandrie était admise à cette époque dans l'Inde, même parmi les Aryas.

A cause de cette belle conduite, et malgré l'opposition de Karna, le roi Daritaravâshtra rappelle les Pandavas de l'exil et leur donne, à la faveur de leur alliance royale, une part dans le gouvernement de ses États.

Le deuxième chant nous montre le roi Dhristaravâshtra, qui, prévoyant les querelles pouvant survenir après sa mort, se décida à partager de son vivant sa souveraineté entre ses fils et ses neveux qui représentaient en somme la branche aînée. Yudhisthira et

ses frères sont établis à Indraprastha pour gouverner le pays situé dans la vallée de la Yamunâ (Jumna).

Duryodhana et ses frères gouvernent Hastinâpura et la vallée du Gange. Or, d'après les us et coutumes de l'Inde antique, la suprématie appartenait au plus âgé des princes, c'était le fils aîné de Pandou, Yudhishthira.

Pendant les fêtes du *Râjaśuya*, on offrait un sacrifice solennel, au cours duquel les autres princes devaient rendre hommage à leur arrivée en signe de vassalité ; ce fut là une puissante cause de jalousie pour les cousins qui entraînèrent Yudhishthira dans des parties de dés, dans lesquelles il perdit successivement contre Duryodhana son palais, sa fortune, son royaume, sa femme, ses frères et sa personne même.

Duryodhana s'empare alors de Draupadi et, en présence des Brahmes et des princes lui enlève ses vêtements, malgré ses cris et ses plaintes. Le dernier voile va tomber, lorsque la victime indignée invoque mentalement Vishnu-Krishna à son secours ; celui-ci accourt pour faire triompher Dharma (la justice) en danger ; pour cela, il enveloppe Draupadi d'un tissu léger, mais qui la recouvre cent fois. A la vue du prodige, toute l'assistance clamé contre Duryodhana ; aussi le roi Dhritaravâshtra, craignant un châtiment des dieux, promet à Draupadi, pour détourner ce châtiment, la grâce qu'elle voudra lui demander ; elle désire la liberté des Pandovas. Ils l'ont donc. Mais ceux-ci, incorrigibles, veulent prendre leur revanche ; ils perdent encore, et dès lors ils sont obligés d'aller

passer douze années dans la forêt ; Yudhisthira part avec ses frères et Draupadi. — On le voit, le poème montre l'immoralité du jeu et la violence de cette terrible et dangereuse passion, signe de décadence d'un peuple, et que subissent seules les nations, au premier degré de civilisation, ou sur le point de s'effondrer.

Le chant troisième (*Kairata-parva*, ou livre du montagnard) nous raconte cette vie au désert, tandis que le quatrième chant (*Virata-parva*) nous montre les cinq frères ayant terminé leur douze années d'exil et prenant du service chez le roi Virâta qui, les reconnaissant, leur promet son alliance.

Le cinquième chant (*Oudyaga-parva*) nous fait assister aux préparatifs de la guerre ; nous y voyons l'énumération des chefs ; du sixième chant au dixième, on voit successivement *Khrishna* (le noir), en qui s'est incarné Vishnu, proposer à Duryôdhana soit de choisir sa seule alliance, soit celle d'une grande armée ; Duryôdhana commet l'imprudence de prendre ce dernier parti ; aussi *Krishna* part et devient l'allié des fils de Pandou et l'écuyer d'*Arjuna*. Les armées des Gurus sont successivement commandées par Bhîsma, par Drona, par Karna et par Salya ; les hauts faits de ces chefs sont racontés dans divers chants. Le dixième chant (*les Lamentations*) fournit des détails sur une attaque nocturne dirigée par les chefs qui ont survécu, contre le camp des fils de Pandou. Grâce à l'intervention de *Krishna*, l'attaque est victorieusement repoussée, mais les désastres sont très considérables ; le douzième chant nous fait assister aux lamentations des femmes qui viennent éplorées, sur

le champ de bataille, reconnaître les blessés ou les cadavres de leurs maris ou de leurs proches. Nous y voyons également le désespoir du viel Daritaravâshtra et les regrets amers de Yudhisthira même ; le douzième chant (*Cautra-parva*, livre de consolation) expose aussi les devoirs de la royauté et les moyens d'arriver à la délivrance finale.

Le treizième chant (*anouçasana parva*) nous montre Bhisma mourant, en exposant à Yudhisthira les devoirs de la société.

Le quatorzième chant décrit l'antique sacrifice du cheval (*Açyamédha*), que célèbre le vainqueur comme témoignage de sa suzeraineté.

Dans le quinzième chant, c'est la retraite de Daritaravâshtra au désert ; dans le seizième, nous assistons à la destruction de la race des Yadavas, dont Krishna faisait partie. Ce seizième livre (*maulala parva*) nous raconte la mort de Krishna et la submersion de sa capitale : Dvaraka.

Tandis que Krishna, couché sur la terre nue, au milieu de la forêt, se livre à des réflexions philosophiques, il songe à ce que lui avait dit, autrefois, Gandhari, ce qui le décide à changer d'existence, quoique Dieu, pour échapper à l'attente du temps et de ses résultats. Et, tandis qu'il s'efforce de réprimer ses sens, sa pensée et sa parole en se plongeant dans une extase profonde, Djada, le chasseur de gazelles, le prenant pour un de ces animaux, l'ajuste avec son arc et le blesse de sa flèche à *la plante du pied, seul point vulnérable* dans la mythologie grecque (le talon d'Achille) puis, il se précipite pour s'emparer de sa

proie. Tout à coup, il reconnaît qu'il a commis un meurtre, il baise les pieds de Krishma tout troublé, celui-ci le console et s'élève aussitôt devant lui dans le ciel, entouré de gloire et de majesté.

Dans le dix-septième chant (*Le grand Voyage*) nous assistons à l'abdication de Yudhisthira, et son grand départ pour l'Himalaya et la sainte Montagne, le *Méru*. Dans ce voyage il perd sa femme, ses frères, et reste seul avec son chien. S'adressant alors à Indra, il lui dit :

— Où sont mes frères ? Je ne veux pas arriver au Swarga sans eux.

— Tu les y trouveras, répond le Dieu, après qu'ils auront quitté leur dépouille mortelle ; toi seul y seras transporté en chair et en os.

— Et mon chien, mon fidèle compagnon, me suivra-t-il ? Je ne puis le laisser ici, ce serait un crime.

— Mais les chiens n'entrent point au Swarga, dit Indra, il te faut donc abandonner le tien ; ou rester dehors.

Yudhisthira refuse. Alors Dharma (la justice) intervient et lui dit : « Tu as renoncé au char d'Indra en disant : Ce chien est mon fidèle compagnon. » A cause de cette bonne parole, il n'y a personne qui te soit supérieur ; aussi les mondes impérissables sont à toi et avec ton propre corps tu obtiens la voie parfaite. »

Indra fait alors pénétrer Yudhisthira dans la Swarga ; il y trouve Duryodhana et les autres Gurus, mais, n'y voyant ni sa femme, ni ses frères, il refuse de séjourner dans le ciel sans eux. Alors une sorte de

Mercure, ou messager des Dieux, le conduit dans les Enfers, où il voit sa femme et ses frères souffrir ; ses proches le supplient de rester au milieu d'eux, afin qu'il prenne une part de leur souffrance pour diminuer la leur ; il s'y résigne.

Il subit ainsi sa dernière épreuve, aussi les Dieux le félicitent, et il monte à la Swarga (au ciel) avec tous les siens qui redeviennent les personnages divins qu'ils étaient auparavant, et qu'ils avaient cessé d'être en même temps que Krishna, afin de revêtir une forme humaine pour travailler de concert avec lui à délivrer le monde des êtres méchants qui oppriment l'humanité.

Comme on le voit, même en analysant rapidement ce poème, il renferme un monde d'idées, de pensées, de symboles et de légendes. Nous les étudierons ultérieurement dans le cours de notre travail, au fur et à mesure qu'ils deviendront utiles pour éclaircir des faits plus ou moins obscurs.

Après le *Mahabharata*, nous devons nous étendre un peu longuement sur la *Bhagavad-Gîta*, qui passe pour le dernier livre ou chant du poème que nous venons d'analyser.

BHAGAVAD-GÎTA

Ce terme signifie, en sanscrit, *chant excellent ou chant du Bienheureux* ; le poète suppose qu'avant la grande bataille épique de Kuruksetra, le cœur manque au héros Arjuna, quand il voit des armées fratricides sur le point d'en venir aux mains. Son écuyer, Krishna,

qui n'est autre que Vishnu même incarné, calme ses craintes en lui exposant la loi des transmigrations, et ce qui en résulte pour les bons et pour les méchants.

Voici une partie de ce qui précède :

« ARJUNA. — O Krishnâ, quand je vois ces parents rangés en bataille, etc... Est-ce que nous ne devons pas éviter de commettre ce crime (la guerre) qui accomplit la ruine des familles ; celle-ci cause celle des religions éternelles de la famille ; les religions détruites, la famille entière est détruite par l'irréligion, car, par celle-ci, ô Krishna, les femmes de la famille se corrompent, de la corruption des femmes naît la confusion des castes, et par elle tombent dans les enfers les pères des meurtriers et de la famille même, puisqu'ils sont privés des offrandes (gâteaux et eau)... »

Ayant ainsi parlé au milieu des armées, Arjuna s'assit sur le bord de son char, laissant échapper l'arc et la flèche et l'âme toute angoissée de douleur; alors Krishna lui dit : « D'où te vient ce trouble indigne des Aryas qui ferme le ciel et procure la honte, ô Arjuna ? Ne te laisse donc pas amollir, cela ne te convient nullement; et, chassant une honteuse faiblesse de ton cœur endolori, lève-toi, destructeur des ennemis.

ARJUNA. — O meurtrier de Madhu, comment dans le combat lancerai-je des traits contre Bhîshma et Drôna, eux à qui je dois rendre honneur? Il vaudrait mieux pour moi vivre de pain mendié plutôt que de tuer des maîtres respectables, et, quand bien même je tuerais des maîtres avides, je ne vivrais que d'un pain souillé de sang...

Arjuna ne veut pas combattre, et, tandis qu'il demeure silencieux entre les deux armées, Krishna lui dit en souriant : « Tu pleures sur des hommes qui ne méritent point ces pleurs ; quoique tes paroles soient celles de la sagesse même, les sages ne pleurent ni les vivants ni les morts ; car jamais l'existence ne fait défaut ni à toi ni à ces princes, et jamais nous ne cesserons d'être tous, tant que nous sommes, et dans l'avenir. De même que, dans ce corps mortel, sont tour à tour l'enfance, la jeunesse, la maturité et la vieillesse, de même, après la mort, l'âme acquiert un autre corps, et là, le sage n'est point troublé par rien... L'homme ferme dans le plaisir et dans la douleur devient, ô Bhârata, participant à l'immortalité ! »

« Celui qui n'est pas, ne peut être, mais celui qui est ne peut cesser d'exister ; ces deux choses, les sages, qui voient la vérité, en connaissent la limite.

« Sache-le, il est indestructible, Celui par qui a été développé cet Univers : la destruction de cet Impérissable, nul ne peut l'accomplir.

« Et ces corps qui finissent procèdent d'une Ame éternelle et indestructible. Combats donc, ô Bhârata, et n'aie aucune pitié.

« De même que nous quittons des vêtements défraîchis pour en prendre de nouveaux, de même l'âme quitte les corps usés pour en revêtir de nouveaux.

« Rien n'a d'action sur elle, ni flèche acérée ni flamme vive ; l'eau ne l'humecte pas plus que la vertu ne la dessèche. »

Le Bienheureux continue son discours, et Arjuna

n'est nullement convaincu; il fait de nombreuses observations à son interlocuteur. Toutes ces pages sont admirables; malheureusement, il faut savoir nous borner. Nous passerons donc les chapitres suivants, malgré les beautés qu'ils renferment; ces chapitres ont pour titre : *Yoga de l'œuvre*; *Yoga de la science*; *Yoga du renoncement des œuvres*; *Yoga de la soumission de soi-même*; *Yoga de la connaissance*; *Yoga de Dieu indivisible et suprême*; *Yoga du souverain mystère de la science*; nous donnerons quelques extraits de ce chapitre, qui mériterait d'être étudié et commenté tout au long; nous nous bornons à une simple analyse. — Le Bienheureux va exposer la science mystérieuse dont la possession délivre du mal. — Il nous dit que les hommes qui ne croient pas à la Foi ne viennent pas à lui et retournent à toutes vicissitudes de la mort; et il dit : « C'est moi qui, doué d'une force invisible, ai développé l'Univers; en moi sont contenus tous les êtres, et je ne suis pas contenu en eux; d'aucune manière, les êtres ne sont pas en moi : tel est le mystère de l'Union souveraine... A la fin du Kalpa, les êtres rentrent dans ma puissance de création, et, au commencement du Kalpa, je les émets de nouveau.

« Immobile dans cette puissance de création, je produis ainsi par intervalles tout cet ensemble d'êtres sans qu'il le veuille et par la seule vertu de mon émanation. »

Ce chapitre se termine ainsi : « Placé en ce monde périssable et occupé par le mal, adore-moi. Dirige vers moi ton esprit; et, m'adorant, offre-moi ton sacri-

fice et ton hommage. Alors, en Union avec moi, ne voyant plus que moi seul, tu parviendras jusqu'à moi. Le chapitre x a pour titre, le *Yoga de l'excellence*; le chapitre xi, *Vision de la forme Universelle*; c'est la description de l'Être suprême, qui dit lui-même tout ce qu'il est ; puis, désirant se montrer à Arjuna, il lui donne une vie céleste, car il ne pourrait le contempler avec les yeux du corps.

« Lorsque Hari, seigneur de la Sainte-Union, eut ainsi parlé, il fit voir au fils de Prithâ son auguste figure.

« Si, dans l'immensité du ciel, éclatait tout à coup la lumière de mille soleils, elle serait comparable à la splendeur du Dieu. Là, dans le corps du Dieu des Dieux, le fils de Pându vit l'Univers entier, mais d'un seul tenant dans sa multiplicité.

« Alors, frappé d'admiration et de stupeur, les cheveux tout hérissés, Arjuna baissa la tête en joignant ses mains au-dessus d'elle et s'écria :—O Dieu, je vois en ton corps tous les Dieux et les troupes des êtres vivants, et ce grand Brahmâ assis sur le lotus, et tous les Rishis et tous les serpents célestes.

« Je te vois avec une infinité de bras, de poitrines, de visages et d'yeux, avec ta forme infinie ; je te vois, Universelle Formé, sans commencement ni fin, sans milieu. Tu portes la tiare, la massue et le disque, montagne de lumière resplendissante de tous côtés, je puis à peine te regarder, car tu brillas plus que le feu, plus que le soleil, et cela dans ton immensité ; etc. »

Nous n'insisterons pas plus longuement sur cette

œuvre admirable de la littérature hindoue que nous aurons du reste occasion de mentionner et de commenter dans le courant de notre étude, et nous passerons à l'*Harivansa*.

HARIVANSA.

L'*Harivansa* ou l'*Harivança* est un poème qu'on retrouve souvent à la suite du *Mahabhârata*, dont il forme, nous l'avons déjà dit, le complément; car le mot *Harivança* signifie littéralement *Généalogie de Hari*, c'est-à-dire de Vishnu qui s'était incarné dans krishna (*le noir*), lequel joue un très grand rôle dans le poème du *Mahabhârata*. Ce même poème forme aussi une sorte de complément au *Puranas* en ce qui concerne les légendes qui se rapportent à Vishnu.

Le *Harivança*, qui est antérieur au *Puranas*, appartient d'une façon évidente à la secte de Vishnu, mais, sans s'arrêter d'une manière exclusive à quelqu'une de ses incarnations.

En somme, le *Harivança* n'est, sous une forme épique, qu'une compilation très développée des écrits antérieurs sur Vishnu, récits écrits ou conservés par la tradition populaire, et tous relatifs à ce dieu, mais incarné uniquement dans Khrisna.

Comme poésie et philosophie religieuse, l'*Harivança* n'égale certainement pas le *Vishna purana* et le *Baghvata purana*; sa rédaction, faite d'après d'anciens récits, précédait du reste celle des deux puranas.

Le poème a été traduit en français par Langlois, en 2 vol. in-4, 1835.

A la demande de quelques lecteurs, nous donnerons à la fin de la littérature hindoue une bibliographie des livres sanscrits, tamoul, etc., soit anglais, soit français.

Dr. J. GARDENER

(*A suivre.*)





PARTIE LITTÉRAIRE

UN RÊVE SUR LE DIVIN

(Suite.)

IV

La voix se tut.

L'âme de ma grande amie reprit...

.....

Je t'ai déjà dit, je crois, que le triomphe du mal sur terre affecte Dieu. L'arrêt des efforts psychiques des hommes dans la voie du perfectionnement idéal peuple les cercles inférieurs de la vie uranienne et diminue l'ascension des âmes vers les cercles supérieurs. Lorsque les forces matérielles triomphent trop de la puissance psychique, et éteignent sous leur opacité les efforts de la lumière, Dieu fait entrer ses réserves dans la lutte et suscite un prophète qui dissipe les ténèbres, renouvelle la part de clarté néces-

saire à la vie psychique et délivre les âmes menacées, engourdis et prisonnières des corps.

Dieu ne confie la révélation des vérités qui éclairent l'homme sur le divin qu'à des âmes divinisées. Elles seules peuvent apporter sur terre la « bonne parole ». Chaque prophète ajoute un héritage de vérité, de sagesse et d'amour à l'héritage laissé par ses précurseurs. Tous proportionnent les lumières qu'ils répandent au développement psychique des peuples qu'ils dotent d'une part de connaissance divine.

Dieu envoie l'un de ses fils au secours des âmes les plus proches des abîmes du mal, et non à celles qui côtoient la vérité.

Dieu est si étranger à la matière, à la nature, à leurs formes et aux images de l'esprit humain, qu'il s'inquiète peu des simulacres et des fétiches par lesquels l'homme le représente ou le conçoit. N'ayant de rapport qu'avec l'âme, il ne juge les dogmes religieux que par leur influence sur l'élévation psychique.

Dieu ne s'arrête pas aux divergences de la foi, mais il en mesure la proportion. Celui qui croit sincèrement au divin est partout et à valeur égale l'élu de Dieu, de quelque façon qu'il croit ; Dieu n'écarte de ses voies que celui qui le nie, et il laisse la matière et l'esprit n'être que matière et esprit.

'Le divin concentre toutes les idées religieuses et accepte les élans de toutes les prières. Une seule religion ne peut résumer l'universalité des formes d'adoration, c'est pourquoi chacune n'a qu'une part de vérité et n'est pas la vérité; mais toutes les âmes, à

quelque confession qu'elles appartiennent, peuvent s'élever vers Dieu.

Spinoza affirme que : *Dieu est la substance étendue*. Pourquoi la lumière aurait-t-elle besoin d'être l'espace qu'elle traverse ? Pourquoi est-il nécessaire que l'étendue soit substance ? Il est plus vrai de dire que la substance, matière déterminée, se meut dans l'étendue indéterminée et infinie.

Spinoza ajoute : *Dieu est la substance connaissance*. Dieu, s'il est substance, doit être toute la substance ; or toute la substance ne pouvant acquérir la connaissance du divin, Dieu serait à la fois connaissance et non-connaissance en certaines parties de soi ?

Il s'incarne suivant la forme, conclut le philosophe. Comment Dieu, s'il était substance, aurait-il besoin de s'incarner suivant la forme, qui est substance elle-même ? Dieu, s'il est substance, n'est-il pas tout incarné dans la substance, quelles que soient ses formes ?

Pourquoi Dieu âme universelle serait-il incarné dans la matière, puisque l'incarnation matérielle pour l'âme est l'une des étapes inférieures de la vie psychique ?

Le peuple a une part de divin proportionnelle à la quantité d'âmes qu'il représente. Si un peuple est en perfectibilité, il a la voix de Dieu : *Vox populi, vox Dei*. Si le mal triomphe en lui, Dieu se retire, et il n'a que la voix du mal.

V

La première âme qui m'avait parlé me dit :

L'homme antique que tu admires et qui a sa grandeur cherchait à se connaître soi-même. Après s'être beaucoup observé, il en était arrivé à cette connaissance ; et la preuve, c'est qu'il n'a été dépassé par l'homme moderne ni dans la peinture de ses passions ni dans la reproduction de ses formes.

L'homme moderne s'est détourné de la vie antique, et il s'est cherché, non dans la connaissance de soi, mais dans les conditions de son milieu ; il s'est égaré parmi les complications des choses, s'est disséminé et perdu.

Connais-toi dans ton milieu est aujourd'hui la formule de l'homme. Or le milieu matière ne peut être approprié qu'aux seules jouissances matérielles de l'homme. Dieu n'étant pas substance, mais seulement germe psychique dans l'homme, aucun milieu, aucune voix des choses ne peuvent révéler le divin.

Dieu ne répond qu'aux interrogations de l'âme et ne se manifeste que psychiquement.

Ce n'est pas dans la vérité, mais dans la recherche de la vérité, que l'homme trouve la vertu céleste. Celui qui accuse Dieu de ne pas lui livrer à première réquisition la vérité irréfutable et transmissible, est aussi impie que celui qui la nie.

Lorsque l'homme est en possession d'une part

suffisante de vérité, la vie lui devient inutile. Débarrassé du fardeau des sophismes accumulés par les siècles et par l'erreur, son jour est venu de s'élever au-dessus de l'humanité et de la nature, de vivre de la vie supérieure et uranique.

L'homme à qui la mort arrache un être adoré croit son malheur sans égal ; mais qu'il s'imagine la torture de l'âme délivrée du corps qui essaye d'attirer à elle l'âme que la vie retient prisonnière ? Les liens que la mort brise ne sont-ils pas semblables à ceux que brise la vie ?

La mort ajoute à sa douleur l'implacable clairvoyance. Son âme voit à nu l'âme du vivant.

Que ne souffre pas alors l'âme uranique si elle juge l'âme terrestre, dont elle est séparée, incapable de franchir pour la rejoindre les degrés ascensionnels de l'uranisation, si elle prévoit que, trop faible pour se perfectionner en une existence, l'âme vivante est menacée de réincarnations successives qui retarderont indéfiniment l'heure de la commune réunion, enfin si l'âme uranique assiste à l'oubli, à la trahison de ce qu'elle aime !

Le temps, qui efface bien des regrets dans la vie terrestre n'existe pas dans la vie uranique, où l'heure présente est constante, l'image perpétuelle, le chagrin sans illusion.

Si l'âme du vivant est indigne de l'amour, c'est en un instant que l'âme du mort en a la preuve et que son bonheur se brise. Le vivant, si le mort est indigne de lui, peut croire toute une vie à son amour, se préparer à le perdre, espérer le retrouver.

Entre l'âme du vivant et l'âme du mort, la communication reste complète. Si une affection idéale, surhumaine, les a unis, ils possèdent l'amour céleste, ils s'aiment uraniquement pour l'éternité.

Il faut, pour l'amour divin, recevoir stoïquement l'épreuve humaine comme un soldat reçoit le baptême du feu pour l'amour de la patrie.

Ne jamais se retourner en arrière si une branche de la forêt humaine ou une balle ennemie vous frappe. Le but est en avant, à l'assaut de la redoute ou du ciel.

Toujours plus haut ! on arrive à dominer la douleur humaine, qui ne peut plus vous atteindre. Défier le mal et marcher au feu, héroïquement, c'est réduire à l'impuissance la portée des armes de l'ennemi.

Aucune âme, nous l'avons déjà dit, ne peut conquérir en une seule existence la perfection, mais toutes peuvent marcher plus ou moins vite, plus ou moins résolument dans le cercle de la perfectibilité qui leur est tracé.

VI

L'antiquité à laquelle instinctivement tu attribues une valeur religieuse, fut, à son aurore, proche de Dieu ; mais elle a été de la religion, c'est-à-dire de la science sacrée, à la science profane. Aujourd'hui l'avenir est meilleur, car les peuples vont de la science profane à la science sacrée, c'est-à-dire à la religion.

Le péril est, durant les périodes de transition, de voir ceux qui n'ont été initiés qu'humainement uti-

liser des puissances supérieures à la nature. Ces puissances, qui, maniées religieusement, seraient bienfaisantes, deviennent malfaisantes et renouvellement en sens inverse les calamités du moyen âge.

Lorsque l'Eglise, devenue ignorante, abandonna les traditions de la science sacrée, les clercs recueillirent quelques bribes de la thaumaturgie, de la magie, et en tirèrent tout le mal possible.

Aujourd'hui que les sciences occultes se reconstituent, ceux qui en découvrent les puissances en ignorent les lois saintes et font courir aux âmes le même danger de folie qu'elles coururent au moyen âge avec la sorcellerie.

Le spiritisme est un degré très inférieur de l'initiation aux sciences sacrées.

Les spiritistes exigeant des manifestations matérielles des âmes, coups frappés, apparitions, etc., ne s'adressent qu'à des âmes inférieures encore attachées à la terre, prêtes à être réincarnées pour expier des fautes ou des crimes. Ces âmes répondent par des manifestations grossières, trompeuses, en rapport avec leur imperfection.

A mesure que les âmes s'élèvent dans les degrés uraniques, elles deviennent de plus en plus lumière et de moins en moins matière. La communication avec elles n'est possible que par des âmes dégagées des passions et des intérêts terrestres qui déjà sont idéalisées.

Le spiritisme s'efforce de ramener l'âme céleste à la matière, l'uranisme guide l'âme humaine vers la lumière.

L'une des erreurs du spiritisme, laquelle engendre les autres, c'est qu'il confond l'esprit, force organique, avec l'âme, puissance immatérielle.

La mort matérielle est la révélation de la vie psychique ; si l'on veut rester en communion avec l'âme d'un mort et en recevoir des inspirations, il ne faut pas l'évoquer dans sa vie corporelle détruite, lui demander des manifestations matérielles, il faut soi-même se perfectionner abstraitemment, s'élever idéalement pour se rapprocher des voies divines où ascensionnent les âmes.

VII

Tour à tour et comme pour jeter dans mon esprit un dernier écho de ses conseils, chacune des âmes de mes grands amis me parla en me quittant. Ma plume courut sans interruption et traça ce qui suit :

Toute jouissance humaine correspond à une souffrance uranique ; toute souffrance humaine est une conquête uranique. La cause la plus puissante du perfectionnement pour l'âme humaine est l'épreuve : elle y puise toute sa force. Quand les âmes détachées du corps sont admises dans les cercles de la vie uranienne, qu'elles ont pris rang pour s'élever vers Dieu, si elles ont à expier des fautes humaines, c'est par la répétition de jouissances identiques à celles qu'elles ont éprouvées dans la faute que Dieu les punit.

Une âme uranienne peut expier les fautes de ceux qu'elle aime et qui sont demeurés sur la terre, si elle

veut être unie à eux dans la vie éternelle. Le sacrifice de soi par les semblants de la jouissance humaine est aussi héroïque en Uranie que le sacrifice de soi par la souffrance sur cette terre. Pour l'âme uranisée, ce que lui rappelle les étreintes de la matière est une torture, de même que les visions d'insaisissable perfectibilité pour l'âme rivée au corps sont une torture.

L'accouplement de l'âme et du corps est douloureux pour l'âme en raison du degré de son initiation. Lorsque l'âme est complètement initiée durant la vie humaine, elle a le tourment de la vie uranienne. Sans cesse elle veut échapper à sa prison ! aveuglée par l'opacité du corps, par la grossièreté des sens, elle ne peut voir les cercles uraniens dont elle a la perception. Ce n'est qu'à l'état mystique, conquis au prix d'excitation maladive, que l'âme enchaînée au corps arrive à entrevoir le divin. Mais Dieu condamne la recherche de l'excitation maladive comme il condamne le suicide.

Lorsqu'une âme uranienne divinisée consent à se réincarner dans un corps, elle a la connaissance complète de l'épreuve humaine qu'elle va subir. La mission qu'elle doit accomplir lui est à ce moment révélée tout entière. Si elle l'accepte, elle ne peut, une fois réincarnée, échapper à la souffrance par des retours à la vie supérieure qui la détourneraient de son but de moralisation.

Ainsi les souvenirs des existences antérieures de l'âme sommeillent dans le corps, et Dieu ne les laisse se réveiller qu'au moment où l'âme est prête à se dégager de son épaisse et obscurcissante enveloppe.

L'un des arguments des matérialistes contre nos existences antérieures est l'absence de souvenir ; or y a-t-il rien de plus fugitif que le souvenir ? Il ne subsiste en général, même dans notre existence actuelle, qu'en raison de l'influence qu'il a sur cette existence. Nous ne nous rappelons rien de notre première enfance, et cependant nous l'avons vécue ; les faits de nos existences antérieures ont souvent aussi peu d'importance dans nos existences suivantes que ceux de notre enfance dans celles-ci. D'ailleurs nous sommes autres en réalité, et nous ne gardons des existences précédentes que ce qui doit servir à notre développement psychique. Qu'importe une guenille usée, et qui se rappelle de l'avoir portée ?

Une pensée supérieure préside d'ailleurs à nos oubliés. Dieu veut que nous ignorions la voie que nous devons suivre, pour que notre mérite soit plus grand à la découvrir. La mort venue, lorsque nous sommes délivrés de notre organisme, que nous nous sommes élevés, nous voyons mieux les chemins parcourus. De notre vivant, nous ne pouvons voir réellement ce que notre œil embrasse ; comment verrions-nous les choses antérieures avec nos yeux présents ?

Les âmes uranisées détestent le passé. Tant qu'il existe pour elles, c'est qu'elles ne sont pas délivrées de ses errements. Le but de l'existence humaine étant d'éclairer, d'idéaliser, d'ennoblir l'âme, de l'arracher aux passions matérielles, le résultat, le but seul a sa valeur. Quelle fleur brillante porte la marque de l'engrais qui l'a nourrie et de l'instrument qui a sarclé les mauvaises herbes autour d'elle ?

Dans les expressions du langage humain comme dans tout ce qui s'observe à la clarté de la lumière uranique, on retrouve la trace des vérités supérieures. Les matérialistes eux-mêmes sont forcés d'employer les termes qui entrent dans le langage sacré des initiés. Pour les athées comme pour les croyants, le crime, la faute, les remords sont lourds, c'est-à-dire soumis aux mêmes lois de pesanteur que la matière, qui est le mal. Tout ce qui se rapporte au bien ne peut se qualifier qu'avec les termes uraniens de lumière, d'élévation, d'allégement. Les expressions communes aux matérialistes et aux uranisants peignent les joies supérieures ou les maux inférieurs à l'aide du même vocabulaire.

JULIETTE ADAM.

(*A suivre.*)

BERNARD LE TRÉVISAN

LÉGENDE DU XV^e SIÈCLE

Parmi les mariniers et les gueux sordides qui, par les chaudes journées du mois d'août 1481, se vautraient aux derniers rayons du soleil sur l'herbe qui tapissait les berges de la Seine dans Paris, un homme, un vieillard, se tenait assis, les genoux à la hauteur du menton, la tête dans les mains, sur le bord de l'eau, à la porte de l'île de la Cité.

Rien ne pouvait le tirer de la rêverie profonde où il était plongé ; des marmots, à quelques pas de lui,

s'ébattaient bruyamment, se roulant à qui mieux mieux sur l'herbe desséchée, et poussant des cris de joie à chaque culbute ; dans une barque, des escholiens et des ribaudes en liesse descendaient la Seine en chantant les vieux refrains de France mollement rythmés par le bruit léger des rames frappant l'onde en cadence ; étendu de son long à l'ombre d'un arbre, un archer dormait ; des bateliers s'appelaient entre eux pour aller boire à la prochaine taverne..... le vieillard, lui, songeait.....

« Tu aurais donc travaillé pendant soixante ans à la recherche de la pierre philosophale; tu aurais sacrifié plus de 30.000 écus ; tu aurais passé ta vie dans les privations les plus dures, ne te donnant aucun répit, surveillant jour et nuit tes matras ou tes creusets, les mains rongées par les liqueurs corrosives, les poumons attaqués par les esprits secs et chauds, les yeux fatigués par la lecture de vieux manuscrits presque indéchiffrables, et, lorsque au prix de tant de souffrances tu es parvenu au sanctuaire, lorsque, ensin, tu as parfait le grand Œuvre, toi, Bernard le Trévisan, tu irais profaner la science en la livrant aux gentils, à cette vile multitude qui ne cherche à faire de l'or que pour acheter des plaisirs impurs ! Non, non, cela ne se peut ! Emporte avec toi ton secret dans la tombe, ne le révèle à personne, pas même à tes frères en Hermès !

« Et pourtant, serais-tu assez égoïste pour faire une telle chose ?

« Toi-même, n'as-tu pas eu recours à ce que les

anciens ont laissé après eux ? Dans tes recherches, leurs écrits n'ont-ils pas été pour toi de puissants auxiliaires ; et aurais-tu maintenant la Science, si tu ne l'avais apprise dans leurs manuscrits ? Il serait douloureux de savoir que des vilains abusent de tes enseignements, mais aussi combien d'adeptes sont dignes d'être initiés, qui tâtonnent encore dans l'obscurité des anciens auteurs et travaillent avec opiniâtreté !

Quiconque possède une vérité doit en faire part à ses frères : c'est l'aumône de l'âme... Mais, voir d'indignes charlatans posséder la sainte Science dans son intégrité ; voir leurs mains sacrilèges souiller la Pierre des Sages ; voir l'Elixir des Philosophes prolonger dans des orgies démoniaques la vie d'hommes inutiles à la Science ; voir ces pervertis jouissant d'un bien mal acquis insulter à la vertu... non, non ! périssent plutôt mille fois ma découverte et mon nom ! Et quand je pense à ces savants laborieux et infatigables, qui, dans le silence et la solitude de leur laboratoire, poursuivent avec âpreté la recherche de la Pierre d'Hermès, jamais lassés, jamais rebutés, priant Dieu, arrachant un à un ses secrets à la Nature ; quand je pense surtout à ce jeune homme que j'ai vu maintes fois songeur devant le portail de Notre-Dame, ce magnifique hiéroglyphe alchimique, je ne puis m'empêcher de m'intéresser à ces obscurs laborieux. Que de fois l'ai-je vu triste, à la suite sans doute de quelque expérience avortée, promener ses pas dolents du Charnier des Innocents à Saint-Jacques-la-Boucherie, cherchant, dans les énigmes de Flamel, la vérité... Combien de douce résignation dans sa voix le jour où,

m'adressant pour la première fois la parole, il me demanda timidement mon avis sur les cinq Vierges Folles et les cinq Vierges Sages du portail central de la Cathédrale! Ne dois-je pas venir en aide à tant de foi et de persévérande? Celui qui sait doit enseigner; à quoi sert une lampe sous un boisseau, a dit le Seigneur...

Le soir tombait sur Paris fatigué, les marmots n'étaient plus là; les gueux, clopin-clopant, avait regagné la Cour des Miracles; les chants des escholiers, comme un vague murmure, mouraient dans l'éloignement; une brume légère estompait de larges teintes grises les moulins du Pont-Neuf. Le Trévisan, amolli par cette chaude soirée, hésitait encore.

Un bruit de pas vint le tirer de sa rêverie ; il se retourna et reconnut le jeune homme auquel il songeait quelques instants avant.

« Sieds-toi là, près de moi, dit-il; c'est Dieu qui t'a conduit... » et, comme le jeune alchimiste restait embarrassé, le Trévisan lui demanda amicalement où en étaient ses recherches.

« Maître, répondit-il, la nuit m'environne toujours; aucun rayon de lumière n'est encore venu m'indiquer le chemin du Sanctuaire. Pourtant nul labeur ne m'effraye ; nulle privation ne me fait reculer ; l'espérance me soutient, et j'attends de Dieu le mot qui doit m'illuminer. Il faut prendre le temps comme il vient; remercier Dieu du bien qui nous arrive et souffrir le mal par amour du bien. »

« — Ah ! mon fils, vous êtes digne de savoir, et je m'étonne fort que le Très-Haut n'ait pas encore couronné vos travaux.

« — Que voulez-vous ? C'est que je ne suis pas encore digne. Il me faut encore travailler, lire et prier. Et alors seulement je pourrai trouver.....

« — Mon fils, dit tout à coup le Trévisan, moi, j'ai trouvé. Pourquoi vous le cacher plus longtemps ?

« N'espérez pas que je vous dévoile tout ; mais, comme je vous estime fort, je vous laisserai ce que je sais par écrit, en subtiles allégories. Vous êtes un chercheur, vous trouverez certainement. »

Il se tut. Le jeune homme lui avait pris la main ; il la porta en tremblant à ses lèvres :

« — Maître... » dit-il.

« — Priez Dieu pour moi, » lui répondit le Trévisan. Et ils s'éloignèrent.

La nuit était complètement tombée. La Tour de Nesle et le vieux Louvre profilaient, dans l'azur sombre, leurs tourelles crénelées. Au beffroi de l'hôtel de ville, la cloche tintait le couvre-feu. Sur la berge, maintenant déserte, l'archer, réveillé par la fraîcheur de la nuit, s'étirait, humant les parfums que la brise apportait de la campagne.

SAINT FARGEAU.





BIBLIOGRAPHIE

La Vie du Bouddha

La Vie du Bouddha, suivie du bouddhisme dans l'Indo-Chine,
par E. LAMAIRESSE ; ancien ingénieur en chef des établissements français de l'Inde. Un vol. in-18 de la *Bibliothèque des religions comparées*. Paris, G. CARRÉ, éditeur, 1892.

La multiplicité des légendes hindoues, et plus encore la manière dont elles se forment, dont elles se perfectionnent et dont elles s'amplifient en passant de bouche en bouche, rendent fort difficile la tâche du savant qui veut, d'un groupe de ces épopées populaires, tirer des notions certaines. C'est ce qui est arrivé pour la personne du Çakya-Muni ; les études persistantes que les Européens ont faites du Lalita-Vistara, des Puranas, des Sutras, de bien d'autres recueils encore, n'ont pu qu'aboutir à de grandes divergences d'opinions : opinions qui ne seront jamais que des hypothèses.

D'ailleurs, ce n'est pas là un point dont la solution soit importante ; mais les essais que l'on a tentés dans un sens ou dans l'autre « ont un grand prix, car ils ont jeté un jour très-vif sur les phases connexes de l'évolution religieuse dans l'Inde, Vichnouïsme et Bouddhisme. » Voici d'ailleurs, résumées par un orientaliste éminent, M. Sénard, les conclusions diverses

auxquelles sont arrivés les chercheurs modernes : « Ou bien les données historiques sont le noyau primitif et comme le foyer central de la biographie du Bouddha, et les éléments légendaires représentent un travail ultérieur, en quelque sorte accessoire, sans cohésion nécessaire ; ou bien, inversement, les traits mythologiques forment un ensemble lié par une unité supérieure, et antérieure au personnage sur lequel ils sont fixés, et les données historiques ne leur ont été associées qu'en vertu d'un remaniement secondaire. »

Si l'on considère ce dilemme à la lueur de l'ésotérisme, on verra que les deux termes en sont vrais ; Gautama, en effet, a été précédé de vingt trois autres Buddhas, qui tous ont dû suivre la même évolution morale et intellectuelle que lui : il n'y a qu'une sagesse et qu'une vertu ; seuls ont pu différer les milieux où ils ont passé, et les événements particuliers de leur vie. L'opinion de M. Sénard est donc que le type du Buddha est formé de traditions mythiques auxquelles les légendes ultérieures ont servi de cadre ; M. Kern, qui a écrit après lui, a exagéré cette opinion, en faisant du Buddha un mythe solaire : idée ingénue et vraie si on la considère au point de vue spéculatif. En somme, pour M. Sénard « le puissant essor du Bouddhisme à son origine ne s'explique que par l'impulsion qu'il reçut d'une agitation plus générale dont il prit la tête, et par la collaboration latente, mais active, d'instincts religieux puissants jusque-là mal satisfaits ; » il s'appuie surtout, dans sa démonstration, sur les monuments de Bharuth, et

conclut enfin à l'identité des Buddhas successifs et des incarnations vischnuites.

L'antithèse a été soutenue par deux savants éminents, MM. Eitel et Oldenberg. Ils s'appliquent à différencier le Buddhismus des systèmes contemporains : le Buddhismus n'est pas pessimiste : « Je suis venu pour faire cesser la triple douleur du monde, » dit Buddha ; puisant aux pures sources du canon pâli, Oldenberg a pu prouver que la région qui fut le berceau du Buddhismus était aryenne, que les Sakyas étaient aryens, que Kapilavot existait en effet, enfin qu'en dehors « du système ésotérique, apanage du brahmanisme sacerdotal, tout entrat dans un courant exotérique, à la fois héroïque, mythique, et philosophique, qui était très puissant bien des siècles avant qu'il eût reçu la forme qu'il revêt dans les Pouranas parvenus jusqu'à nous. »

Enfin voici la conclusion que tire de tout ceci M. Lamairesse dans la préface de son dernier volume :

« Le grand véhicule buddhiste (buddhisme du Nord) a été en grande partie le prolongement d'un Vichnouïsme ancien, et le Vichnouïsme moderne a été, en grande partie, le prolongement du Buddhismus du Nord ébranlé ; ce sont les travaux de M. Sénard qui, plus féconds et plus concluants qu'il ne l'a prétendu lui-même, ont le plus contribué à mettre en lumière cette continuité, cette double genèse, la grande ligne de l'évolution religieuse de l'Inde. » Ce sont ces traits que M. Lamairesse a mis en lumière dans cette *Vie de Buddha* ; il y a réuni, autour du récit historique fait d'après la légende

birmane, les narrations de détail, les variantes curieuses ; les observations, les remarques, les commentaires que son érudition a pu recueillir chez les orientalistes modernes. Au fur et à mesure que se déroule la légende de Gautama, sa doctrine est développée, les progrès en sont dépeints ; l'auteur indique les sources probables où se féconda la pensée de Buddha, les systèmes auxquels il fit des emprunts : tels que la philosophie de Kapila, le Yoga de Patandjali, etc.

Si la description de la Voie de Bodhi est un peu passée sous silence, si les efforts de Gautama vers la Sagesse ne sont pas exposés avec tous les détails que certains lecteurs aimeraient à trouver, en revanche, nous sommes mis au courant de la prédication du Buddha, de sa méthode, de sa tactique pour attirer les âmes, de ses procédés de thérapeutique mentale ; si je puis m'exprimer ainsi, nous avons l'esprit, sinon la lettre, de ses discours, recueillis dans les Sutras ; de la sorte les passages principaux de la loi, les préceptes moraux les plus significatifs sont estimés à leur valeur, et on acquiert une perception plus nette du mouvement buddhiste, de ses caractéristiques nombreuses, de son influence, de ses potentialités probables.

« La description de l'ordre religieux bouddhique est le complément obligé de la vie du Bouddha. C'est dans l'Indo-Chine, à Siam et dans la Birmanie qu'on en trouve le modèle le plus parfait. Cette circonstance, jointe à l'intérêt que présente l'Annam pour la France, motive l'exposé de l'état religieux de l'Indo-Chine qui termine ce volume. » Les croyances populaires en Birmanie, les différences

du culte et des corps religieux dans ce pays et à Ceylan, les cérémonies privées, les monuments religieux sont décrits avec beaucoup d'intérêt; de même pour les coutumes et les usages cultuels de Siam, du Cambodge, du Laos, de la Cochinchine, de l'Annam et du Tonkin. Le tout corroboré par des témoignages de voyageurs et d'écrivains autorisés, tels que Mgr. Bi-gandet, Barthélémy Saint-Hilaire, William Monier.

On le voit, le présent livre est très nourri de faits et de pensées, tous également bien distribués et exposés avec clarté; c'est une œuvre savante, et qui peut tenir un bon rang au milieu de cette littérature spéciale qu'a fait éclore Buddha au milieu de nous.

SÉDIR.

Thulé des Brumes

Thulé des Brumes, par ADOLPHE RETTÉ. 1 vol. de la bibliothèque Artistique et Littéraire. Paris, 1891. Avec un portrait à l'eau-forte par E.-H. MEYER.

« Les réalités du monde m'affectaient comme des visions,
« et seulement comme des visions, pendant que les idées
« folles du pays des songes devenaient en revanche, non
« la pâture de mon existence de tous les jours, mais posi-
« tivement mon unique et entière existence elle-même... »
Qui dit cela? Egoens le « métaphysicien ».

C'est ainsi que M. Retté nous pose, dès le début, l'idée mère et la marche de son livre. Pour qui connaît la

symptomatologie des excitations artificielles, cette œuvre a été inspirée par le haschich, et, dès lors, il reste bien peu de champ à la critique littéraire; les tableaux qui se présentent à l'imagination des fumeurs de chanvre se rattachent à leurs états d'âme ou à leurs préoccupations d'esprit; la forme dont le poète revêtira ces rêves sera seule à examiner, et, pour le cas présent, cette forme est exquise en son genre. Quelques mois d'une « existence anormale et grandiose » sont ainsi retracés; véritables « mémoires du Rêve », manifestations de la vie inconsciente, fleurs bizarres et peu saines écloses aux haleines lourdes qui montent de l'océan des Forces astrales négatives, formes, reflets, miroitements, idées imprécises, conceptions ébauchées, que l'art habile du poète fait défiler devant nous : matérialisations

... de choses crépusculaires,
Des visions de fin de nuit (!).

fixations de l'Insaisissable, photographies de mirages troublants, tout cela est décrit merveilleusement, dans une langue souple et riche : livre de chevet pour les âmes très complexes, à qui le poète s'adresse fraternellement, malgré une certaine sévérité d'expressions ; on sent que volontairement, il a décidé ce sacrifice temporel de sa conscience et de sa Volonté, pour savoir, pour sentir, et aussi pour « boire l'oubli frais » qui doit se trouver au calice de ces fleurs d'Iwel :

Les tableaux fantastiques défilent sans relâche : et attirants, grotesques et terribles, mystérieux toujours, et on se laisse emporter au courant très doux de ces imaginations désordonnées, de ces notations exquises, de ces puérilités, de ces fables, de ces brumes :

O poison sidéral où fulgure le Rêve!
Unique trône : Illusion !

Adieu la vie sans ailes et la grise raison :
Les nuées ont fui où fut ma prison.

Sous diverses apparences, le Moi du poète peine vers la découverte de l'Ile heureuse, royaume du silence et du

(1) Paul Verlaine.

non-Etre ; chemin faisant, il groupe des âmes inquiètes, assoiffées comme lui d'impossible :

« Bons pèlerins, avancez toujours droit au milieu de la route ; pèlerins de mon désir, marchez les yeux fixés sur les coupoles d'or et les tours de bronze de la cité d'orgueil où mes cloches tintent la Pâque du renoncement... » ; dociles, les bons pèlerins marchent sans trêve vers le but qu'on leur dépeint : « Ecoute, il est une île si perdue au fond de la mer Boréale qu'il faut être *nous* pour la connaître. La proie de nul navire n'a violé son unique plage ; Vierge fière que drape une tunique en genêts d'or, en sapins gémissants, nimbée d'après-midi aux tièdes caresses d'un soleil sobre ; ceinturée de ses falaises nacreuses où les cavalcades cabrées des flots s'encolèrent de brandir en vain et en vain des étendards d'algues, légendaire enfin et nostalgie aux bons poètes, elle est Thulé des Brumes.

« Parsifal y adoré le Saint-Craal ; James le Mélancolique prend à témoin de sa rancœur les arbres de la forêt des Ardennes, et moque le cor d'Obéron implorant Titania fuyeuse ; Ligéïa enseigne la métaphysique à l'étudiant Nathanaël ; accoudée à un balustre que du lierre enguirlande, Mélusine effeuille des camélias dont Astolphe descendu de son hippogriffe, recueille dévotement les pétales ; Sylvie avec Aurélia s'asseyent à la table-ronde pour mieux ouïr un oracle de l'enchanteur Merlin ; et Pierrot ingénue médite une pagode cosmique où logerait la Lune. Même l'Oiseau couleur du temps flûte des choses très fines dans les branches ; Caliban s'il ne ronfle et rêve d'autres pleines, fait danser Atta-Trott ; et Peter Schlemihl a retrouvé son ombre.

« Ah ! tu le sais comme moi, c'est bien là notre île. Tu te rappelles : tant de rêveries perdues sous les colonnades sifflantes des sapins aux senteurs robustes, tant d'errances en l'or onduleux des genêts ! Le soleil faible baissait sans l'offenser la soie ambrée de ton épiderme ; et tes yeux, divins jardins changeants, défiaient les vagues pareilles de la mer lamentable, et puis grandissaient et signifiaient cet Océan, mon Esprit où s'engloutissent tes orgueils. Tu étais la reine, j'étais le roi : afin de me plaire, tu chantais le poème de la *Feuille du Saule*, ou le lai de

la *Belle qui cassa son miroir*; et par le dédale virident des sentes, nous allions, en une gloire estivale épanouie sur les âges, ô Reine, ô Roi que saluaient les cantilènes susurrées à peine des génies d'après-midi, dans cette île heureuse, notre royaume : Thulé des Brumes... »

Et le voyage se continue, diverguant à travers les âges, les pays, et les légendes ; sur sa route, le poète, tantôt pauvre, tantôt prince, tantôt seul, tantôt avec ses pèlerins, rencontre des figures de connaissance : sur le bleu du ciel, dans l'enchevêtrement des nuages, il voit des Immortels : l'Olympe et le Runoïa, auxquels succède Lui, l'Etre des Elohims, puis la face douloreuse du Jésus, et le front solaire du Çakya-Muni. A travers les grands bois lumineux, dans les sentes où fleurissent l'aubépine et le romarin, le merle blanc siffle en cherchant le népenthèses, tandis que les rouges-gorges s'égosillent sur les buissons, et que l'oiseau bleu guide les voyageurs indécis. Ils aperçoivent, sous les futaies, galoper Siegfried au casque d'argent, à l'épée lumineuse, tandis que, sur ses traces, bruit dans l'air la chanson de l'oiseau, si légère et si douce ; le nain Tidogolain chante son mal d'amour dans la venelle ; et, au cor du roi Astolphe répond l'écho des montagnes, lointains où retentissent les marteaux des Kobolds roux frappant sur des enclumes de verre, sous la conduite de Tubalcain. Ils sont enfin sur la lisière, nos pèlerins ; le sable crie sous leur pieds, et leurs yeux extasiés regardent là-haut voler les charités lunaires dans le ciel d'améthyste ; seule, la voix de Siméon Stylite trouble le silence, et, au loin, la caravane des rois Mages glisse, hiératique, avec des ombres violettes.

« Thulé des Brumes se balance sur les flots, pareille à la fleur du Lotus où méditent les Trois Dieux... Le silence plane sur Thulé des Brumes. »

Mais le rêveur s'est fatigué, la lassitude est venue, et l'essayiste a abandonné les dangereuses expériences ; et si ce n'était peu charitable, je le regretterais pour tous ceux que cette sagesse privera de quelques heures rêveusement passées.

SÉDIR.

PHILIPPE DESTAL

(*Suite et fin.*)

Son ardeur à la vie, il le comprend alors, n'était qu'un dérivatif inconscient à une souffrance dont il n'avait pu pressentir la profondeur et la ténacité. Après cette transformation subite, la violence de ce sentiment qui venait, en quelque sorte, de faire irruption en lui, l'expérience ne pouvait être plus complète ; elle aboutissait au dégoût irrémissible de toutes ambitions, de tous succès, de tous plaisirs. « Il n'apercevait ni rêve à poursuivre, ni vanité à satisfaire, ni amitié à garder, ni amour à cultiver. Rien de tout cela ne l'attachait : Il eut peur devant l'inconnu qui s'ouvrail devant lui. »

A la douceur que lui faisait éprouver son désir de retourner à Morillon se mêla un sentiment d'effroi semblable à la panique qui doit prendre l'âme aux approches de la folie. La nature impénétrable de ce sentiment lui causa de vives inquiétudes et, averti par un secret instinct de résister à l'obsession de son désir, il résolut d'abord de faire un long voyage à travers l'Espagne.

« Le compartiment dans lequel Philippe entra était occupé déjà par deux dames. Il prit place en face d'elles, et, sans avoir songé même à regarder les traits de ses voisines, s'absorba dans la lecture, dès le coup de sifflet du départ.

« ... Un nom fut soudain prononcé: Philippe. L'impression fut chez Destal si violente, que le livre faillit lui tomber des mains. La voix d'Adrienne ressuscitait à ses oreilles. C'était l'intonation exacte, et instantanément il se rappela dans quelles circonstances elle avait articulé, de ce même accent, ces mêmes syllabes, un soir d'octobre, dans le bois de Morillon, tandis qu'ils étaient assis sur le bord du vivier. Il écoutait, ravi, n'osant regarder celle qui parlait, car il craignait de voir se dissiper, radieusement peut-être, son illusion. Enfin, il releva la tête. La vision qu'il eut n'effaça pas la sensation que la voix venait de lui donner. Adrienne elle-même était là devant lui. La conformité de la taille, la reproduction des traits, des gestes, des attitudes, la faisaient revivre, tout entière, dans cette inconnue. Ce n'était pas la ressemblance, c'était l'identité. »

Philippe lie conversation avec les voyageuses. La mère, Mme de Saint-Géry l'invite à venir les voir; ses visites deviennent bientôt journalières, et, dès ses premiers mots à la comtesse en sollicitant son consentement au mariage de sa fille, elle s'émut et fondit en larmes, « à cause, affirma-t-elle, de ce grand bonheur dont la chère enfant lui avait confié le secret. »

* * *

A Morillon, Laure se sentit le cœur glacé. Elle aimait avant tout la vie, la fortune qui donne le luxe, les plaisirs, et l'instant lui sembla favorable pour affirmer sa personnalité. « Ses premières tentatives d'indépendance consistèrent en quelques légères modifications à la simplicité habituelle de sa mise, en un

changement plus accentué dans ses manières générales et dans le ton de sa conversation. » Il y eut, sur les traits de Philippe, une contraction violente, le mouvement réprimé de la colère que provoque la découverte d'une trahison.

Tout se désenchaîna autour de lui. Ce n'était plus Adrienne, c'était une intruse dont la physionomie désormais inconnue, dénaturait le souvenir des traits aimés.

L'idée vint à la jeune femme que son mari était fou et d'esprit très net, elle étudia aussitôt les moyens pratiques d'esquiver le péril et de sauvegarder des intérêts si chèrement acquis. Quelle conduite tenir: calmer le malade à force de douceur obéissante, ou le surexciter au contraire par de perpétuels froissements? Sa décision fut vite prise. « Dorénavant, au lieu de flatter la folie de Philippe, elle s'appliquerait, en contrariant sans trêve l'obsession qui en était cause, à la développer, à déterminer des actes de démence capables de motiver contre son mari des mesures légales, grâce auxquelles elle acquerrait cette fois toute son indépendance, obtiendrait même l'administration de la fortune et des biens. »

Dès le lendemain, son attitude à l'égard de Philippe changea. « Elle accusa l'excentricité de ses toilettes, afficha dans toute sa tenue une indépendance provocante et déploya un génie véritable à défigurer l'illusion de son mari.

Philippe avait attaché, par des liens d'une telle force, le souvenir d'Adrienne à la présence de Laure, qu'il n'eût pu supporter avec celle-ci la séparation,

même d'un seul jour. Il se fit timide, empressé, caressant.

Les exigences ne s'en multiplièrent pas moins. L'intérieur du château changea d'aspect ; des décorateurs parisiens ornementèrent les salles, la livrée s'augmenta d'un maître d'hôtel, d'un chef et de ses aides, d'un valet de pied, d'un portier, d'un cocher et de palefreniers. La lingerie fut confiée à une vieille dame noble. Ensuite Laure se prit d'une passion de musique et passa ses après-midi au piano à chanter des couplets d'opérette et des airs de cafés-concerts. Puis, comme Philippe, réfugié d'abord dans cette chambre habitée par le souvenir d'Adrienne, se précipitait au dehors, lorsque le bruit des refrains filtrait jusque là, elle le poursuivit dans la campagne. Enfin, le jour où elle le sentit au point de surexcitation voulu, elle provoqua, devant les domestiques, l'éclat de folie qui devait réaliser son rêve cupide.

Fernand Lemas, le frère d'Adrienne, écrit à Philippe sur ces entrefaites et lui annonce sa prochaine arrivée à Morillon. Laure attend le voyageur à lagare, lui raconte que la raison de son ami s'est égarée parce qu'il n'a jamais pu oublier sa première femme, et lui fait promettre de la défendre contre les fureurs d'un inconscient.

Après une courte entrevue avec Philippe, Fernand ne douta plus. La cloche sonna, dans la cour, l'heure du repas. Dès leur entrée dans la salle à manger, Lemas et M^{me} Destal échangèrent un bref regard, mais en ce coup d'œil ils se disaient tout, ils signaient, en quelque sorte, l'un et l'autre, le contrat muet de leur complicité.»

**

Jamais depuis lors, Philip ne se départit de ce silence qui exprimait le détachement volontaire et absolu de les choses de la vie.

Aussitôt après le déjeûner, un coupé l'attendait dans la cour, son plus vieux serviteur déposait sur le siège les bottes de fleurs et de plantes qu'il venait de cueillir et, lorsqu'il avait pris place aux côtés de son maître, la voiture les emportait tous deux vers Saint-Henri. Destal se rendait chaque après-midi au petit cimetière du village, entrait dans la chapelle élevée sur le caveau où reposait Adrienne, faisait disposer les fleurs, et, congédiant son domestique, restait là, jusqu'au soir, assis, le front dans les mains. Il vivait dans la permanente contemplation de celle qui n'existant plus pour ses sens.

« L'image avait, en quelque sorte, mordu les parois de sa conscience. Elle y adhérait comme une eau-forte en ses linéaments les plus imperceptibles. Mais ce n'était là qu'une effigie. La parole résistait à ses plus pressantes sollicitations et ses perquisitions dans la vie du passé, aussi attentives qu'elles fussent, ne réussissaient à la lui faire retrouver retrouver exactement. Quelquefois, il croyait saisir un son. Ce n'était qu'un éclat de voix, pas même une syllabe, tout au plus un soupir.

« Dès lors, tous ses sens se sacrifièrent au guet de son oreille. Il analysait les bruits sans prendre part aux conversations de Fernand et de Laure ; il triait dans leur dialogue des inflexions, des exclamations qui, par moments, frappaient, ainsi que du doigt, une

seconde sur un timbre d'illusion. Il vivait aux écoutes de cette voix et traquait cette chimère fuyante dont il voulait faire l'interlocutrice de ses souvenirs. »

Cette incessante tension de l'idée provoqua chez lui les perturbations les plus graves. La vie remonta violemment du cœur au cerveau. Les nuits ne furent plus que de douloureuses insomnies.

* * *

On était aux derniers jours d'août. Une nuit un sursaut dressa Philippe. Le sang engorgeait ses veines, battait à ses tempes, soulevait son cœur. Suffoquant, il sortit et s'engagea dans le couloir éclairé, allant à l'aventure. Au moment où il passait devant la chambre de M^{me} Destal, une commotion subite le fit chanceler et s'appuyer au mur. Deux voix alternaient, celle de Laure et celle de Fernand.

« A quoi bon la vengeance? Que vengerait-il? Il n'aimait pas sa femme. Il l'avait ainsi défiée de l'affection conjugale, et *le point d'honneur*, étant une convention sociale, n'existant plus pour lui.

Destal allait regagner sa chambre, lorsqu'un grand cri d'amour éclata soudain.

« Il répondit à ce cri par un immense tressaillement de joie. Il venait de le reconnaître, de le retrouver enfin! C'était le cri d'Adrienne, ce cri de l'ivresse inexprimable, du débordement de la plénitude, presque de la souffrance! Philippe l'écoutait encore que le profond silence du château lui succédait.

« Cette fois Adrienne lui était bien restituée. Le passé devenait le présent. Le rêve éblouissait ses yeux.

Toute l'enchanteresse simplicité de leur bonheur renaisait. »

Chaque soir, chaque nuit, à la même place, maintenant, il espérait une semblable hallucination.

Le lendemain, lorsque de sa fenêtre, devant laquelle il avait repris sa place après le dîner, il vit la lumière s'éteindre aux carreaux des mansardes, une agitation soudaine s'empara de ses nerfs. A pas de loup, il s'engagea dans le couloir, comme la veille, s'arrêtant pour écouter; tressaillant au plus léger craquement des meubles, suivant l'élan d'une irrésistible impulsion. Il reconnut qu'en se dissimulant, à la première alarme, derrière un large bahut de chêne posé dans la galerie, il pouvait esquiver toute surprise. Cette constation le rassura.

Bientôt les paroles des deux amants s'accentuèrent, compréhensibles.

On parlait de lui, de sa mort inévitable, des ennuis d'un deuil qui n'en finirait pas.

— Toute une année de noir ! dit Laure.

— Sur laquelle dix bons mois de séparation, ajouta Fernand.

— Comment !... Pourquoi nous séparer ?

— Parce que la loi l'exige. Vous ne voulez pas, je pense, débuter par une contravention ?

« Philippe étouffait, son sang venait de refluer à son cœur, et s'élançait, bouillonnant et grondant, au cerveau. Il se leva pour fuir, à peine se fut-il dressé que ses yeux s'obscurcirent, ses jambes fléchirent, et il tomba dans le vertige qui l'aveuglait. Au bruit que fit sa chute, le silence se rétablit dans la chambre. Il

y eut un glissement de pas étouffés, puis Fernand entr'ouvrit la porte et parcourut du regard la galerie.

« Il alla droit à la place où Philippe, qu'il n'avait pas reconnu, gisait, étendu, la face collée au tapis qui matelassait le parquet. Il ne put retenir son exclamation.

« — Philippe ! »

« Laure sortit de sa chambre, à demi vêtue.

« — Que dites-vous !... Qu'y a-t-il ? Oh !... Philippe ! »

Fernand prit Destal dans ses bras et l'emporta, courant sans bruit sur les tapis du couloir. Aux appels vigoureusement répétés de la sonnerie d'alarme, les domestiques accoururent. Une voiture partit chercher le médecin qui arriva bientôt.

« Philippe luttait contre les spasmes de la fin. D'un effort suprême, le mourant réussit à se soulever. Il fixait Fernand et Laure.

« — Il veut vous parler à tous deux, dit le docteur.

« — Ils se penchèrent vers Philippe. Sa gorge se tuméfiait ; sa bouche se contractait. Enfin elle s'ouvrit toute grande... et ils entendirent ce mot distinctement prononcé :

« — Merci ! »

Ce fut en même temps le dernier soupir.

GEORGE MONTIÈRE.

Une erreur d'imprimerie dans l'article sur Philippe Destal, de notre collaborateur George Montière, l'a rendu presque incompréhensible. Le paragraphe du début a été transposé en effet et placé à la fin ; de sorte que Philippe épouse Adrienne cinq ans après la mort de celle-ci.

GROUPE INDEPENDANT

D'ETUDES ESOTERIQUES

QUARTIER GÉNÉRAL (Paris).

Les séances publiques et les séances d'études continuent régulièrement au quartier général. Signalons tout particulièrement l'affluence d'auditeurs à nos deux dernières réunions générales du Vendredi où MM. Paul de Réglia, Jules Lermina, Papus ont fait des conférences sur divers sujets. On remarquait au bureau M. le colonel de Rochas dans la première réunion et la seconde était présidée par M. le D^r Baraduc.

Dans les groupes fermés, les expériences de Magie pratique continuent et font espérer de féconds résultats.

GROUPE D'ETUDES SPIRITES (Groupe 4)

Séance du 20 avril 1892.

La séance est ouverte à 9 heures par la prière d'usage — neuf personnes présentes, dont trois médiums. — L'assistance est placée en cercle, *sans faire la chaîne*. Le guéridon, devant servir aux expériences, est placé entre deux médiums. Au milieu de la salle des séances, une table, de 1^m30 de diamètre, au milieu de laquelle se trouve un porte-bouquet contenant des tulipes et des marguerites. Du papier, des crayons, des grelots, des sonnettes, etc., sont placés sur cette table dont les assistants les plus voisins sont éloignés de plus d'un mètre. Détail à retenir, les angles de la salle se trouvent à plus de 3 mètres du centre de la table occupé par le porte-bouquet.

Le lourd guéridon, carré, à quatre pieds, est mis en contact avec les médiums ; au bout de quelques instants il se soulève et frappe violemment le sol, mais il est

impossible d'obtenir, catégoriquement le nom de l'intelligence qui se manifeste. Un assistant propose alors d'avoir recours à l'écriture mécanique.

Dans une communication ainsi obtenue, l'Invisible demande l'obscurité.

Nous nous mettons dans l'obscurité ; un temps assez long s'écoule sans qu'aucune manifestation se produise, et nous commençons à désespérer du résultat de la séance, lorsque le guéridon dicte : « Il y a, ici, un incrédule. » — En êtes-vous gêné ? demande un assistant.

Réponse négative.

Presque en même temps, un grelot est jeté sur un médium non en contact avec le guéridon.

Nous entendons ensuite un bruit semblable à celui que ferait une main cherchant à tourner le bouton de la porte. Quelqu'un allume une allumette et nous constatons que ce bouton est immobile, et la porte solidement fermée.

L'obscurité faite de nouveau, M. F... demande à l'Invisible s'il peut ouvrir.

Réponse affirmative (donnée par la table carrée).

Faites !... dit M. F.

La table carrée sur laquelle les médiums (deux dames) ont apposé les mains se dirige vers la porte qu'elle va frapper, puis elle entraîne les médiums dans une direction opposée et s'arrête tout à coup.

Après quelques secondes de calme complet, on entend tourner brusquement le bouton de la porte, celle-ci s'ouvre violemment, et, ne pouvant rencontrer aucun obstacle, frappe le mur avec force.

On fait de la lumière aussi vivement que possible. Les médiums sont très émus, l'un d'eux déclare avoir ressenti un choc à l'épigastre au moment où la porte s'est ouverte. Les assistants paraissent stupéfaits — La porte reste grande ouverte.

Nous prenons quelques instants de repos, en lumière.

Nous nous remettons dans l'obscurité une troisième fois. La table carrée (10 kilogr.) en contact avec deux médiums quitte le sol plusieurs fois et s'élève à une hauteur de 60 centimètres environ. Divers objets sont projetés sur les assistants.

M. F..., assis dans un angle de la salle, reçoit deux tulipes prises dans le porte-bouquet placé au milieu de la grande table. Il demande le nom de l'invisible auteur de cette gracieuseté, pensant obtenir le nom d'un esprit familier.

Le guéridon, en contact avec les médiums, frappe le prénom et le nom d'un frère (mort) d'un assistant admis pour la première fois ; puis : « remerciements. »

La séance est levée à 11 heures et demie.

A. FRANCOIS.

BRANCHES. — Signalons l'activité de nos amis de Montpellier et de Lyon qui organisent activement les branches nouvellement fondées.

A *Tours*, une branche régulière est en formation. A *Nice*, un poste de correspondant régulier vient d'être établi. A *Rouen*, une nouvelle branche (la seconde) vient d'être fondée, et une loge martiniste est en formation. Nous en reparlerons sous peu. A *Valence* (Rhône), un poste de correspondant a été établi.

A L'ÉTRANGER. — Une branche régulière est constituée à *Corfou* (Grèce), une autre est en formation au *Caire* (Egypte).

Signalons à ce propos un important travail de la branche d'*Alexandrie*, une étude sur le magnétisme et l'Hypnotisme publiée par une revue locale. A *Anvers* (Belgique), un poste spécial de correspondant vient d'être établi à côté de la branche locale, déjà en si bonne voie.

En résumé, on voit que nous n'avons pas perdu notre temps pendant le dernier mois. *Le Groupe indépendant d'études ésotériques* est la seule société spiritualiste de France qui possède une centralisation de branches et de correspondants aussi solidement constituée.

COMMUNICATION AUX BRANCHES

EXPÉRIENCES PRATIQUES

Le Comité de direction du Groupe a décidé de faire

appel aux branches pour vérifier certaines expériences en voie d'exécution au Quartier Général.

Voici comment on procèdera :

Chaque expérience ou série d'expériences proposée sera tout d'abord essayée dans un des Groupes d'études pratiques au Quartier Général. Si les premiers résultats sont reconnus favorables, un appel sera fait aux concours des Branches du Groupe.

Dans ces derniers temps, l'étude de la *Psychométrie* a été poursuivie dans un Groupe d'études pratiques avec plein succès; aussi faisons-nous appel à tous nos chefs de Groupes de province et de l'étranger pour étendre notre champ d'études.

Les expériences sur la psychométrie ne nécessitent l'emploi ni de sujet somnambulique, ni de médium. Il faut simplement un « sensitif », qui peut parfaitement ne pas être hypnotisable.

Pour découvrir un « sensitif », plusieurs procédés peuvent être employés.

1^o Procédé de Reichembach. — Placer plusieurs personnes dans une chambre plongée dans l'obscurité. Dans cette chambre on aura disposé des fleurs, des petits aimants, si possible, ou des pièces métalliques. Au bout d'une demi-heure, certains des assistants commencent à voir des lueurs sortir des objets ou de leurs doigts. — Ces assistants sont sensitifs.

2^o Procédé Moutin. — M. Moutin donne, dans son ouvrage *le Nouvel Hypnotisme*, un procédé très rapide pour reconnaître les sensitifs par l'imposition des mains sur l'omoplate.

3^o Procédé psychométrique. — Se placer dans l'obscurité complète. — Poser alors sur son front soit des lettres de personnes connues (mais choisir ces lettres au hasard), soit des minéraux, soit des objets anciens (bibelots d'art, statuettes égyptiennes, etc., etc.), et noter les impressions ressenties.

Il y a une foule d'autres procédés : suggestion, hypnoscope, etc., etc., pour reconnaître les « sensitifs », et sur dix personnes, on trouve en général deux sensitifs.

Une fois le sensitif trouvé, les expériences se feront

dans l'obscurité et seront conduites librement par le chef de Groupe. Les expériences porteront :

1° Sur l'impression produite par des lettres de personnes connues ou inconnues du sensitif;

2° Sur l'impression produite par des objets se rattachant à l'antiquité;

3° Sur l'impression produite par les métaux et les minéraux.

Les résultats de ces expériences devront être envoyés au Quartier Général qui les collationnera.

Les chefs de Groupe désireux de plus grands détails peuvent s'en référer à l'*Initiation* (n° 6, mars 1892), ou demander des renseignements complémentaires.

De toutes façons nous sommes désireux d'étendre le champ des expériences habituelles faites à l'aide de la force psychique.

Les phénomènes de magnétisme, les faits dits spirites sont aujourd'hui bien connus et sont indéniables en tant que *faits* : la théorie de ces faits reste seule à déterminer scientifiquement. L'emploi d'êtres humains comme piles génératrices, les forces produites sous cette influence et encore si peu connues, les dangers de fraude, les théories enfantines ou mystiques mises en avant pour expliquer l'action de ces forces, tout cela demande une étude partielle et faite sur une grande échelle.

La centralisation réalisée à l'heure actuelle par le *Groupe indépendant d'Etudes ésotériques*, qui a pu grouper autour du Quartier Général près de cent branches et correspondants, permet d'espérer une fructueuse étude de ces questions difficiles. Voilà pourquoi nous faisons appel à toutes les branches pour expérimenter la *Psychométrie*. Une fois les premiers résultats obtenus, nous aborderons d'autres expériences.

Pour le Comité de Direction,

PAPUS.

GUÉRISON PAR L'HYPNOTISME

A la suite d'un interview de l'*Eclair*, plusieurs journaux ont parlé du fait suivant :

« Le 1^{er} février dernier, Mlle Eugénie B..., âgée de vingt ans, entrait à l'hôpital de la Charité pour crises et accidents nerveux variés. Elle offrait cette particularité qu'une énorme tache vineuse, s'étendant de l'oreille gauche à la clavicule, embrassant tout un côté du cou et la moitié de la joue gauche, déshonorait sa beauté.

« Le lobule et toute l'oreille étaient également atteints. La tache était d'un rouge violacé.

« Le jour de l'entrée de la malade, le Dr Luys, et son chef de laboratoire, le Dr Gérard Encausse, eurent l'idée — sans trop d'avance s'illusionner — d'employer la suggestion pour faire disparaître cette *envie*.

« La jeune fille fut endormie par les procédés ordinaires, et on lui suggéra, tout simplement, de ne plus avoir cette tache sur la figure et le cou.

« Je veux, lui disait le Dr Encausse, que la tache disparaîsse et qu'elle aille de mieux en mieux. »

« Trois jours après la première suggestion, le « nœvus » toujours rouge violacé, laissait voir, au milieu du cou, un léger îlot blanc. En cet endroit, — un centimètre carré à peu près — la peau avait repris la coloration naturelle.

« Les expériences furent continuées. Chaque jour, on suggérait au sujet endormi de se débarrasser du « nœvus ».

« Le 28 février les dimensions de l'îlot blanc avaient considérablement augmenté. De plus, la peau de l'oreille était redevenue entièrement blanche..

« Depuis, l'étendue de la tache diminue de jour en jour. Elle semble se fondre, attaquée à la fois en son centre et sur ses bords. Les endroits où la peau reprend sa teinte naturelle s'étendent, très lentement, il est vrai, mais enfin leurs progrès sont sensibles et — point essentiel — ils persistent. Ajoutons que la couleur générale des parties encore atteintes par l'*envie* semble avoir pâli. Le rouge

violacé s'est atténue : le « nœvus » est devenu rose tendre.

« Des photographies prises de jour en jour attestent la réalité de ce commencement de guérison. »

Un Rêve Révélateur

(REVIEW OF REVIEWS)

Le Rév. Char. Denyer, baptist minister à Cradock et président, les dernières années de sa vie, de l'Union Baptiste en Afrique méridionale, mourut subitement, dans la rue, en allant faire ses devoirs religieux un samedi matin, le 23 mai 1891.

M. Denyer était élève du Rév. M. Gurier's College, en Angleterre, avait à peu près trente-quatre ans et était un des pasteurs les plus dévoués de la colonie.

Il laissa une veuve et quatre petits enfants. Je suis heureux de dire qu'une somme considérable fut apportée par l'assistance à sa famille. La ville que j'habite est à 3,000 lieues de Cradok. Dans mon église, je possède le frère de M. Denyer, un jeune homme de vingt-cinq ans.

Son nom est James Denyer, et il est employé dans une compagnie de mines de Beers. M. James Denyer est un homme d'une santé robuste et d'un caractère tout ce qu'il y a de plus droit et digne de foi.

James travailla toute la nuit, le jour que son frère mourut.

Premier rêve

Jeudi matin 21 mai, entre sept et neuf heures, il rêva qu'il était dans son salon où se trouvait son frère mort;

il entendit des pas lourds d'un homme s'approchant de lui. Il sortit, pour aller dans le couloir, il vit des croque-morts étendant un corps qu'il reconnut pour être celui de son frère.

Second rêve

Vendredi matin 22 mai, il rêva la même chose en ajoutant qu'il alla dans le cabinet de travail de son frère qui se trouvait de l'autre côté du corridor et que là il le vit dans un cercueil.

Troisième rêve

Samedi matin, le jour où son frère bien-aimé était très entouré; il rêva qu'il y avait des milliers de personnes devant la maison de son frère; qu'il était le seul parent l'accompagnant; qu'on alla à l'église, où il y eut un service funèbre, et ensuite on alla au cimetière qu'il reconnut parfaitement dans son rêve. Le même jour, M. James devait revenir à ses devoirs, lorsque M. R. Archibald, qui était le mari d'une cousine germaine du pasteur en question, reçut une dépêche où on le pria d'annoncer le fait d'une mort soudaine du révérend Charles Denyer à 10 heures 30.

Lorsque M. Archibald reçut cette nouvelle, il était en train de faire un paiement aux ouvriers et ne pouvait à l'instant même interrompre cette occupation. Il envoya donc un de ses employés. Lorsque M. James vit l'employé de M. Archibald, il l'arrêta en route et lui dit ces mots : « Inutile de me dire pourquoi vous venez, je le sais trop bien. Mon frère est mort et vous venez l'annoncer. »

Le messager répondit: « Malheureusement, je suis désole de vous dire que vous ne vous êtes point trompé : M. votre frère est mort subitement à cette heure.

M. James prit le train immédiatement, arriva à Cradock dimanche matin à huit heures.

Il alla tout droit de la station ; il entra dans son cabi-

net et trouva exactement son rêve réalisé. La vision était absolument exacte. Mot à mot, tout fut exact. Ce rêve était fait avant la mort de son frère. »

Vous pouvez, mes lecteurs, vous convaincre, car le jeune homme habite Kimberlay et j'ai fait connaître son adresse à mes nombreux lecteurs, car je trouve que ces faits doivent être connus de ceux qui s'intéressent à la *Review of Reviews*.

M. Shea lui-même étant un chercheur et un profond observateur.

Maintenant, Monsieur, veuillez bien m'expliquer la signification de tout cela. Ce n'est certainement pas un estomac malade, ni un foie attaqué qui me fait faire des rêves de ce genre.

N'y a-t-il pas là-dessous une science qui était bien négligée?

N'y a-t-il pas des voix de l'autre côté qui veulent relever un voile pour nous faire comprendre des choses inconnues?

Croyez-moi votre dévoué et sincère.

James HUGUES.

Baptist Minister, Kimberlay, South-Africa.

6 février 1892.

NOUVELLES DIVERSES

UNE CONFÉRENCE DE M. CHARLES HENRY

M. Ch. Henry, maître de conférences à la Sorbonne, a fait, le mercredi 27 avril, au Théâtre d'application, une très intéressante conférence sur une *transformation de l'orchestre*. Après avoir retracé savamment le passé de

l'orchestre, il a posé le problème suivant : « N'est-il pas possible de réduire le nombre des instruments et de traduire dans une langue plus simple, quoique suffisante, les nuances infinies de l'orchestration ?

Il étudie l'orchestre réduit des Tziganes et expose la solution qu'un jeune compositeur de grand avenir, M. J.-Ed. Croegaert, a donné au problème avec son petit orchestre de sept exécutants : harpe, violoncelle, violon, alto, clarinette, contrebasse et tambour, en se servant du « glissando » de la harpe et en utilisant les notes « synonymes » de cet instrument. M. Ch. Henry présente à ce propos des accords nouveaux, utilisés par M. Croegaert, composés de six sons et de cinq intervalles de seconde, bannis à tort, d'après le conférencier de l'enseignement de l'harmonie. On parle, dit-il, de consonances et de dissonances, et jamais on n'a cherché à se demander, par des méthodes positives, si ces caractères subjectifs de plaisir et de peine sont réels. M. Ch. Henry arrive, par des méthodes expérimentales très délicates, à mesurer numériquement le plaisir et la peine ; d'après ses expériences et ses théories, la seconde ne serait pas une dissonance.

Le conférencier termine par ces mots qui ont été très applaudis : « La tentative de M. J.-Ed. Croegaert est un effort vers une technique musicale nouvelle qui mérite les plus sérieux encouragements. Je n'ai pas qualité pour prôner les vertus mondaines du petit orchestre. La Parisienne a l'esthétique dans le cœur. D'instinct, elle adopte toute chose d'art qui peut ajouter aux grâces de son accueil et servir d'encadrement à sa beauté. Le petit orchestre va d'ailleurs lui-même plaider sa cause, et il ne me reste qu'à vous prier de m'excuser d'avoir tant retardé votre plaisir. »

L'audition a été un vrai succès et le petit orchestre a vaillamment remporté gain de cause.



CONFÉRENCES DE M. JULES BOIS

M. JULES Bois a donné au théâtre d'art cinq Conférences Esotériques (faisant suite aux explications sur les *Mystères d'Eleusis* et les *Noches de Sathan*) dont voici les titres :

- 1^o L'Occultisme et l'anarchie;
- 2^o Où aboutira le Néo-Christianisme ;
- 3^o La Rédemption par la Perversité ;
- 4^o Les temps futurs et l'Antéchrist ;
- 5^o La Poésie Ésotérique.

Toutes ces conférences ont eu un succès vraiment mérité par le talent de l'orateur.

Les Magnétiseurs et la Médecine

Mardi 3 mai a eu lieu une réunion de magnétiseurs décidée à la suite de l'article de Papus publié dans le *Voile d'Isis*. Presque immédiatement après la publication de cet article, les magnétiseurs ont décidé d'agir, et déjà deux modèles de pétitions circulent. L'une de ces pétitions est faite sous les auspices des « Indépendants Lyonnais », l'autre sous l'inspiration de la Société « la Mesmérienne ». — Devant ce résultat, Papus, après avoir félicité vivement les magnétiseurs, a déclaré que le mandat qu'il avait assumé était rempli et a déclaré sa mission terminée.

Ensuite, M. le Dr Gérard a communiqué à l'assemblée le texte d'une déclaration du Bureau du Congrès magnétique de 1889, déclaration qui est déposée à la Chambre. Ce texte a été unanimement approuvé par les membres présents.

Après une courte discussion, à laquelle ont pris part MM. Durville, Auffinger, Reybaud, le comte de Constantin, le Dr Gérard, M. Lorenza et Papus, il a été

décidé à l'unanimité que toutes les pétitions seraient centralisées entre les mains du Dr Gérard qui les remettra à la commission de la Chambre après avoir fait une dernière réunion des magnétiseurs.

REVUE DES REVUES

OCCULTISME :

Le *Voile d'Isis* développe sa partie bibliographique, par la plume de J. Marcus de Vèze, de George Montière, de T. Haven ; à noter un curieux article de Philophôtes sur l'Alchimie à l'Institut (20 avril 1892). L'*Etoile* et *Psyché* continuent avec succès leurs efforts de diffusion de l'Occulte ; de même que la *Renaissance symbolique*. Et, à propos de Franc-Maçonnerie, je signalerai un mémoire très érudit sur le *Rituel des RR.. + + .. et sur sa signification symbolique*, par le Fr. Gobelet d'Alviella. — La *Paix Universelle* donne le récit de ses efforts en faveur du massage magnétique et annonce la souscription ouverte en ce but.

SPIRITISME :

On se souvient des torrents d'éloges décernés au Professeur Lombroso par la Presse spirite, lors de la publication d'une lettre du célèbre criminaliste constatant la réalité des phénomènes psychiques. Il est vrai que Lombroso, comme Crookes du reste, faisait toutes ses réserves au sujet de l'explication qu'on prétendait lui imposer.

Mais, depuis, les choses se sont gâtées, et le 7 février dernier paraissait un article explicatif du même Professeur Lombroso, qui, sans nier en rien les phénomènes produits, esquisse une théorie scientifique de ces faits.

Oser dire que le médium est un hystérique ou, tout au moins, un malade nerveux, que les faits produits par ce malade consistent, pour la plupart des matérialisations, dans l'objectivation des idées des assistants, et que, pourvu qu'un assistant parle une langue étrangère, le médium, simple miroir psychique, manifestera les mêmes effets, voilà de quoi attirer au professeur Lombroso les foudres du Spiritisme passé, présent et futur.

Mais, chose curieuse, les explications mises en avant par le professeur Lombroso nous ont tout l'air de sentir le fagot : l'objectivation des images psychiques, origine des matérialisations ; mais il nous semble qu'en 1853, Eliphas Levi, résumant la Kabbale, soutenait justement la même idée, reprise et défendue par Stanislas de Guaita ces derniers temps, et dérivée en droite ligne de... l'Occultisme. Et ainsi pour le reste des *explications* du Professeur Lombroso.

Aussi écoutez la docte « *Revue spirite* » (1^{er} mai 1892).

« Il suffit de parcourir ces pages de redites psychiatriques — nous possédons à Paris des psychiâtres qui ont devancé M. Lombroso — pour se convaincre de la transcendante inexpérience de l'auteur enspiritualisme expérimental. »

Et le reste est à l'avenant.

Allons, voilà encore du travail, pour M. Palazzi qui a découvert que la Kabbale avait été inventée au XIII^e siècle, et que ses livres fondamentaux sont écrits en latin. Vite une brochure pour démontrer que M. le professeur Lombroso a tort de protester contre ce fait que « le médium qui croit écrire sous la dictée du Tasse et de l'Arioste des vers indignes d'un lycéen » ne récite que ses propres idées. M. Palazzi prouvera sans peine que l'Arioste a perdu le sens poétique après sa désincarnation, ou qu'il est devenu... *occultiste*, ce qui est l'abomination de la désolation.

Pour nous qui, dans *l'Initiation* (partie initiatique) soutenons la réalité de ces faits produits par la force psychique, mais contestons dans la plupart des cas des explications enfantines fournies à l'appui de ces faits, nous ne pouvons qu'applaudir à des travaux aussi sérieux que

ceux de M. le Professeur Lombroso et engageons nos savants français à suivre son exemple.

Et maintenant, ô Professeur Lombroso, tenez-vous bien, vous venez de fournir de l'excellente copie à la presse spirite et de couronner dignement votre réputation scientifique.

Dans le même et si intéressant numéro, parmi les nombreux projets formés au sein du Comité de Propagande, « il est donné lecture d'un interview d'un jeune docteur-occultiste par le journal *l'Eclair*. Les assertions du dit docteur ne sont pas nouvelles, et le Comité se contente d'en rire, ne croyant pas devoir perdre son temps à les relever. Même accueil est fait à un article tiré du *Bulletin n° 3 de la Presse française et étrangère*, 3^e année, février 1892, article fantaisiste, dans lequel l'ancien secrétaire du Comité de propagande spirite se livre, sur le spiritisme et la presse spirite, à des appréciations aussi peu mesurées que peu sérieuses. » Etre jeune, être docteur et être occultiste, cela doit constituer le *nec plus ultra* de l'impertinence pour les rédacteurs de la vénérable *Revue spirite*.

MAGNÉTISME :

Je voudrais tout d'abord signaler la *Rivista quindicinale* (1) dans laquelle un occultiste fort érudit, le Dr Th. Sourbeck, publie des articles extrêmement sérieux, tels que la Graphologie, magnétisme et hypnotisme (décem. 1891 et janvier 1892), sur les rêves (mars 1892), etc. Le *Journal de magnétisme* (avril 1892), continue ses extraits sur l'œuvre de M. Durville, et résume une conférence de M. Rouxel sur la famille des Puységur. La *Chaîne magnétique* (mars et avril 1892) adresse de son côté un appel aux magnétiseurs réduits à l'inaction par la nouvelle loi sur l'hypnotisme, et reprend ses relations de cures non officielles.

(1) Revue bi-mensuelle, publiée à Alexandrie d'Egypte, typographie V. Penassar.

SOCIALISME :

Le *Devoir* donne la suite de ses études pratiques d'économie sociale. La *Paix universelle* (15 avril) fait un appel à ses lecteurs en faveur de Tolstoi et des affaires de Russie ; à lire un article de Fabre des Essarts sur *Auguste Comte*.

LITTÉRATURE :

Une nouvelle revue mensuelle, l'*Idée libre*, vient de paraître avec MM. Ed. Schuré, Jules Bois, Maurice Pottecher, Gabriel Mourez ; souhaitons à ces artistes convaincus tout le succès qu'ils méritent. A lire dans les *Entretiens politiques et littéraires* deux articles de R. de Gourmont et de F. Vielé-Griffin. Le numéro d'Avril de la *Plume* est consacré, sous la direction du Dr J. M. E. Baret à la chanson populaire au Japon. Dans la *Chimère*, des articles de P. Redonnel, L. Durocher et P. de Labaume sur le *Panthée* de Peladan. A lire aussi d'intéressantes tentatives, faites par *l'Art social* et les *Annales Gauloises*.

DIVERS :

La *Revue philosophique* termine la publication du problème de la vie de Ch. Dunan, à noter la partie bibliographique qui est à citer comme modèle de critique sérieuse et impartiale ; j'y trouve enfin une lettre de Papus rectifiant quelques opinions émises par M. P. Janet à notre égard dans son article sur le spiritisme contemporain (avril), entre autres sur la tendance que laisse percer M. Janet à affubler Papus des titres de « mage » ou de sâr. Le *Bulletin de la Presse* (avril 92) publie le deuxième article de Papus sur la presse néo-spiritualiste étrangère.

Lire dans le *Journal des Savants* (mars 1892), les traductions latines des ouvrages alchimiques par M. Berthelot ; dans le *Cosmos* (mars) la thérapeuthique malgache par P. Camboné, et le fascicule entier des *Internationales Archiv für Ethnographie* (Leide).

Enfin je terminerai en constatant que M. F.-A. Helie ne daigne pas faire à l'*Initiation* l'honneur de la nommer dans ses comptes rendus pourtant assez complets de la *Revue de la Science nouvelle*.

SÉDIR.

LIVRES REÇUS

Les Altérations de la Personnalité, par A. BINET, directeur adjoint du laboratoire de psychologie physiologique de la Sorbonne.

Sous ce titre, la *Bibliothèque scientifique internationale*, dirigée par M. Em. Alglave, publie un ouvrage d'un des représentants les plus distingués de la nouvelle école philosophique, ouvrage qui ne peut manquer de piquer la curiosité du public par les faits étonnans qu'il révèle et dont il donne l'explication scientifique. M. Binet montre que le fameux *moi* indivisible de la vieille philosophie peut se dédoubler en plusieurs personnalités coexistantes ou successives parfaitement distinctes, en un mot qu'un même homme peut être à la fois plusieurs personnes. Ces faits extraordinaires, constatés scientifiquement, conduisent M. Binet à expliquer d'une manière naturelle des faits réputés miracles ou impostures, comme les phénomènes du spiritisme. (1 vol. in-8, cartonné à l'anglaise, avec figures. Librairie Félix Alcan. Prix : 6 fr.)

Nous ferons sans doute un compte rendu spécial de cet ouvrage.

Chez COTTA, CARL DU PREL, *das Kreuz am Fermer*, roman hypnotico-spiritualiste. 2 vol. in-18 de 550 pages avec notes. (Compte rendu prochainement par P. Sédir.)

HENRI BOSSANNE, *Mademoiselle Rondecur*. 1 vol. in-18, 2 fr. 50. (Labbé, éditeur.)

Nouvelle Révélation. La Vie (1), par CH. FAUVETY. Le livre que M. Charles Fauvety vient de faire paraître sous le titre de *Nouvelle Révélation*, *la Vie* est une œuvre philosophique profonde, d'une grande portée, dont l'importance, sera appréciée non seulement par l'élite des penseurs, mais aussi par le grand public intelligent, pour qui les idées ne sont pas devenues lettre morte.

L'œuvre contient les éléments d'une véritable révolution dans la science et dans la philosophie. L'auteur nous fait connaître la Vie et nous la montre partout dans l'Univers vivant qui s'identifie avec Dieu et n'est dans sa partie matérielle que l'objectivation de la pensée divine. Tout être se compose d'un moi, d'un non-moi et des rapports qui unissent les deux termes. Tous les êtres ne vivent que par leurs rapports ; il n'en est pas autrement de l'Être parfait qui contient tous les êtres. Le rapport entre le moi et le non-moi de Dieu est la Loi. La notion de Dieu, dégagée ainsi de tout le vieil anthropomorphisme, se trouve transportée du plan contingent dans le domaine de l'absolu, qui est celui de la raison pure.

En conséquence logique de sa conception générale, M. Ch. Fauvety attribue à l'espèce l'immortalité psychique, qui devient ainsi la propriété de chacun des membres du genre humain considéré en son entier comme un seul et même être.

Un chapitre des plus originaux est consacré à la réfutation de l'attraction newtonienne, hypothèse inutile lorsqu'on a démontré que l'Univers est vivant et, à ce titre, se meut d'un mouvement spontané qui lui est propre, et qui est tantôt centrifuge, tantôt centripète.

(1) 1 vol. in-16, 3 fr. 50, en vente à la Librairie du Merveilleux.

Le Gérant : ENCAUSSE.

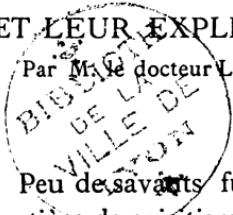
IMP. E. ARRUAULT ET C^{ie}, 6, RUE DE LA PRÉFECTURE, TOURS.

AVANT-PROPOS

Les Faits Spiritiques

ET LEUR EXPLICATION PSYCHIATRIQUE (1)

Par M^e le docteur LOMBROSO, professeur à l'Université
de Turin


Peu de savants furent plus incrédules que moi en matière de spiritisme. Ceux qui en douteraient n'auront qu'à consulter mon ouvrage: *Les Fous et les Anormaux* ou mes *Études sur l'Hypnotisme*, dans lesquels j'insulte presque les spirites.

C'est qu'en effet, plusieurs faits de spiritisme étaient et sont encore peu croyables, celui, par exemple, de faire parler les morts, sachant très bien que les morts, surtout après quelques années, ne sont qu'un tas de substance inorganique. Autant prétendre faire penser ou parler des pierres.

Une autre cause était que ces expériences se faisaient dans l'obscurité; aucun physiologue ne peut admettre des phénomènes que l'on ne puisse pas bien voir, surtout des phénomènes si discutables.

(1) Nous empruntons à la *Revue d'Hypnotisme* de M. le Dr Berrillon l'article suivant, qui n'a encore été publié *in extenso* par aucun journal spiritualiste. Cette étude, des plus remarquables, intéressera vivement nos lecteurs, nous en sommes convaincus.
N. D. L. D.

Mais, après avoir vu repousser par des savants des faits comme celui de la transmission de la pensée, du transfert des sens, qui, quoique très rares, n'en sont pas moins très réels, et que j'avais constaté *de visu*, j'ai commencé à croire que mon scepticisme pour les phénomènes spiritiques était de même nature que celui d'autres savants pour les phénomènes hypnotiques.

Sur ces entrefaites, il me fut offert d'étudier des phénomènes chez un médium certainement extraordinaire, la Eusapia; j'acceptai avec empressement, d'autant plus que je pouvais l'étudier avec d'autres aliénistes distingués, tels que Tamburini, Virgillio, Bianchi, Vizioli, qui étaient aussi sceptiques que moi dans cette matière et qui pouvaient m'aider à contrôler les observations.

Nous avons pris toutes les plus grandes précautions possibles; nous avons examiné cette femme avec la méthode de psychiatrie moderne, et nous lui avons trouvé l'obtusité tactile, des troubles hystériques peut-être même épileptiques, et de profondes cicatrices à l'os pariétal gauche; nous lui avons lié un pied et une main avec un pied et une main des nôtres, Tamburini et moi.

Nous avons commencé et terminé les expériences avec la lampe allumée; de temps en temps l'un de nous allumait subitement aussi une allumette pour empêcher des tromperies quelconques.

Les faits observés furent très étranges. Je constatai, à la lumière, une table qui s'élevait en même temps que nos chaises; par un effort fait avec nos mains

pour abaisser cette table, je notai une résistance de 5 à 6 kilos à peu près.

On entendit ensuite, sur demande de M. Ciolfi, qui connaissait beaucoup le médium, des coups dans l'intérieur de la table, et ces coups répondaient parfaitement (dans leur langage spiritique et conventionnel), aux demandes qui leur étaient adressées sur l'âge des personnes présentes et sur ce qui devait arriver et qui arriva, par œuvre d'un esprit ou d'un génie !

On éteignit la lumière et on entendit des coups plus vigoureux dans la table, et, peu de temps après, une sonnette, placée sur une table à la distance de plus de 1 mètre d'Eusapia, se mit à sonner et à tourner sur nos têtes; ensuite elle se plaça sur notre table et après sur un lit éloigné du médium d'environ 2 mètres.

Tandis qu'on entendait le son de cette clochette qui remuait en l'air, le docteur Asceasi, qui, d'après notre conseil, s'était placé derrière Eusapia, alluma une allumette et put voir la sonnette lancée dans l'air justement quand elle allait tomber sur le lit derrière le médium.

Plongés de nouveau dans l'obscurité, nous entendîmes une table en bois qui se remuait et, tandis que les mains du médium étaient gardées par moi et le professeur Tamburini, le professeur Vizioli se sentait tirer les moustaches ou pincer les genoux et avait l'impression d'être touché par une main petite et froide.

Moi, j'entendis qu'on ôtait ma chaise et qu'on me la replaçait ensuite.

Un grand rideau, qui divisait la chambre d'une alcôve qui était à 1 mètre de distance du médium, se souleva comme agité par un coup de vent et enveloppa toute ma personne ; j'essayai de le soulever, mais je n'y réussis qu'avec beaucoup de difficulté.

Mes autres compagnons observèrent, à 10 centimètres de distance, sur ma tête et sur celle du professeur Tamburini, des petites flammes jaunâtres ; mais ce qui me frappa le plus, ce fut la transfusion d'une assiette de farine, de telle sorte que la farine restait unie et coagulée comme la gélatine. Cette assiette avait été placée derrière l'alcôve à un mètre et demi de distance de nous ; le médium avait pensé la remuer, mais, de là manière que cela se produisit, elle voulait nous jeter de la farine sur le visage ; car, en effet, elle nous avait dit : « Faites attention, je vais vous jeter la farine qui est ici sur le visage. »

On alluma la lampe. Nous brisâmes la chaîne que nous faisions autour de la table et nous trouvâmes la farine renversée. Peu de temps après, nous vîmes un gros meuble qui était derrière l'alcôve, à deux mètres de nous, se remuer lentement et venir vers nous comme s'il était poussé par quelqu'un ; il ressemblait à un gros pachyderme qui s'avancait près de nous.

De semblables expériences furent faites avec Eusapia par les médecins Barth et Defiosa, qui m'écrivirent les faits suivants :

Ils virent plusieurs fois une sonnette remuer dans l'air, sonner sans être remuée par personne. Deux fois ils entendirent claquer des mains.

Le banquier Hirsch, qui était avec eux, demanda de

parler avec une personne qui lui était chère ; il vit l'image de cette personne, en entendit la parole en français (car elle était française, morte il y a vingt ans).

La même chose fut observée par M. Barth, qui vit son père mort et reçut deux baisers ; tout le monde vit aussi des petites flammes sur la tête d'Eusapia.

Voilà les faits.

Or ces faits (il faut les admettre, car qui pourrait nier les expériences vues ?) sont de nature à nous faire supposer, pour les expliquer, un monde bien différent de celui qui est admis par les névropathologues.

Il faut observer tout d'abord qu'Eusapia est une névropathe, qu'elle a eu dans son enfance, au pariétal gauche, une blessure si profonde que le doigt s'y enfonce, et qu'elle resta ensuite atteinte d'attaques épileptiques, cataleptiques, hystériques, et ces accès se produisent principalement pendant les phénomènes médianiques, et elle présente une remarquable obtusité des sens. Des autres médiums très habiles, comme Hume, Slade, etc., n'étaient que des névropathes.

Or je ne puis pas trouver absolument inadmissible que de même chez les hystériques et les hypnotisés, l'excitation de certains centres qui se prononcent puissamment, par la paralysie des autres, donnent lieu à une transposition et à une transmission des forces psychiques ; ainsi elle peut donner lieu à une transposition et à une transmission des forces psychiques ; ainsi elle peut donner lieu à une transformation en force lumineuse et mouvante. Alors on

comprend comment la force, nous dirons corticale et cérébrale, d'un médium puisse, par exemple, sous une table, tirer la barbe, battre, caresser, qui sont les phénomènes les plus connus dans ces cas. Quand la transposition des sens arrive, quand le menton, par exemple, ou le nez voient dans l'état d'hystérisme, le centre cortical de la vision qui réside dans le cerveau, acquiert une telle énergie qu'il se substitue à l'œil.

Nous avons pu constater cela avec des lentilles et un spectroscope, — chez trois hypnosés, — M. Ottolenghi et moi, dans l'hallucination hypnotique.

Quand le suggestionné hypnotique voit un objet qu'on lui impose de voir et quand, surtout, il ne voit pas une chose que nous lui suggérons ne pas exister (suggestion négative), malgré qu'il l'ait sous ses yeux, le centre visuel cortical prend la place de l'œil : il voit sans le secours de l'œil.

Les images qui proviennent par l'excitation intérieure (comme les hallucinations suggérées, quand on montre au sujet une mouche imaginaire sur un morceau de papier blanc); chez certains hypnotisés, ces images se présentent comme si elles étaient réelles; ainsi il faut admettre qu'elles procèdent du cerveau à la périphérie et en sens contraire, de la même manière que les images réelles se portent de la périphérie au centre. En effet, elles sont sujettes à ces modifications qui peuvent parvenir par les moyens interposés; ainsi, nous avons essayé de montrer une mouche imaginaire à un sujet hypnotisé, et nous avons fait avancer et reculer cette image dans l'espace, et la pupille du sujet changeait comme si l'image avait été réelle;

de plus, la mouche imaginaire était par le sujet augmentée de grosseur avec une lentille grossissante, ou diminuée de volume par une lentille qui la rendait plus petite, comme si en effet le suggestionné se servait d'un spectroscope réel, tandis qu'il était imaginaire.

Mais, pour que cela arrive, il faut que le centre cérébral de la vision soit substitué à l'organe de la vision même, c'est-à-dire que le cerveau puisse voir, au lieu de l'œil.

Quand on a la transmission de la pensée, qu'arrive-t-il ? Évidemment, dans une certaine condition qu'on trouve bien rarement, ce mouvement cortical dans lequel la pensée consiste se transmet à une petite ou grande distance.

Or, comme cette force se transmet, elle peut aussi se transformer, ou la force psychique peut devenir force mouvante, d'autant plus que nous avons dans l'écorce cérébrale des amas de substance nerveuse, centres moteurs qui président précisément aux mouvements, et que, quand ils sont irrités, comme chez les épileptiques, ils provoquent des mouvements très violents aux extrémités.

Mais on dira que ces mouvements spirituels n'ont pas pour intermédiaire le muscle, qui est le moyen le plus commun de transmission des mouvements. C'est vrai ; mais la pensée aussi, dans les cas de transmission, ne parcourt pas ses sentiers habituels de transmission, qui sont la main et le larynx. Dans ces cas, il faut admettre l'hypothèse que le moyen de communication soit celui qui sert à toutes autres énergies,

lumineuses, électriques, etc., et qu'on appelle, avec l'hypothèse admise par tout le monde, l'éther.

Ne voyez-vous pas l'aimant faire remuer le fer sans autre intermédiaire ? Dans ces faits spiritiques, le mouvement prend une forme plus semblable au vouloir, plus intelligente, car elle part d'une force motrice qui est en même temps un centre psychique, l'écorce cérébrale.

La grande difficulté est de pouvoir admettre que le cerveau soit l'organe de la pensée et que la pensée soit un mouvement; du reste, en physique, admettre que les forces se transforment l'une dans l'autre et qu'une certaine force mouvante devienne lumineuse, calorifique, n'est pas difficile.

Les médiums écrivant n'ont plus besoin d'explications après le livre de Janet sur *l'Automatisme inconscient*.

Ce médium, qui croit écrire sous la dictée du Tasse ou de l'Arioste et écrit des vers qui ne seraient même pas dignes d'un élève de lycée, ce médium travaille dans un état semi-somnambulique pendant lequel il est à la merci de la majeure activité de l'hémisphère droit, tandis que l'hémisphère gauche, qui est ordinairement le plus énergique, reste inactif et n'a plus conscience de ce qu'il fait: il croit alors agir sous la dictée d'une autre personne.

Cet état d'activité inconsciente explique les mouvements et les gestes que peut faire une main sans que le reste du corps de l'individu y prenne part, et qui semblent provoqués par l'intervention d'autrui.

Beaucoup d'autres faits spiritiques ne sont que l'effet

de la transmission réciproque de la pensée entre les personnes qui sont près du médium, autour de la table dite spiritique ; cette table, jusqu'à un certain point, favorise ces transmissions, car, comme je l'ai observé une autre fois, elles arrivent plus aisément à une petite distance de l'hypnotisé, et mieux avec ceux qui sont en relation avec lui. Or, la table, autour de laquelle on forme une chaîne, est très aisément la cause de contact et de voisinage du médium.

Il faut observer qu'en effet les phénomènes spiritiques (tirer la barbe, claquer des mains), en ce que j'ai pu voir, arrivent plus fréquemment sur les personnes qui sont près du médium.

Quand une table donne une réponse exacte, quand elle dit par exemple l'âge d'une personne ou un vers dans un langage que le médium ne connaît pas, ce qui émerveille les profanes, c'est qu'une des personnes présentes sait ce certain nom, ce certain vers, et transmet sa pensée au médium, lequel l'exprime ensuite avec ses mouvements et quelquefois le réfléchit dans l'une des personnes présentes. C'est qu'en effet, dès que la pensée est un mouvement, non seulement elle se transmet, mais aussi elle se réfléchit, et j'ai observé des cas d'hypnotisme dans lesquels une certaine pensée, non seulement se transmettait, mais se réfléchissait sur une troisième personne qui n'était ni l'acteur ni le sujet et n'avait pas été hypnotisée, comme du reste cela arrive pour la lumière et les ondes sonores.

Si, dans la société spiritique assemblée autour de la table magique, il n'y a personne qui connaisse le

latin, la table ne parle plus en latin ; mais le public, qui ne fait pas cette critique, croit que le médium parle le latin par l'inspiration des esprits, comme il se figure qu'il converse avec un mort.

Ainsi on explique le cas arrivé à M. Hirsch et au Dr Barth, qui virent leurs parents morts et entendirent les voix. La pensée de la femme et du père de ces messieurs se transmit au médium et par lui à eux, car la pensée acquiert pour quelques hommes la forme d'image, image qui disparaît pour les autres à cause de la rapidité avec laquelle les idées s'assemblent. Ainsi, ces messieurs virent l'image de leurs parents, dont ils avaient la pensée et le souvenir vifs et présents.

Quant aux photographies spiritiques, j'en ai vu plusieurs, mais d'aucune je ne suis sûr, et, jusqu'à ce que j'en aie reproduit une, je ne puis donner mon avis.

Mais l'objection que la majorité nous fait est celle-ci : « Pourquoi le médium Eusapia peut-il tout, et non les autres ? »

Le soupçon d'une tromperie, toujours très naturel pour tout le monde et surtout chez les âmes vulgaires, constitue l'explication la plus simple, la plus aisée pour tous, et nous épargne la fatigue de penser et d'étudier.

Ce doute disparaît aux yeux du psychiatre, qui a vieilli en étudiant les hystériques et les simulateurs, et qui prend toutes ses précautions.

D'ailleurs, il s'agit de faits bien ordinaires (tirer la barbe, pousser une table ou la soulever), toujours ces mêmes faits, qui se reproduisent avec une invariable monotonie, tandis que celui qui voudrait tromper

pourrait aussi inventer des faits plus amusants, plus merveilleux.

Il est évident que les charlatans sont très nombreux et les médiums très rares. Moi, en Italie, je n'en ai trouvé que deux, tandis que des hystériques simulatrices, j'en ai trouvé et soigné plus d'une centaine. Après cela, les faits spiritiques, s'ils étaient toujours une tromperie, devraient être nombreux et non pas si rares. Donc, la cause des phénomènes des médiums doit se rechercher dans les conditions pathologiques du médium, précisément comme j'ai démontré pour les phénomènes hypnotiques (*Etudes sur l'Hypnotisme*, 3^e édit.)

Or le médium Eusapia présente des anomalies cérébrales graves, desquelles très probablement dérive l'interruption des fonctions de certains centres cérébraux, tandis qu'augmente l'activité d'autres centres, dans l'espèce, des centres moteurs.

Celle-ci est la cause de ces singuliers phénomènes médianiques. Quelquefois les phénomènes qui appartiennent aux hypnotiques et aux médiums arrivent, c'est vrai, chez des personnes normales, mais dans l'état d'une passion profonde, chez les mourants, qui pensent à la personne qui leur est chère avec toute l'énergie de cet état préagonique, et alors il arrive que la pensée se transmet sous forme d'image, et on a ce qu'on nomme l'apparition des fantômes, que maintenant on désigne sous le nom d'hallucination télépathique.

Bien qu'il existe, ce phénomène pathologique ne se rencontre qu'en des circonstances très rares et chez des individus qui ne présentent pas des phénomènes

de grande intelligence, en dehors de ces courts instants de l'accès médianique.

Il est probable que, dans des temps très anciens où le langage était à l'état embryonnaire, la transmission de la pensée arrivait plus fréquemment, et plus fréquents étaient les phénomènes médianiques, qu'on connaissait alors sous le nom de magie et de prophétie. Mais avec la civilisation, avec l'écriture, avec un langage perfectionné, la voie directe, celle de la transmission de la pensée, étant devenue inutile, incommodé, en trahissant les secrets et confondant les idées par son incertitude toujours plus grande que par les moyens des sens, allait disparaître tout à fait ; et avec l'importance diminuée des formes névropathiques, qu'on comprit être pathologiques et non divines, diminuèrent et disparurent les prophéties, les magies, le fakirisme, les fantômes et ce qu'on nomme des miracles, qui étaient presque tous des phénomènes réels, mais médianiques.

Toutes ces manifestations n'eurent plus lieu qu'en des cas très rares parmi les peuples civilisés, tandis qu'ils existent encore sur une vaste échelle parmi les peuples sauvages et chez les névropathes.

Étudions donc, comme dans la névropathie, comme dans la criminalogie, comme dans l'hypnotisme, le sujet plus que le phénomène, et nous en trouverons l'explication plus exacte et moins merveilleuse qu'on ne croyait tout d'abord et, en attendant, gardons-nous de cette erreur de croire que tous soient des simulateurs et nous seuls des savants, tandis que, hélas ! cette prétention pourrait précisément nous entraîner dans l'erreur.

LOMBROSO.



PARTIE INITIATIQUE

L'Image Astrale

Dans une de ses œuvres les plus originales : *le Crocodile*, Claude de Saint-Martin, décrit d'une manière merveilleuse les propriétés de conservation du plan Astral en parlant de la ville d'Atalante (chant. 64 et suiv.)

Après avoir parlé de la conservation de tout ce qui se trouvait dans Atalante, depuis les maisons jusqu'aux ustensiles, ainsi que les hommes et les animaux, le célèbre philosophe raille doucement les physiciens en proposant des explications « scientifiques » des faits qu'il observe. Toutefois l'occultiste est prévenu du secret par des remarques de ce genre :

« Quant à la clarté dont j'ai joui en parcourant la ville d'Atalante, je ne pourrais non plus vous l'expliquer autrement qu'en vous rappelant que j'avais encore les yeux pleins de cette sombre lumière que j'avais rapportée de mon séjour dans le corps de l'animal qui nous avait dévorés. » Cette dernière phrase fait allusion au *dragon du seuil*.

Mais passons sur les explications ironiques dédiées par Saint-Martin aux physiciens, et arrivons au passage qui nous intéresse davantage.

« La merveille la plus étonnante parmi toutes celles que je vous ai annoncées, c'est que, non-seulement tous les objets dont je vous ai parlé se sont trouvés conservés là dans toutes leurs formes et leurs apparences extérieures, mais que j'y ai aperçu aussi tout ce qui pouvait me donner connaissance du caractère, des mœurs, de l'esprit, des passions, des vices et des vertus des habitants. Car la même loi de physique qui a fait que toutes les substances et les corps renfermés hermétiquement dans cette ville n'ont point souffert à l'extérieur a étendu son pouvoir conservateur SUR LES PAROLES MÊMES des citoyens d'Atalante, et a fait que les traces en sont corporisées et sensibles, comme en sont tous les autres objets renfermés dans cette malheureuse enceinte. »

Je ne connais pas, dans la littérature occultiste, une plus belle description des propriétés conservatrices du plan astral que celle de la *Ville d'Atalante* par Claude de Saint-Martin.

Les extraits précédents posent bien le fait dont nous allons nous occuper :

1^o Le praticien qui parvient à la vision du plan astral y voit conservées les formes passées (la psychométrie prouve cette assertion) ;

2^o Ces formes conservées en astral présentent tous les caractères des objets dont elles sont émanées. — On les appelle en occultisme des *Images astrales*.

..

La doctrine ésotérique enseigne en effet que, de même que nous avons sur le plan physique une ombre qui accompagne toujours notre corps, nous avons également sur le plan astral « une image » qui persiste bien longtemps après la disparition du corps physique.

Représentez-vous un miroir qui aurait la propriété de conserver les images qu'il aurait réfléchies, avec leur aspect exact, leur couleur, leur forme, etc., etc., et vous aurez une idée de cette propriété attribuée par l'occultisme au « plan astral ».

La photographie nous révèle analogiquement de bien curieuses choses concernant l'astral, de même que l'étude de l'électricité nous initie à bien des mystères du plan de création, mais n'anticipons pas.

Une image astrale aura donc, en définitive, toutes les propriétés d'une image réfléchie dans un miroir.

Au premier abord, le débutant en pratique qui pénètre dans l'astral est tenté de confondre ces « images » très nombreuses avec les êtres réels qui peuplent ce plan si curieux ; ce n'est que par la pratique qu'il arrive à distinguer les « reflets », comme les appelle Eliphas Levi, des êtres qui se meuvent en astral.

Cette confusion est une des pierres d'achoppement les plus dangereuses qui entravent la carrière des voyants et des prophètes et la confusion des formes involuant vers la matière, c'est-à-dire des formes de l'avenir, avec les formes qui évoluent vers l'astral, c'est-à-dire les formes du passé, est encore un nouvel obstacle ajouté au précédent.

Mais, quand cette confusion ne peut avoir lieu que sur le plan astral, elle n'est dangereuse, en somme, que pour l'expérimentateur. Il n'en est pas de même quand, à l'aide de certaines pratiques, ou arrive à manifester une « image astrale » sur le plan physique.

Il y a deux procédés principaux pour manifester l'Astral ; c'est de se placer dans un tel état qu'on s'y plonge soi-même, ou bien de faire certaines pratiques qui permettent à l'Astral de venir se manifester sur le Plan physique, dans des conditions toutes physiques.

Sans nous occuper du premier cas, disons quelques mots du second.

L'Astral n'est pas un lieu, c'est une condition d'être, un état. L'Astral est donc *en puissance d'être* comme dirait Fabre d'Olivet, tout autour de nous, c'est l'envers invisible de tout ce qui est visible ici-bas.

Supposons que nous ayons à étudier l'image astrale d'un ami mort depuis quelques temps.

Cette image est en « puissance d'être » dans le plan astral et peut être comparée à l'image qui a impressionné la couche sensible d'une plaque photographique. L'image est dans cette couche sensible ; mais nos yeux matériels sont incapables de l'apercevoir.

Pourquoi ?

Parce qu'elle n'est pas *révélée*.

Pour révéler cette image, il faut se placer dans l'obscurité, ou, tout au moins, à l'abri de certains des rayons de la lumière, et faire agir sur la couche sensible des fluides physico-chimiques.

Dans l'expérimentation magique, il en est absolument de même.

Mais au lieu des fluides physico-chimiques, ce sont des fluides vitaux qu'il faudra mettre en œuvre — les fluides, on les prendra dans un être névropathique et endormi comme dans les expériences spirites ou dans un animal, ou dans une substance vivante quelconque comme dans les expériences magiques.

Les conditions d'expérience étant bien remplies, l'image de l'être évoqué se manifestera sur le plan physique, apparaissant à tous les assistants, et, bien plus, susceptible d'être photographié, tout comme le reflet d'un être dans un miroir est susceptible d'agir sur la couche sensible d'un cliché photographique.

Cette image, n'empruntant ses moyens de manifestation qu'au dynamisme vital dont elle est imprégnée, ne sera que transitoire. Elle est bien révélée, mais n'est pas fixée.

Comment distinguer alors, me direz-vous, une image astrale d'un être réel ?

Shakespeare a parfaitement mis à jour cette distinction. L'image astrale (fantôme de Banco, dans *Macbeth*) ne parle pas, tout comme le reflet dans un miroir, c'est là ce qu'Homère appelle εἴδωλον ; l'élémentaire au contraire, qui se manifeste lui-même, agit et parle. Les expériences de Crookes sur Katie-King sont très démonstratives à ce point de vue ; d'autre part, Shakespeare, dans le fantôme d'*Hamlet*, établit très bien cette distinction.

On voit combien tous ces sujets techniques de l'occultisme demandent de réflexion et d'étude ; on con-

çoit aussi pourquoi les occultistes ont autre chose à faire qu'à perdre leur temps à la polémique. Nous continuerons régulièrement ces études sur l'astral.

PAPUS.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Extériorisation de la sensibilité

I

Il est peu de familles dans lesquelles on ne conserve la tradition d'images vues ou de voix entendues au moment où une personne chère courait un grand danger.

Ces récits ont été recueillis et discutés avec le plus grand soin, en Angleterre, par la *Society for psychological Researches*, qui a pour président M. Henry Sidwich, professeur à l'Université de Cambridge; pour membres honoraires, MM. Adams et Williams Crookes, de la Société royale de Londres, lord Tennyson, MM. Gladstone, Alfred Russell Wallace, John Ruskin et Watts; pour membres correspondants en France, MM. Beaunis, Bernheim, Fétré, Pierre Janet, Liébault, L. Marillier, Th. Ribot, Ch. Richet et H. Taine.

Le résultat de ce travail a paru à Londres sous ce

titre : *Phantasms of the Living*, et une traduction abrégée en a été publiée à Paris en 1891 par M. Marillier, sous le titre : les *Hallucinations télépathiques*.

En même temps, la Société de psychologie physiologique de Paris nommait, pour continuer l'œuvre de la Société anglaise, une commission présidée par M. Sully-Prudhomme, de l'Académie française, et composée de MM. G. Ballet, agrégé à la Faculté de médecine de Paris ; Beaunis, professeur à la Faculté de médecine de Nancy ; Marillier, maître de conférences à l'Ecole pratique des hautes études ; Ch. Richet professeur à la Faculté de médecine de Paris, et le lieutenant-colonel de Rochas, administrateur de l'Ecole polytechnique.

Après un examen attentif d'un grand nombre de récits, la commission proposa à la Société de psychologie la motion suivante, qui fut adoptée à l'unanimité.

« Les faits donnés comme hallucinations télépathiques sont assez nombreux et assez intéressants pour mériter l'attention et la discussion. »

En d'autres termes, il a paru aux rapporteurs que le très grand nombre de coïncidences bien démontrées ne permettait pas de considérer comme de simples hallucinations dues à une cause morbide certaines impressions visuelles ou auditives se rapportant à des événements qui se passaient à grande distance précisément à ce moment-là.

Nous voici donc en présence d'un phénomène qui nécessite la projection d'un élément sensible hors du corps, soit de l'individu qui se fait percevoir, soit de celui qui perçoit.

On est conduit à une hypothèse analogue par les faits de lucidité magnétique, que je ne fais qu'indiquer ici, parce qu'ils n'ont point été étudiés d'une manière aussi sérieuse que les précédents, et j'aborde une classe de manifestations beaucoup moins extraordinaires, mais plus intéressantes, parce qu'on peut les soumettre jusqu'à un certain point à l'expérimentation (1).

Tels sont les faits de transmission de pensées et de sensations qu'on trouvera brièvement exposés dans le chapitre II des *Hallucinations télépathiques*, et dont un cas très remarquable a été rapporté, en détail, dans la *Revue philosophique* (numéro d'avril 1886).

On sait que le docteur Babinski, à la Salpêtrière, a obtenu, à l'aide d'un aimant, le transfert d'anesthésies, de paralysies, de coxalgies et même de mutisme d'une hystérique sur une autre hystérique placée à quelque distance.

Le docteur Luys, à la Charité, est allé plus loin : il a obtenu le transfert de symptômes morbides de toute espèce, d'une personne ordinaire malade, à un sujet légèrement endormi avec lequel il la mettait en contact ; il les a même transportés du malade au sujet dans une pièce voisine, à l'aide d'un aimant en fer à cheval placé successivement en contact pendant quelques instants avec la tête des deux personnes.

J'ai montré moi-même, dans un livre récent sur les

(1) Cet article a paru dans le journal *le Temps* (27 mai 1892) avec l'annotation suivante de la Rédaction :

« On suit aujourd'hui avec un grand intérêt toutes les recherches qui ont pour but d'éclairer, ou, tout au moins, de bien établir en ses données le problème des phénomènes psychiques. Au lieu d'exposer nous-mêmes, objectivement, et

Etats profonds de l'hypnose (2), comment, à mesure qu'on approfondissait le sommeil magnétique d'un sujet, on déterminait une série d'états séparés par des périodes de léthargie et caractérisés par des perceptions de plus en plus parfaites des sensations du magnétiseur par le magnétisé, d'abord au contact, puis à distance.

Enfin, il résulte des expériences de M. Pierre Janet que des hystériques, anesthésiques à l'état de veille, acquièrent la sensibilité normale lorsqu'on les magnétise.

II

En rapprochant tous ces faits, j'ai été conduit à me demander si l'agent inconnu qui transmet au cerveau les impressions extérieures et qui, chez les individus normaux, s'arrête à la surface cutanée ne pouvait pas s'arrêter quelquefois en deçà ou se prolonger au delà, et si les manœuvres hypnotiques n'avaient pas pour effet d'étendre son champ d'action.

Dans la période critique que les sciences traversent aujourd'hui, au moment où Crookes, Thomson, Edison et Tesla font surgir à chaque instant de si surprenantes manifestations électriques, on ne doit rejeter

sans affirmer ni juger, telle série d'observations, telle théorie ou telles conjectures, nous avons préféré laisser parler, en toute indépendance, dans ce journal, l'un des hommes qui poursuivent avec le plus de zèle et de science ce genre d'études, M. Albert de Rochas, administrateur de l'Ecole polytechnique.»

(2) Paris, Chamuel, 1892.

aucune hypothèse quand elle n'est pas absurde à priori. C'est à l'expérience seule de décider, et c'est à l'expérience que j'eus recours.

Je constatai ainsi que, pour un *sujet* normal, c'est-à-dire sensible à l'état de veille :

1^o L'insensibilité cutanée se produit plus ou moins rapidement sous l'influence des passes magnétiques et persiste, quelle que soit la profondeur à laquelle on pousse l'hypnose ;

2^o Il n'y a aucune trace de sensibilité extérieure dans les premiers états, c'est-à-dire jusqu'au moment où le sujet ne perçoit plus que le magnétiseur. Mais, dans cet état de rapport, il s'est formé tout autour du sujet et à une distance de deux ou trois centimètres au dehors de la peau, une couche mince et sensible ; il suffit que le magnétiseur pince, pique, caresse cette enveloppe invisible aux yeux ordinaires, pour que le sujet ressente les impressions correspondantes ;

3^o Si l'on continue la magnétisation, cette première couche sensible subsiste. mais il s'en forme bientôt une seconde à une distance double de celle de la première à la peau, c'est-à-dire à quatre ou cinq centimètres ; puis une troisième séparée de la deuxième par une distance à peu près égale à celle qui sépare la première de la deuxième ; puis une quatrième dans les mêmes conditions, et ainsi de suite, jusqu'à plusieurs mètres, la sensibilité des couches diminuant proportionnellement à leur éloignement du corps. Ces couches se pénètrent et s'entrecroisent sans se modifier, au moins d'une façon appréciable.

Si je fais placer les deux mains du sujet en regard

l'une de l'autre de telle manière que l'une des couches appartenant à la paume de la main droite soit en contact avec une couche appartenant à la main gauche et que je pince la couche commune, le sujet ressent la douleur à la fois dans la paume de chacune des deux mains. Si je fais rapprocher les deux mains à deux ou trois centimètres, de telle manière que les couches sensibles de la main droite, par exemple, soient dans les zones insensibles de la main gauche, et que je promène une bougie entre les deux mains en allant toujours dans le même sens, le sujet se sent, à son grand étonnement, brûlé tantôt sur une main, tantôt sur l'autre.

J'ai fait ainsi un grand nombre d'expériences en variant les conditions et les sujets ; toutes m'ont donné des résultats concordants.

III

On admet aujourd'hui que nous ne pouvons entrer en communication avec les divers corps de la nature qu'au moyen de mouvements vibratoires se propageant dans les milieux intermédiaires avec une vitesse plus ou moins grande suivant la nature de ces milieux.

En supposant une molécule vibrant dans un milieu homogène, l'intensité des vibrations transmises décroît à mesure que la distance du centre d'ébranlement augmente; il peut cependant arriver que, dans certains cas, des mouvements vibratoires de même nature, mais de périodes ou de directions différentes,

s'ajoutent ou se retranchent, de manière à produire des maxima et des minima se succédant à des distances à peu près égales, jusqu'à ce que les vibrations s'éteignent tout à fait.

C'est là un phénomène connu en optique sous le nom d'*interférences*, et que nous retrouvons dans les observations relatées au paragraphe précédent.

L'hypothèse la plus simple et la plus vraisemblable est que ces maxima et minima de l'insensibilité sont dus à l'interférence des vibrations causées par les mouvements rythmiques du cœur et de la respiration se propageant dans l'air avec la même vitesse normalement à la surface du corps, mais avec des périodes différentes. L'expérience a montré, en effet, que, si l'on modifiait le rythme de la respiration, la position des zones sensibles se déplaçait dans l'espace; on sait, du reste, le rôle considérable que les Yoghis de l'Inde font jouer à la respiration dans leur auto-hypnotisation.

Les amplitudes des vibrations des molécules des corps étant extrêmement petites, les qualités des mouvements de cette nature perçus par nos sens sont définies d'abord par le temps que met une molécule vibrante à revenir à la même position de sa période vibratoire, puis par la vitesse de transmission de ce mouvement vibratoire dans le milieu transmetteur.

Le second élément s'apprécie avec plus ou moins de facilité par des mesures directes; mais le premier ne se détermine que par des artifices assez délicats basés d'ordinaire sur des phénomènes de réflexion.

J'ai donc été amené à rechercher les corps

qui peuvent réfléchir les radiations étudiées ou se laisser traverser par elles, et j'ai fait les constatations suivantes :

1° Presque tous les corps sont traversés par les radiations que j'appellerai *odiques*, comme Reichenbach qui s'en est occupé le premier. Ces radiations s'y réfractent suivant des lois analogues aux lois connues.

2° La plupart des métaux (surtout l'or, l'argent et le mercure) ainsi que leurs sels produisent très généralement sur le sujet une vive impression de brûlure quand ils sont placés par le magnétiseur sur une couche sensible. (L'effet de brûlure provoqué par l'or avait déjà été signalé dans d'autres conditions par MM. Bourru et Burot, médecins de la marine à Rochefort.)

3° Un verre plein d'eau produit derrière lui une ombre odique en absorbant l'od au passage, comme il aurait absorbé de la chaleur si on l'avait mis en présence d'un foyer calorifique. En d'autres termes, si l'on fait traverser l'eau par une couche sensible, cette eau tout entière devient sensible et les couches sensibles qui peuvent se trouver derrière le verre disparaissent en partie; de plus, quand l'eau est suffisamment chargée, elle émet par sa surface libre comme une vapeur également sensible.

4° Un végétal, un animal et même un corps solide inanimé peuvent se charger de la même façon ; mais la sensibilisation paraît surtout favorisée par l'état liquide et l'origine organique du corps (1).

5° Si l'on emporte un objet sensibilisé à quelques

(1) La cire notamment absorbe avec une grande intensité les radiations sensibles.

mètres en dehors des couches sensibles qui enveloppent le sujet, celui-ci continue à percevoir les opérations faites sur l'objet par le magnétiseur, mais l'effet diminue et finit par disparaître quand la distance devient trop grande ou que l'on agite violemment l'air entre les deux.

6° La transmission de la sensation de l'objet sensibilisé au sujet peut persister dans les mêmes conditions ; mais en s'affaiblissant graduellement, pendant plusieurs heures, même après le réveil du sujet.

IV

Les limites imposées à cet article ne me permettent pas de relater les expériences que j'ai tentées comme conséquence des faits précédents et qui ont trait soit à la conduction de la sensibilité à grande distance au moyen d'un courant galvanique, soit à l'action d'agents divers sur un liquide sensibilisé.

Je me suis efforcé de me mettre à l'abri des causes d'erreurs connues, et en particulier de la suggestion ; mais les phénomènes observés sont tellement en dehors des enseignements de la science officielle, que j'attends moi-même leur confirmation par d'autres expérimentateurs pour les admettre sans réserves.

On peut toutefois reconnaître, dès maintenant, qu'ils jettent un certain jour sur les pratiques de la

magie, en particulier sur l'envoûtement qu'on trouve déjà chez les Chaldéens (1) et dont Ovide a dit :

*Devovet absentes simulacraque cerea sigit,
Et miserum tenues in jecur urget acus*

Il sont même moins extraordinaires que ceux aux-
quels fait allusion le passage suivant du discours pro-
noncé au dernier congrès de l'Association britannique
pour l'avancement des sciences par M. Lodge, prési-
dent de la section des sciences mathématiques et phy-
siques.

« Comment la force s'exerce-t-elle et qu'est-ce, en
désinifitive, que la force? C'est là une question qui ne
peut guère être posée d'une façon intelligible, sauf
pour ceux qui ont abordé et médité ces questions.
Mais, j'ose le dire, il y a quelque chose que n'a pas
prévu la physique orthodoxe : oui, je le déclare, la
physique moderne n'est pas complète, et, dans la voie
que j'indique, de grands progrès sont possibles. Mais
allons plus loin. Cette dépense de force déterminée
par un acte de notre volonté, par quel mécanisme
s'effectue-t-elle? N'existe-t-il pas une lacune dans nos
connaissances entre l'idée consciente d'un mouvement
et l'énergie musculaire nécessaire à son accomplisse-
ment? Et, s'il en est ainsi, comment pouvons-nous
savoir si un corps ne peut être mis en mouvement
par un acte de volonté sans le contact matériel auquel
nous sommes habitués? »

Rien, du reste, ne peut prévaloir contre des faits ;

(1) F. Lenormand, la *Magie chez les Chaldéens*, ch. 1^{er},
p. 57.

or des observations nombreuses, notamment celles de Crookes en Angleterre et de Lombroso en Italie, ont prouvé que sous l'influence de causes encore inconnues on pouvait faire mouvoir les corps à distance.

J'ai montré comment on arrivait à extérioriser la *sensibilité*; le moment peut être proche où l'on trouvera le moyen d'extérioriser la *motricité*.

ALBERT DE ROCHAS.

La Prière

A JOSÉPHIN PÉLADAN.

Que l'Esprit fier, indépendant, ennemi des agenouilllements intellectuels ou physiques ne tourne pas ces pages sans les avoir lues. Si ma langue, trop pauvre, emploie pour l'*Acte* par excellence le même terme que les cléricalismes pour une des pratiques de leurs Rituels, c'est par insuffisance et non par équivoque.

Je veux ici tenter d'exprimer ce que la Vérité est. Je veux tâcher de rapprocher par un équilibrant ternaire les antipodes de la philosophie occidentale, et pour creuser le canal qui doit faire communiquer les deux mers, Catholicisme et Positivisme, me servir de fleuves opposés, mais dont les sources sont les plus proches. Ainsi prendrai-je dans ces deux systèmes

les deux définitions correspondantes de la Prière.

La Prière est l'élévation de l'âme vers Dieu, nous dit le Catéchisme chrétien.

La Prière est l'élévation de l'âme vers tout ce qui est digne d'être aimé. — Ainsi s'exprime Auguste Comte. Voilà deux formules bien voisines pour des théories aussi opposées, mais, si l'on admet que *Dieu est tout ce qui est digne d'être aimé*, on semble avoir concilié l'Athéisme le plus pur et le Déisme le plus documenté — et la définition de la Prière sera parfaite, dans les deux écoles — parfaite par sa concision chez les catholiques excellente par sa clarté chez les positivistes. — Mais cette conciliation n'est qu'apparente, faute de savoir *ce qui est digne d'être aimé*.

Il appartenait à notre belle Philosophie d'unir, en une synthèse acceptable de tous, les aspirations des uns, les expériences des autres.

La Prière est le Culte et la Pratique du BEAU, du BON, du VRAI, et c'est dans ce triple domaine que se devront mouvoir les envolées mystiques des uns et les précises constatations des autres.

Et combien elle est plus belle en son essor, plus vigoureuse par son envergure, cette Prière, nous entraînant vers les demeures étincelantes et pures; plus belle et plus vigoureuse que les pratiques d'un cléricalisme tremblant, obscur et laid, châtrant les Idées, émasculant les corps, humiliant la Volonté par les pratiques moutonnières d'un rabâchage machinal. Plus fière et plus annoblissante encore que les programmes imposés par la banalité officielle par les Larousses de tout acabit, enfin par cet hommage ins-

tinctif et timide rendu à l'*idée courante* par le matérialisme barbare et bourgeois.

Si le catholicisme a mis la prière en formules et la mortification en pilules, le positivisme a attenté à notre liberté de penser, de sentir, de comprendre. Il a étiqueté nos sensations, nos sentiments, nos idées, et, aux casiers où, arbitrairement emprisonnés, par leurs doctrines, ils dorment, sous le sceau du bon sens spécial et de l'absolu relatif des infaillibles pédants de la science officielle; il a placé la sentinelle de l'aliéniste prête à se servir de ses armes (et de quelles armes, grand Dieu !) à la moindre velléité d'indépendance.

Cependant, nous venons sans amertume, oublieux des bûchers de jadis allumés par la foi, sur lesquels nos frères martyrs confessaiient la Science, comme insouciants des modernes piloris où nous veut attacher la science d'aujourd'hui, sur lesquels nous confessons la Foi, piloris bien mesquins et peu pittoresques, piloris du ridicule ou du silence, mais aussi vains pour l'anéantissement de notre Verbe que le furent les bûchers d'autrefois faisant à nos Agonies d'apothéotiques piédestaux.

Nous venons vers vous, sans amertume, catholiques par qui la science des savants fut retardée, des heures de vie enlevées à nos frères des bûchers; savants, craintifs pour vos sièges faits, appréhendant l'étude et redoutant la constatation de la vanité des anciennes théories, et nous vous disons : Priez !

Catholiques ! souffrez que la Vérité s'allie en vos basiliques aux Belles architectures par une parole

informée comme à la radieuse Bonté de Christ parfois trop oubliée en vos chaires.

Savants ! que le Vrai n'absorbe pas, en une de ses minuscules manifestations, toute une vie que le Bon doit réchauffer, que le Beau doit illuminer !

Lorsque votre intellect atteindra la hauteur à laquelle toute Vérité se conçoit belle et bonne, l'ambiance vous sera peuplée de voies lactées de certitudes, d'univers, d'affirmations dont la réalisation involutive produira de belles, bonnes et grandes choses sur la terre. Mais ne repoussez pas l'Intuition, recherchez-la, au contraire. Elle est la révélation atavique de siècles d'intelligence et d'amour, elle est, en quelque sorte, la *polarisation inconsciente*, par des existences antérieures, de ce Moi que nous empruntons aux générations passées sur ses trois plans, animal, animique et intellectuel. Elle est aussi un levier puissant pour que ne stagnent pas en d'inférieures croupiscences les artisans de Vérité.

Catholiques, ne repoussez pas la théorie. Savants ne rejetez pas le dogme — priez tous deux.

De même que, par un fréquent usage, l'organe se développe et se fortifie; ainsi se doivent hypertrophier nos potentialités affectives, admiratives, intellectuelles.

La prière n'est autre que ce développement de facultés supérieures par l'exercice.

Certes il n'est pas facile de réaliser par soi-même l'Idéal qui nous hante. Mais ce qui nous est toujours possible, c'est d'éviter le laid, le mauvais, le faux. Avant de devenir les virtuoses du divin, soyons-en les

dilettantes et méfions-nous des *galeries*, quelles qu'elles soient.

Pratiquons en nous et autour de nous une antisepsie vigoureuse, par l'ablation des mauvais instincts et des habitudes dégradantes. Sans crainte de la plaisanterie que nous suscitions sur la route, marchons droit vers la lumière. Un prêtre du Beau : Joséphin Péladan l'a tellement bien exprimé dans son *Comment on devient Mage* (1) qu'il est inutile de traiter après lui ce sujet.

Ce maître est encore aujourd'hui en butte aux robustes facéties de beaucoup d'ignorants, de pédants et d'égoïstes. Admirons son talent, respectons sa sincérité et son Idéal, ne le jugeons que s'il y forfait ; et encore le saurions-nous ?

Servons le nôtre sans faiblir. Ne cherchons pas les définitions de ce que nous sentons, nous arriverions à fausser notre Supérieur Inconscient, cet ange gardien de la sainte Doctrine ; admirons ce qui est Beau sans le discuter, parce que nous y vibrons ; pratiquons le Bien, sans philosopher, parce qu'il nous émeut ; recherchons le Vrai quand il s'impose à notre *Simplicité*, car il nous illumine.

Ainsi nous prierons et toujours monterons vers l'Idéal.

Chaque fois qu'en un acte d'Amour, sous l'impression d'un Art, à l'énoncé d'une Vérité supérieure nous sentirons couler plus fréquent et plus chaud le sang de notre cœur, nous pourrons concevoir que notre intelligence, sur les ailes de la vie, a essoré vers

(1) Librairie du Merveilleux, 29, rue de Trévise, Paris.

une contrée dont le souvenir suscitera les nostalgies.

Nostalgies du Haut, tels doivent être nos seuls soucis ici-bas.

Et si Patrie se peut dire du Pays que l'on pleure en le quittant, nous serons les citoyens des zones supérieures, et ainsi se trouvera justifiée la nécessité de la Prière qui nous les aura révélées.

QUÆRENS.





PARTIE LITTÉRAIRE

Quand les violons sont partis

PAR EDOUARD DUBUS

En ce temps de banquisme, de niaiserie et de stu-péfiante ignorance; en ce temps où le grouin du public s'oriente vers les boniments péladasinesques, la peinture d'Henri des Groux et la musique d'Achille de Bussy; où le félibrige international conduit sous un même pennon Belges, Suisses et Levantins, heureux de saluer chez M. Moréas le plus parfait virtuose en logomachie que Ronsard ait enfanté, c'est une vive joie pour les esprits curieux des choses littéraires que l'apparition d'un poète exempt de manginisme, d'un poète qui ne se proclame roman, symboliste, ni renéghilien, dont les humanités s'effectuèrent ailleurs qu'à la Bibliothèque en de brèves, séances, et qui, premier que de composer des vers, se donna le soin

d'apprendre la grammaire. Tel est M. Edouard Dubus, dont le récent volume enrichit d'un frêle et fin joyau la Bibliothèque de *la Plume*, où les *Dedicaces* de Paul Verlaine et cette merveille de M. Retté : *Thulé des Brumes* l'avaient glorieusement précédé :

Quand les violons sont partis...

Le titre d'élégance légère, avec un ressouvenir de fête galante et ce qu'il faut d'accent cavalier en un jeune poète, évoque d'emblée le milieu quintessencé, les parcs lunaires d'*intermezzo* les mirages

Conseilleurs de jolis projets un peu hardis

où se développent les quarante poèmes d'Edouard Dubus, poèmes si variés de facture, mais reliés entre eux par une même et robuste inspiration.

L'amour de la femme emplit ce livre de printemps, de la femme tantôt perfide comme la nixe d'Henri Heine, buvant de sa lèvre morte le rouge sang des cœurs et berçant de chansons insidieuses le sommeil des pêcheurs engloutis ; tantôt fardée et peinte comme une vierge byzantine,

Droite en son vêtement d'impassibilité

parmi les jardins coruscants des verrières et l'outrémer ingénue des lettres onciales ; tantôt fugitive et doucement pleurée sur les modes sangloteurs de Paul Verlaine, le maître immédiat de M. Dubus. C'est la femme toute entière avec son inconsciente nocivité, ses grâces animales et tout ce que sa parure, sa

laideur, sa bêtise et sa méchanceté versent d'affollement aux plus nobles cerveaux.

La tristesse des couchants « pavoisés de pourpre », l'or rosé du matin « où la bougie agonise », les brises des « saisons jolies », les lis « pareils à de vivantes opales », tout ce décor d'apothéose et de féerie auquel M. Charles Morice (1) reproche avec quelque dureté, mais non sans raison peut-être d'avoir longuement servi aux artifices parnassiens, tout ce décor enluminé de pourpres hiératiques, ce décor fleuri, composite et chantourné encadre un seul drame de jeunesse, le *planctus* éternel du désir inconsolé.

O lasso
Quanti dolci pensier, quantodisio
Meno costoro al doloroso passo !

C'est le doux penser dont mourut Françoise qui parfume les nobles vers que voici de dévotion païenne et de mystique sensualité, qui consacre le vin d'amour en un « calice enguirlandé ».

Pour que s'immortalise un merveilleux supplice,
 L'Eternel féminin lève au ciel un calice
 Enguirlandé de folles fleurs de volupté.

Pour que s'immortalise un merveilleux supplice.
 La haute coupe d'un métal diamanté,
 Où se profilent de lascives silhouettes
 A l'attrance d'un miroir aux alouettes,
 Et nos divins désirs qu'elle éblouit un jour
 Viennent, l'aile ivre, éperdument voler autour,
 Criant la grande soif qui nous brûle la bouche,
 Jusqu'à l'heure de la communion farouche
 Où chacun boit dans le métal diamanté
 La Science : qu'il n'est au monde volupté
 Hormis les fleurs dont s'enguirlande le calice,

Pour que s'immortalise un merveilleux supplice.

Quel succès prédire au recueil d'Edouard Dubus ?

(1) *Mercure de France*.

Parmi les abominables gentillesses des imbéciles rimeurs contemporains, cette voix pure, fraîche et déjà promise aux magnificences lyriques, *os magna sonaturum* se fera-t-elle entendre par delà les « Bréké-kékex » des grenouilles romanes et le renâclement des bourriques symbolistes ? Il serait audacieux de l'espérer. D'ailleurs la chose semble de minime importance, les vers de notre Dubus étant de ceux qui peuvent attendre les consécrations futures et la justice du lendemain.

LAURENT TAILHADE.

La Double Nature

*L'homme obéit aux lois d'une double nature ;
En lui l'Esprit s'unît au corps matériel :
Parfois vers l'idéal son âme s'aventure
Et, lasse d'ici-bas, se ressouvient du ciel ;*

*Mais le Démon jaloux lui murmure à l'oreille :
« Laisse là ta chimère où tout est vanité ;
A la soif du Désir quelle extase est pareille ?
Bois à longs traits l'amour avec la volupté ! .*

*Quel rêve aura jamais la douceur des caresses ?
Savoure du baiser les troublantes iyresses,
De ce paradis-là Dieu ne t'a pas banni.*

*Et tous, nous succombons, car l'homme — chose
[étrange —
Suit l'instinct de la chair qui le pousse à la fange,
Et garde au fond du cœur la soif de l'Infini.*

CHARLES DUBOURG.

SONNET

Dieu veut ce que je veux.

*est bon de penser, seul, en fixant un astre,
La tête haute, au ciel; d'admirer l'univers
Et ses secrètes lois; d'oublier les pervers.
Et de chercher le bien au fond de tout désastre!*

*Il n'est point de monnaie ici-bas sans revers;
Le monde n'est pas fait pour dresser un cadastre;
Nous contemplons en vain, amis, notre épigastre:
Et l'homme disparu ne laisse que des vers.*

*Dès lors vivons contents, sans plaintes, sans mur-
[mure,
Contre les coups du sort nous avons une armure
De fer, la volonté: sachons former des vœux!*

*Dominons notre cœur par notre intelligence,
Comprendons, agissons et faisons diligence,
En répétant toujours: Dieu veut ce que je veux!*

MICROSTHÈNES



BIBLIOGRAPHIE

Traité méthodique de Science Occulte

PAR PAPUS (1).

La plus grande difficulté que rencontre le débutant en occultisme consiste dans la définition même des études qu'il entreprend. Dès qu'il se trouve en présence de cette grande synthèse enveloppée dans le mystère depuis des siècles, il ne réussit à s'en faire qu'une idée fort confuse ou restreinte à l'objet de ses désirs : Est-ce une religion ? Est-ce une science ? Est-ce un art ou une philosophie ? Ceux qu'il interroge lui disent que c'est tout cela ; les livres qu'ils rencontrent lui parlent : les uns d'Astrologie, d'Alchimie, de Magie cérémonielle ; les autres de mysticisme ; ceux-ci sont religieux, ceux-là sont ou historiques ou de pure science ; il n'en trouve presque aucun qui rassemble ou accorde ces aspects divers ; il en découvre moins encore, peut-être, qui ne choquent

(1) 1 vol. grand in-8 de 1080 pages, à la librairie Chamuel et Cⁱ.

par le langage, par la méthode, ou par les assertions, les principes fondamentaux de notre instruction moderne.

C'est que, depuis longtemps, les éléments mêmes de l'occultisme ne se transmettent plus qu'oralement, et à bon escient. Aujourd'hui leur divulgation, justifiée par l'attraction que l'occultisme exerce sur le public, demandait pour être accomplie un disciple rompu aux études variées qu'il comporte en même temps que capable de les contrôler par nos sciences positives.

Aucun auteur n'était plus capable que Papus d'une pareille entreprise. Pourvu de bonne heure de l'initiation Martiniste, armé d'une forte instruction scientifique, travailleur infatigable, il a consacré des années à l'étude des classiques de l'occultisme ; il en a découvert et réhabilité quelques-uns oubliés ou méconnus, et non des moindres. En outre Papus est doué, vous le savez, de tout l'ardent prosélytisme de l'apôtre ; quand ses mains ont plongé dans des trésors de vérité, il a hâte de les ouvrir au rebours du célèbre philosophe égoïste.

Il a donc tenu à épargner à ses confrères du présent ou de l'avenir les fatigues souvent rebutantes du début ; et de ce généreux désir est née cette définition longuement et clairement développée, cette démonstration lumineuse de l'occultisme qui s'appelle le *Traité méthodique de Science occulte*.

Nos lecteurs le connaissent déjà par le premier compte rendu très net d'un de nos amis de l'*Initiation* ; beaucoup d'entre eux l'ont sans doute entre

les mains, mais, comme c'est un livre d'étude et d'éléments auquel il faudra bien souvent revenir, on ne trouvera pas sans doute inutile un commentaire général qui en fasse ressortir l'esprit, l'emploi et les avantages.

* * *

Voyons le plan tout d'abord :

Il vous est arrivé probablement d'avoir, ou à donner, ou à recevoir les premières notions de l'occultisme, et vous avez apprécié la difficulté qui naît ou de l'ignorance absolue du sujet ou même de la prévention plus ou moins marquée que lui oppose l'étudiant. Pour en triompher, s'engageant dans la voie qui paraît la plus naturelle, ou du moins la plus facile, on entreprend immédiatement l'exposé de la théodicée ou de la cosmologie, ou de l'andrologie ; ou encore, on s'acharne à démontrer sinon l'existence, la possibilité tout au moins du phénomène, de la divination, de la communication avec l'invisible :

Le résultat le plus ordinaire est la fatigue prématuée de l'élève, impatient des preuves ; et, si on les lui impose, son esprit imbu de notre éducation positive se révolte et s'y refuse.

Papus, en maître expert, a évité l'une et l'autre de ces dangereuses méthodes ; il a su trouver la voie qui, expliquant et démontrant à la fois doit être la plus sympathique à l'élève parce qu'il se sent continuellement intéressé et persuadé.

Voici comment :

Il pose d'abord le problème sans le préjuger : « La science occulte peut être conçue comme un corps des

doctrines enseignées dans les Universités de l'Égypte et transmis d'âge en âge, non sans subir de sérieuses mutilations. »

Mais, d'accord avec la restriction que M. Franck formule dans sa lettre initiale, *les occultistes ne croient pas à l'existence d'une science occulte distincte par essence de la science ordinaire.*

Comment s'établit leur concordance si généralement méconnue? Quelle est la vie de l'une et de l'autre? Que pouvons-nous tirer à notre tour de leur union? Voilà ce qui va être examiné tout d'abord.

La solution de ces questions, Papus la demande principalement à l'histoire, éclairée, quand il le faut, par des commentaires scientifiques tantôt résumés, tantôt originaux, mais toujours aussi nets qu'ingénieux.

Parcourons l'ensemble de cette démonstration :

Si la science occulte, qui remonte à la plus haute antiquité, ne diffère pas essentiellement de nos sciences, les anciens les connaissaient donc? — Sans doute; plus de 30 pages de preuves détaillées, authentiques, appuyées de l'autorité de grands savants et d'une imposante série de références classiques, ne peut guère laisser de doutes.

Mais alors, comment se peut-il que la science ancienne nous paraisse si différente de la nôtre? — C'est à cause de leur méthode. Au lieu de partir du détail multiple de notre analyse qu'ils ne recherchaient pas autant, ils rattachaient l'ensemble de leurs connaissances à quelques principes métaphysiques simples et féconds. Nous sommes déductifs; ils étaient synthétiques.

Ces principes premiers étaient :

1° La vertu des nombres qui est tout entière dans le principe universel de la *Trinité*, révéré chez tous les peuples et de tous les temps ;

2° L'Unité de la Nature, qui se traduit par la hiérarchie et l'analogie de ses formes ;

3° L'existence de la *Substance* première, fondamentale, animée par la *Force*, d'où dérivent toute forme, tout mouvement, toute vie.

Voilà ce que nous démontrent les Prolégomènes et la première partie du *Traité*; d'abord par quelques notions sur l'analogie, le ternaire et les Nombres ; ensuite, en nous expliquant comment la vie se développe à travers les transformations de la substance par le double courant de l'Evolution et de l'Involution.

On trouvera particulièrement ici un exemple de ces développements originaux, ingénieux et simples que Papus sait asseoir sur les phénomènes et les notions ordinaires : ceux de ces chapitres empruntés à la structure humaine nous enseignent en même temps, dès le début ce que dit la science occulte du sujet le plus touchant pour nous : l'homme, sa naissance, sa mort, leurs suites, et la possibilité de communication entre les deux mondes.



La seconde partie du *Traité* répond à la deuxième des questions posées : Quelle a été la vie de cette science occulte si antique ? — La réponse est dans l'histoire de la *Tradition* dont le *Traité* nous dit les

fluctuations en s'attachant plus particulièrement à ses formes occidentales, et surtout à celles judéo-chrétiennes, mais non sans nous indiquer cependant comment elles se rattachent au paganisme ou à l'Orient.

Nous apprenons ainsi, d'après les maîtres les plus savants, habilement résumés, sous quels ingénieux mystères de langage les Egyptiens, puis après eux Moïse, avaient voilé leurs enseignements transcendants : Nous suivons ensuite jusqu'à l'ère chrétienne les vicissitudes de leurs doctrines, d'où sont nés la Bible et les divers monuments de la Kabbale. Ceux-ci sont résumés ensuite dans leurs parties principales ; une traduction entière et nouvelle du Sepher Jezirah est même donnée avec des commentaires d'une clarté frappante.

Après ces développements qui nous montrent une antiquité payenne tout autre que celle à laquelle nous sommes accoutumés, nous assistons, avec les premiers temps du christianisme, à une résurrection splendide de la tradition. Condamnée cependant par le triomphe politique de la religion catholique et l'invasion des barbares à se voiler de nouveau, elle se renferme dans le mystère des sociétés secrètes : alchimistes, templiers, rose-croix et francs-maçons. C'est à travers leur histoire et, principalement, par celle de la franc-maçonnerie que nous voyons la Tradition se partager en plusieurs écoles parallèles, puis disparaître avec les sociétés qui l'ont recueillie, à mesure qu'elles dégénèrent selon la loi commune... Puis enfin, conservée, cultivée, rajeunie par une pléiade d'initiés restés jusqu'ici presque ignorés, elle

se montre aujourd'hui toute prête aux manifestations fécondes d'une vie nouvelle que l'*Initiation* et le *Groupe indépendant d'études ésotériques* se sont donné la tâche d'activer de tous leurs efforts.

Ces longs développements, habilement animés de la vie de l'histoire, qui leur donne un intérêt toujours croissant, ont appris presque sans effort au lecteur le langage, c'est à dire la forme, puis le fonds et la fortune de la science occulte ; ils conduisent tout naturellement à la question qui fait l'objet de la troisième partie.

Si telle est la réalité des faits, il doit donc nous être possible, à nous aussi comme aux anciens, de connaître l'invisible de science certaine ; d'unir dans une synthèse suprême la science occulte à la science positive.

Le *Traité* y répond en nous donnant les notions et la justification :

1^o de la divination et des sciences qui s'y rapportent ; l'une d'elles, la chiromancie, est largement résumée avec des clefs aussi nouvelles qu'originales qui lui donnent une netteté inconnue jusqu'ici ;

2^o De la magie cérémonielle ;

3^o Du symbolisme, né de la grande loi d'analogie, et dont le Tarot est un des plus beaux exemples.

* * *

Voilà pour une première lecture ; elle donne déjà de la science occulte une idée assez claire et complète pour qu'on ne s'étonne pas de la trouver au fond de toutes les grandes révolutions historiques ; de la voir

longtemps et souvent la directrice des peuples et la créatrice de leurs religions qui ont été comme leurs âmes.

Mais ce premier aperçu ne doit être que le prélude d'une étude plus approfondie dont le *Traité méthodique* va nous fournir encore tous les éléments. Repassons donc ses parties principales pour voir à quelles études il nous convie, quels secours il nous offre pour les poursuivre.

La série des traités détaillés commence par la science des nombres, ou plutôt *du Nombre*; Elle est fondamentale; le mystère de la Trinité est la première clef du sanctuaire; sans elles la science occulte reste fermée.

Il faut bien prendre garde qu'il ne s'agit pas ici de symboles seulement, mais de la première *réalité métaphysique*, laquelle consiste dans la *segmentation de l'Unité*, suivie de sa restitution, par le troisième terme, en une Unité de second ordre qui donne à la fois le quaternaire et le dénaire. Quiconque méditera sur ces simples données préliminaires ne s'étonnera pas de l'importance qu'ont attachée à cette clef universelle de la Trinité toutes les religions et la plupart des philosophies, de l'Inde aux Kabbalistes, de Pythagore aux chrétiens, aux gnostiques et à Hegel.

Le *Traité* donne tous les éléments de la science du Nombre : Par la génération du quaternaire appuyée d'exemples simples et saisissants;

Par les opérations théosophiques, qui permettent de déterminer le caractère d'un nombre quelconque pris dans la série indéfinie en établissant à quelle per-

sonne de la Trinité il s'identifie, et combien il est distant de l'origine ;

Eten montrant comment le mathématicien Wronsky édifie sur les neuf premiers nombres son système de l'absolu.

Le lecteur qui voudra se rendre plus complètement maître de ces principes fondamentaux aura à les compléter par l'étude de l'origine même de l'Unité, et par sa comparaison aux nombres essentiellement métaphysiques, o et l'Infini.

Ces éléments trouvent leur application immédiate fort originale dans les cinq chapitres suivants du *Traité*, consacrés à la Doctrine.

Au moyen de quelques-unes de ces comparaisons simples et précises dont Papus a le secret, il réduit à un exposé presque élémentaire une suite aisément enchaînée d'enseignements qu'il est d'ordinaire bien moins aisé de saisir.

La Vie nous apparaît d'abord; répandue par tout l'Univers; puis nous voyons comment et pourquoi elle parcourt les Mondes en y faisant progresser successivement les divers règnes au moyen d'une série fort ingénieuse, formée d'un septennaire par dérivation du ternaire. C'est l'histoire de la vague de vie exposée avec une clarté inconnue jusqu'ici, dans son parcours des sept planètes d'abord, puis, sur la terre dans la suite de nos races; et, enfin, dans les périodes de la vie humaine.

Cet exposé sert à nous faire comprendre par les harmonies qui relient le macrocosme au microcosme, les éléments principaux de l'*Androgonie*: Constitu-

tion de l'être humain selon la doctrine occulte ; sa psychologie (résumée d'après l'ingénieuse et profonde théorie de Fabre d'Olivet), et la physiologie de ses principes (spécialement étudiés au moment de leur union ou de leur dissociation, à la naissance et à la mort).

Nos lecteurs se rappellent sans doute la plus grande partie de ces études aussi originales qu'ingénieuses, qui ont paru par fragments dans *l'Initiation* ; l'étude ne peut leur en être trop recommandée ; ils ne trouveront nulle part ailleurs une démonstration aussi claire, aussi scientifique, aussi bien ordonnée de ces questions agitées à grand bruit depuis quelques années dans le public : la constitution septennaire de l'homme ; l'incarnation, la communication avec les âmes désincarnées.

Avec les développements historiques des deuxième et troisième parties, nous pénétrons plus avant dans les profondeurs de la science occulte. C'est ici qu'est l'âme du livre, dont l'objet principal est la tradition occidentale : elle y est établie très nettement.

Quinze siècles avant notre ère, Moïse, synthétisant la science ésotérique des Egyptiens et des Ethiopiens, races primitives, avec celle des Chaldéens qui se rattachait à l'Inde, en fit cette tradition sacrée, la *Thora*, qu'il confia comme un trésor à la garde du peuple créé par lui, en même temps que la Bible, pour être conservé à travers les siècles.

Son œuvre, écrite sous la forme mystérieuse des anciens sacerdotes, et dans leur langue, est un texte à triple sens, demandant une clef. Cette clef, elle était donnée oralement ; plus tard, pour en prévenir la

perte totale, on l'écrivit dans la *Massora*, le *Talmud* et la *Kabbale*.

Au même temps que Moïse, Orphée, sorti des mêmes temples, au lieu de fonder une synthèse métaphysique, réalisa l'ésotérisme sous la forme sociale en organisant les peuples de la Grèce.

Cette double création, profondément altérée par la suite, comme il était inévitable, par les passions impitoyables de l'ambition personnelle, le Césarisme, le Nemrodisme, engendra dans toute l'antiquité un double courant :

Exotérique, sous l'impulsion d'Orphée, manifesté par les mythologies polythéistes.

Esotérique, sous l'impulsion des juifs.

Les siècles s'écoulent :

Le paganisme s'embourbe dans le matérialisme sanglant de l'empire romain, qui, dès qu'il a tout conquis, se sent enlisé dans l'anarchie.

L'ésotérisme, confiné toujours au fond des retraites de l'Égypte ou dans les étroites vallées du Jourdain et de l'Euphrate, harcelé par le despotisme militaire, semble près de s'éteindre avec les sectes rivales des Samaritains, des Saducéens et des Pharisiens, comme un fleuve qui se perd dans les sables en se divisant.

Le monde agonise ! Quand un effort suprême de tous les initiés vient rendre à ce cadavre une vie nouvelle : l'Ère chrétienne est ouverte !

Des mystères païens naît le *Néoplatonisme*.

De l'Egypte sortent Appollonius de Tyane, Simon le magicien, son élève, et la *Gnose*.

De la Judée et de la secte des *Esséniens* se lève Jésus.

Ainsi, avec la vie, la lutte reprend aussi ; quatre siècles durant, les trois ésotérismes se disputent la conduite du monde, semblables à trois âmes en combat pour un seul corps.

L'église catholique enfin l'emporte, mais au prix de la tradition qui, perdue par elle, va s'enfermer encore dans l'occultisme pour s'y préparer à de nouveaux efforts. Toutefois le polythéisme alexandrin est complètement vaincu ; l'Egypte va rester seule en face de l'Église avec les hermétistes.

Le courant alchimique devient donc la voie première, et, plus tard, la voie centrale de la Science occulte. Puis vient l'ordre fameux des Templiers que fait un instant trembler l'église enveloppée dans le réseau de ses commanderies hérétiques. Un massacre impitoyable le supprime, et ce martyre donne à la gnose l'âme qui lui manquait pour arriver à l'existence sociale.

Les rose-croix succéderont aux templiers avec plus de mystère et plus de science aussi, peut-être.

Enfin la franc-maçonnerie vient rassembler hermétistes, rose-croix et templiers ; mais, centre neutre plutôt que synthèse, ouverte comme un refuge où se réunissent toutes les réactions mystiques, elle dégénère rapidement en perdant les clefs de tous ses symboles, et avec elles la notion précise de son but.

Aussi voit-on renaître à côté d'elle les écoles qu'elle avait un instant dissimulées : les Templiers qui, par le comte de Saint-Germain et Cagliostro, et plus près de nous, par Ragon, restent les plus rapprochés de la franc-maçonnerie, — les hermétistes, tels

qu'Eliphas Lévy, qui se réclament de Saint-Martin, ou qui, avec Wronsky, Lucas, Lacuria, poursuivent l'application de la tradition occulte à nos sciences.

Auprès d'eux se remarque l'école qui vise à la synthèse de l'occultisme : Court de Gebelin, Fabre d'Olivet, Saint-Yves.

. Sans compter les partisans des doctrines orientales, et les occultistes plus ou moins conscients qui se spécialisent, comme les magnétiseurs, les spirites, les expérimentateurs encore indécis.

. Tel est le vivant tableau d'ensemble par lequel le *Traité* fait ressortir la grandeur de la Science occulte. Il suggère de bien importantes réflexions ; bien des questions essentielles s'y dissimulent ; nous ne pouvons nous dispenser d'en signaler quelques-unes à l'attention du lecteur.

. Commençons par rendre hommage à la Science et au talent d'exposition, bien connus du reste, de Papus, en rappelant quelques chapitres démonstratifs essentiels qu'il a fallu passer sous silence tout à l'heure pour ne pas interrompre le cours de l'histoire.

Car, tout en nous récitant ainsi l'histoire de la Tradition, le *Traité méthodique* nous en expose successivement les parties fondamentales avec tout ce qui s'y rapporte nécessairement : Voici d'abord le chapitre du langage. Ce n'est pas sans de sérieux motifs qu'il a reçu un si grand développement. Le langage intéresse l'occultisme par plusieurs points essentiels. C'est par lui que les prêtres anciens et parmi eux Moïse ont à la fois fixé et voilé la science ésotérique ; il fallait donc prouver la réalité de leur langue spéciale

chez tous les peuples antiques ; par là seulement se peuvent comprendre le chef-d'œuvre philologique et métaphysique de Fabre d'Olivet, et la Genèse, base de la Kabbale, restituée dans sa signification transcendante.

Le langage a bien d'autres révélations encore à nous faire ; par exemple, quand nous voyons toutes les écritures anciennes remonter au geste d'une part, à l'écriture cunéiforme de l'autre. Il nous dévoile alors, par les briques et les cônes chaldéens, l'intervention d'une race des plus antiques, de qui l'Inde, l'Egypte et la Judée doivent se réclamer (par la cunéiforme *anaryenne*), avec les principes premiers de leurs sciences. Il nous fait assister aussi à l'éducation du peuple primitif par le prêtre qui est en possession de ces principes transcendants ; nous apercevons la naissance du symbole et de l'hiéroglyphe, et nous les voyons remonter jusqu'à ces principes absolument transcendants que renferme le nombre ; nous approchons de la langue primitive de notre cycle.

Mais ce sont là des origines trop lointaines, des déductions trop avancées pour qu'il soit possible d'y attarder le débutant ; Papus, en professeur émérite, n'a garde de les développer ; mais il n'oublie pas davantage de les indiquer pour suggérer, ici comme en tout le cours de son livre, en l'esprit du lecteur attentif, des sujets de méditations profondes. Sans y insister davantage, passons avec lui à la connaissance de la Kabbale.

C'est ici un traité tellement complet, que l'auteur en a pu tirer un livre récemment paru, augmenté d'une

classification toute nouvelle, et que ce livre est proclamé par M. Franck *la publication la plus savante qui ait paru jusqu'à ce jour sur cet obscur sujet* (1). Après une recommandation pareille, je n'ai pas besoin de signaler à l'attention du lecteur ce chapitre de cent cinquante pages ; il lui suffirait d'ailleurs de le feuilleter pour voir du premier coup d'œil quelle sérieuse étude demande chacune de ses sections (principalement celles sur l'Alphabet et les noms divins, puis les traductions des Sepher Jezirah et Bereschit).

En tout cas, le lecteur fera bien d'y ajouter le volume du *Tarot*, du même auteur (2), qui n'est que cité ici, et s'il ne préfère compléter le chapitre dont nous parlons par le volume nouvellement paru de la *Kabbale* ce qui sera le parti le plus sage, il devra du moins le rectifier par le remarquable article qui en a été extrait pour le n° 10 de juillet 1891 de l'*Initiation* sous le titre : *la Tradition hébraïque*. Avec cette classification nouvelle, la lumière est plus claire qu'elle n'a jamais paru pour le public sur l'ensemble et les détails de la tradition occidentale.

Après cela, ce sera un jeu de suivre les chapitres spéciaux sur la Gnose, l'Alchimie (qu'on fera bien d'appuyer de l'excellent traité de M. Poisson) (1), et sur la Franc-Maçonnerie qu'on peut dire ici presque révélée à elle-même dans la complexité décadente, (éclectique et non synthétique) où elle agonise.

(1) Voir l'*Initiation* de novembre 1891, p. 185.

(2) *Le Tarot des Bohémiens* 1 vol. à la librairie Chamuel.

(1) *Théorie et symboles des Alchimistes*. 1 vol. à la librairie Chamuel.

Je ne compte que comme un accessoire sacrifié à dessein le rapide chapitre sur la tradition orientale ; il ne répond qu'à un besoin urgent encore, mais que le temps fera bientôt disparaître, celui de réduire à des proportions légitimes la prétention affichée par la Société Théosophique de posséder exclusivement, importée de l'Inde, la science occulte prétendue ignorée par l'Occident. Le livre entier de Papus, avec son énorme bibliographie, est la meilleure réfutation d'une pareille assertion, mais il n'était pas inutile de montrer aussi la concordance des deux doctrines.

Que le lecteur, cependant, ne s'y trompe pas : l'Orient, indiqué seulement dans cet ouvrage, se dresse comme un sphynx qu'il faut aborder tôt ou tard. Il est particulièrement essentiel de le connaître pour nous chrétiens, envahis depuis quelque temps dans nos philosophies par le panthéisme Indien ; mais le Bouddhisme y est complètement insuffisant ; il y faut ajouter au moins le Brahmanisme, la doctrine Adwaïta et la religion du Tao Chinois. On verra alors la question s'agrandir ; toute l'antiquité païenne dressera son énigme à son tour, et ce ne sera qu'après l'avoir résolue qu'on pourra se permettre de juger complètement le judéo-christianisme. Travail colossal auquel les plus grands maîtres ont consacré de longues années (1), seul capable cependant de lever véritablement les premiers voiles de la science occulte !

(1) Fabre d'Olivet, Wronsky, Saint-Yves, pour ne citer que les plus récents.

Anna Kingsford, dans le *Perfect Way*, avec beaucoup moins de solidité et de profondeur, a aussi traité ce sujet.

Il était tout à fait hors du cadre où Papus s'était renfermé et qu'il a si complètement rempli, je me garderai donc aussi d'en parler longuement. Qu'il me soit seulement permis d'ajouter à ce sujet une simple observation suggérée par le *Traité méthodique*; elle a pour nous son importance.

Il nous est dit au début de cet ouvrage que la science sacrée se composait de quatre parties principales : *Cosmogonie*, *Androgonie*, *Théogonie*, *Physiogonie*, (correspondant aux quatre lettres du nom sacré, פָּנָהִ). Si, se rappelant cette observation, on rapproche l'œuvre de Moïse, base de la révélation occidentale, de celle d'Orphée, père du paganisme classique, sorti, comme Moïse, de l'Egypte, on est frappé d'une remarque singulière.

Tandis que l'Egypte, du moins, avant toute dégénérescence, ne négligeait aucun de ces quatre ordres du savoir total, la Kabbale nous développe la *Cosmogonie* (*Sepher Bereschit*) ; la *Théogonie* surtout, avec l'*Ontologie* qui se rattache à toutes deux, et l'*Androgonie*, mais vous y cherchez vainement la *Physiogonie*. Tout au contraire, comme Saint-Yves l'a fait ressortir dans la *Mission des Juifs*, avec Orphée, la *Théogonie* sinon la *Cosmogonie* s'effacent devant la *Physiogonie* (1). La cause en était dans le caractère des

(1) Ouvrages d'Orphée : *Constitution biologique de l'Univers*, *Mystères terrestres*, *Argonautes : le grand œuvre hermétique*, *la sphère*, *système de l'Univers*, *livres astronomiques*, *livre des mutations* (*Chimie et Alchimie*), *Biologie du ciel et de la terre*, *l'esprit et la lumière dans leurs rapports avec la substance et la matière*, *Botanique naturelle et magique*, *Anémoscopie*, *Les tremblements de terre* (Voir *Mission des Juifs*, p. 433.)

peuples qu'ils allaient façonner l'un et l'autre. Les conséquences en ont retenti jusqu'à nos jours et n'ont pas encore achevé de se développer, tant devait être considérable pour l'humanité le travail ésotérique de cette époque. L'Orient s'assoupissait alors pour le sommeil séculaire qui l'engourdit encore ; la vie passait en Occident. Moïse infuse à l'humanité occidentale le principe mâle (גַּנְזִים), germe intime, presque imperceptible, mais plein d'activité. — Orphée développe surtout le principe féminin (נָשָׁה), étendu, multiple qui va couvrir tout l'Occident.

Ici sont l'intelligence, la déduction, l'analyse et la beauté, avec la jouissance d'être, l'épanouissement. Aristote, Platon, Phidias, la Grèce, la Rome épicuriennes et tout le paganisme. Là, sont l'inspiration, la spontanéité, la rigueur, la foi, le dédain de la forme : les prophètes, la Bible, le peuple de Dieu et le christianisme. D'Orphée est sortie toute l'antiquité classique avec la science et sa philosophie déductives rajeunies à la renaissance pour engendrer notre philosophie et nos sciences positives. Le peuple élu, germe mâle, brisé, fragmenté, diffusé dans la masse, a fini par la mettre en telle fermentation, par en prendre si pleinement possession active et dominatrice, que tout le monde occidental rassemblé sous le joug romain, et étendu sur le nouveau monde, se réclame aujourd'hui de Moïse et d'Abraham, opposant son activité turbulente au sommeil déjà plus léger de l'antique Orient.

Cependant cette combinaison tumultueuse n'est pas achevée ; la fusion n'est pas complète encore ; c'est de

ses derniers soubresauts que nous souffrons. Comment le christianisme peut la hâter par le principe trinitaire de la fraternité, c'est ce qu'il est impossible d'esquisser seulement ici; notons du moins que, pour l'accomplir, il s'agit de joindre l'intuition à l'analyse. Or c'est là proprement la restauration complète de la science ésotérique qui avait été divisée pour être plus féconde, lors de la double émanation de Moïse et d'Orphée.

C'est là aussi l'esprit et la devise du *Traité méthodique*:

« Concilier la profondeur des vues théoriques anciennes avec la rectitude et la puissance de l'expérimentation moderne. » (L. Lucas.)

* *

Je n'en ai pas fini encore avec ce *Traité* si rempli et si suggestif; mais je n'en finirais pas s'il me fallait rendre le compte qu'il mérite de cette partie pratique qui le termine si heureusement. Je n'insisterai donc un instant que sur la chiromancie esquissée là par une méthode aussi nouvelle qu'ingénieuse, fondée sur une énorme quantité d'observations et qui jette sur ce sujet habituellement si confus cette clarté, cette précision dont Papus sait illuminer tout ce qu'il traite.

* *

Et maintenant, cher lecteur, un dernier mot: avant de vous laisser entraîner par le désir dangereux que peut faire naître cette partie pratique, — l'amour du phénomène, la soif de la puissance exceptionnelle, —

Lisez et méditez ce *Temple de Satan* que la science éloquente de Guaita nous rend si intéressant, malgré toutes ses répugnantes horreurs (1), afin de vous persuader exclusivement que la pratique occulte doit être l'instrument redoutable réservé au grand œuvre de l'Initié; respecté du profane.

Or soyez convaincu aussi que lorsque vous aurez bien lu, bien étudié, commenté, approfondi ce *Traité de Science occulte* qui vous offre tant à faire, *vous ne serez pas un initié!* Vous n'aurez encore accompli que la moitié de l'effort exigé pour la préparation, et la moitié la plus douce, la plus remplie de joies et de ravissements. Ce qui vous attend maintenant si vous voulez pénétrer dans le temple pour l'Initiation complète, c'est la suite longue et pénible de déboires, d'angoisses, de luttes, de désespoirs peut-être sans lesquels il est impossible de tuer en vous l'homme de passion et d'instinct pour faire place à l'homme du désir et de l'intuition. Il vous faudra mourir, dans toute la force de votre vie terrestre, pour renaître une seconde fois avec une orientation supérieure.

Ayez donc soin de méditer ce beau livre jusque dans son titre. Il ne s'annonce point comme un manuel d'initiation, mais comme un livre d'instruction. *Traité de Science occulte.*

F.-CH. BARLET.

(1) *Le Serpent de la Genèse* (le Temple de Satan) 1 vol. à la librairie Chamuel.

L'Occultisme en Allemagne

DAS KREUZ AM FERNER

Roman hypnotico-spiritualiste, par KARL DU PREL, 2 vol. in-16.
Stuttgart, 1891 ; Edité chez J. G. COITA.

Beaucoup de critiques refusent à toute œuvre d'imagination dans laquelle le merveilleux entre pour une grande part, le dramatique nécessaire pour intéresser ; c'est ainsi que Barbey d'Aurévilly n'accorde de la valeur à ces épisodes de la Comédie Humaine tels que la *Peau de chagrin*, *A la recherche de l'Absolu*, *Séraphitus*, *Louis Lambert*, *Ursule Mirouët*, « qu'en raison de la beauté transcendante des détails » (1). Le merveilleux, selon lui, ne peut passionner que les lecteurs de Ch. Perrault. C'est là une appréciation toute subjective, et qui doit varier avec le genre de merveilleux employé et l'état d'esprit du lecteur. Il est entendu que les *Contes des Fées* ne peuvent présenter qu'un sens symbolique ; mais, si le littérateur met en œuvre des données scientifiques encadrées d'une affabulation quelconque, la question change et doit serésoudre dans un sens favorable : c'est ce qui a lieu pour le roman auquel sont consacrées ces pages.

Cette œuvre, la première en ce genre du philosophe

(1) Préface du *Vice suprême* (vol. I^e de l'*Ethopée* de J. Peldan).

moniste, est surtout destinée à l'instruction de ses lecteurs; et dans la préface l'auteur en dévoile les bases scientifiques : « Je connais, dit-il, le monde que je décris, par ma propre expérience;... et ce sont les parties de ce récit que le lecteur non prévenu pourrait tenir pour des productions de mon imagination, qui le sont justement le moins;... si ces éclaircissements éveillaient chez l'un de nos lecteurs la curiosité de plus amples renseignements, il se reportera aux notes que j'ai placées à la fin de chaque volume. » Nous voilà fixés sur les tendances caractéristiques du livre, voyons de quelle façon le docteur du Prel les a développées.

Léonore et Alfred étaient les derniers descendants des comtes de Karlstein ; la fatalité les avaient rendus orphelins de très bonne heure, et ils vivaient ensemble dans le château familial bâti au milieu des montagnes. Alfred venait de terminer des études artistiques ; il passait la majeure partie de son temps dans l'immense bibliothèque du château exclusivement composée d'ouvrages sur les sciences secrètes. Une sorte de tradition voulait d'ailleurs que les comtes de Karlstein s'occupassent de mystique ; et l'un d'eux était même resté célèbre dans le pays sous le nom de « Faiseur d'or ». Cependant, au bout de quelques semaines, Alfred, qui avait juste eu le temps de se rendre compte de l'immensité de ces études, désorienté dans cette forêt de vieux livres, déconseillé par sa sœur, abandonna la bibliothèque ; il se mit à excursionner dans le pays avec Léonore, et à reproduire sur la toile les sites pittoresques qu'on y trouve en foule. Dans une

de ces explorations, il rencontra, près d'un glacier, une jeune fille extraordinairement jolie, nommée Marietta; il se plurent fort tout deux; les occasions de se revoir étaient très fréquentes, ils n'en laissèrent échapper aucune; si bien que, lorsqu'une lettre de son tuteur appela Alfred en Autriche, il était décidé à épouser Marietta, ou Moidele, comme on l'appelait familièrement. Pendant son absence, la jeune fille se vit obligée d'avouer à son père et son amour et le fruit qu'il avait porté. Le voyage d'Alfred se prolongeait; Moidele partit en Italie, où elle accoucha d'un fils, qu'elle appela Emmanuel; le médecin qui la soignait prescrivit l'air natal pour son plus prompt rétablissement; Moidele laissa donc son enfant aux soins d'une amie, nommée Hélène, et revint avec son père à Karlstein. Quelque temps après, elle recevait une lettre d'Alfred, dans laquelle il lui annonçait le jour et l'heure de son arrivée toute prochaine; elle court au-devant de lui, et pour le voir plus tôt, monte sur ce Pic du Diable où ils s'étaient rencontrés pour la première fois! elle l'aperçoit, elle veut s'élançer vers lui, mais le pied lui manque soudain et elle roule, jusqu'au fond de l'abîme qui se creuse à ses pieds, sous les yeux de son père et d'Alfred, affolés.

Quelques jours après cette catastrophe arrive une lettre d'Hélène, annonçant son départ pour Vienne, avec Emmanuel; Alfred résolut assitôt d'aller chercher son fils, mais Hélène, craignant pour un si jeune enfant les difficultés du voyage, l'avait laissé chez une de ses parentes à Szegedin; lorsque, revenant le prendre, une crue subite de la Theiss, engloutit le

bateau sur lequel son époux et elle avaient pris passage : de sorte qu'Afred ne put trouver à Vienne aucune trace de son fils. Revenu à son château, le jeune comte de Karlstein tomba dans un désespoir morne, une consomption noire dont il ne sortit qu'au souvenir de ses aïeux les mystiques ; il prit une résolution décisive : comme eux il s'enfermerait, comme eux il étudierait, jusqu'à ce que le monde des esprits lui ait ouvert sa porte sombre.

Dès le commencement de sa vie nouvelle, une des premières remarques qu'il fit sur sa psychologie fut que lui, qui pensait tout le jour, à Moidele n'avait jamais rêvé d'elle ; il s'appliqua dès lors à développer en lui cette faculté du rêve volontaire, et y réussit après plusieurs mois d'efforts persévérandts (1). Il espérait aussi arriver à connaître le sort de son enfant, d'une façon analogue à celle dont les fakirs égyptiens et indous exercent leur clairvoyance. Pour lui aussi, pensait-il l'ex *Oriente lux* serait vrai, et, à mesure que ses études devenaient plus profondes, que leur champ s'élargissait, il en sentait davantage la vérité. — Il songea dès lors à s'adjointre un compagnon d'études avec lequel il partagerait la besogne : ce collaborateur dévoué, il le trouva en la personne du docteur Morhof, un de ses amis d'Université ; remarquable par l'étendue de ses connaissances et la

(1) Cf. *Les Rêves et les moyens de les diriger*, in-8 sans nom d'auteur (par Hervey de Saint-Denis), Paris, Amyot, 1867. On trouvera décrites dans cet ouvrage les méthodes que le docteur du Prel fait appliquer à son héros.

Voir aussi *Studien aus dem Gebiete der Geheimwissenschaften* par Car du Prel. (II, 53-75) à Leipzig, chez Friedrich 1891.

distinction de son esprit. Ce savant, que sa pauvreté éloignait des fonctions publiques, accepta avec joie l'offre que lui fit Alfred de l'aider dans ses recherches à travers les quinze mille volumes d'occulte rassemblés à Karlstein.

Nos trois héros se mirent au travail avec une ardeur vraiment héroïque, si l'on considère et leur jeunesse et la grandeur de leur but; ils commencèrent leurs études par le magnétisme, qui, disait Morhof, devait leur donner la clef de la magie. Or, un jour qu'Alfred recherchait des documents sur la lucidité somnambulique, le livre de William Lane lui tomba entre les mains (1); et il demanda conseil à Morhof sur le projet d'un voyage en Egypte. Il s'étonnait des échappatoires que lui opposait son ami, dont cependant le plus beau rêve était une excursion en Orient, lorsqu'un regard de ce dernier vers Léonore lui fit deviner son état sentimental; pour accélérer la marche des choses, Alfred inventa un cours d'astronomie pour sa sœur, pendant lequel il les laissait en tête-à-tête, si bien qu'au bout de peu de temps Léonore et Morhof étaient fiancés. Dans l'intervalle, Alfred avait fait venir près de sa sœur, comme dame de compagnie, une jeune veuve, arrière-petite-nièce et fervente disciple de Swedenborg; tous ces préparatifs terminés, il partit pour Alexandrie.

(1) Cf. *Mœurs et Coutumes des Egyptiens actuels*, par William Lane; ce livre a été traduit en allemand par le docteur Julius-Théodor Zenker. (Leipzig, Dyk. II, 89-98). — Voir aussi le n° 117 (juillet 1837) de la *Quarterly Review*, puis dans le livraisons d'août 1833, de la *Revue des Deux-Mondes*, l'article de Léon de Laborde: Enfin Gorres: *Mystique*, III, 598-613.

Morhof essaya, ainsi qu'il l'avait promis à Alfred, d'évoquer Moidele en s'aidant de parfums (1); il multipliait les expériences depuis plusieurs semaines déjà, lorsqu'une lettre d'Alfred arriva, l'informant qu'il avait découvert le magicien de Lane, nommé Hassan. Voici d'ailleurs le texte même de sa missive : « Nous sommes au Caire, dans la maison d'Hassan ; il y a là un interprète et un jeune garçon de dix ans, Yusuf, qu'Alfred est allé chercher dans la rue sur l'indication du devin, et qui doit être le voyant. Hassan écrit sur une bande étroite de papier des formules de conjuration ; il allume ensuite un feu de charbon sur lequel il jette de l'encens, des graines de coriandre et de la gomme indienne ; puis il fait asseoir Yusuf devant ce feu, et, dans la paume de sa main, dessine un carré magique avec des figures incompréhensibles, dans le milieu duquel il verse de l'encre ; la chambre se remplit bientôt de fumée : alors le magicien jette sur les charbons sa bande de papier, puis il commande à l'enfant de regarder fixement la tache d'encre, sans lever la tête. Yusuf ne voyait d'abord que sa propre image, mais il se prit tout à coup à trembler et dit : « Je vois un homme qui nettoie le sol avec un balai (2). »

(1) On trouve dans Heliodore, *Hist. d'Aethiop.*, VI, 14, le récit d'une évocation avec l'aide de substances organiques. Un nécromant moderne, le baron Lazar Hellenbach a observé, dans des expériences semblables, la consommation partielle d'eau, d'huile, de farine, de miel et d'un œuf cru. Cf. Hellenbach : *Die neuesten Kundgebungen einer intelligiblen Welt*. Vienne, Rosner, 1881 (page 25).

(2) A propos de cette dernière particularité, elle est, dans le livre de Lane (II, 93, 97), indiquée par deux fois, chose d'autant plus remarquable, nous dit du Prel, qu'on la trouve déjà

« Tu peux commencer tes questions, » dit le magicien en se tournant vers Alfred. Celui-ci, concentrant alors sa pensée sur Morhof, demanda au jeune garçon ce qu'il voyait. « Je suis dans une forêt, sur un chemin de cailloux, les arbres ont des aiguillons, je ne vois personne. Je suis devant une haute tour, je monte trente-sept marches..., j'entre dans une chambre où est assis un grand homme, large d'épaules, à longs cheveux blonds..., il lit dans un grand livre, il y a un dessin curieux sur la page qu'il vient de toucher ; il se lève, va à la fenêtre, et y regarde longtemps. » — Ces phrases, qu'Alfred notait avec soin, étaient dites sans hésitation ; un assez long intervalle les séparait chaque fois. Ce premier résultat obtenu, le comte dit à Hassan : « J'ai un enfant, j'ai perdu sa trace ; je ne sais pas où il vit. Peux-tu me dire si je le retrouverai ? — Je ne puis te dire que ce que je vois ; je puis te voir quand tu le retrouveras, si cela t'est donné. » Le magicien prend la place de Yusuf devant le trépied, tout en conservant dans sa main la main de l'enfant. — « Je suis sur une haute montagne, il fait très froid ; le sol est couvert d'une matière

relatée par Casaubon, éditeur des mémoires du mathématicien John Dee. Voir Casaubonus : *A true and faithfull relation of what passed for many years between Dr. John Dee and some spirits*, London, 1659. Cette curiosité littéraire traite de séances spirites que Dee donnait devant les cours européennes au XVI^e siècle. Karl Kiesewetter en donne une relation assez détaillée dans les *Akademischen Monatshefte* de Munich (n° 78-82). Cette vision du balayeur, dont parle Casaubon (page 25), Kiesewetter l'interprète comme « le symbole de la destruction des obstacles matériels de la clairvoyance ». Mais cette explication est peu satisfaisante pour des cas aussi différents, car, ainsi que le dit l'évêque Synésius dans son ouvrage sur les Rêves, la symbolique des rêves et des visions est tout à fait individuelle.

blanche, humide... Un homme monte, il a un grand bâton à la main... Il s'arrête devant une pierre comme il y en a sur les tombes des infidèles..., il pleure... Il est plus âgé que toi, ce ne peut être que ton père ou toi... Un autre homme monte le sentier..., il s'essuie le front..., il porte toute sa barbe..., une cicatrice profonde coupe les sourcils et va jusqu'aux lèvres... L'autre homme, toi, l'attend. Mais des brouillards montent de toutes parts, ils vous enveloppent..., je ne vois plus rien. » Après une demi-heure, Hassan dit : « Il n'y a plus personne près de la tombe. » — Descends, dit Alfred, tu vas rejoindre les deux hommes ; Hassan se penche de nouveau, mais il ne peut retenir un cri : « Qu'est-ce que c'est ? s'écrie Alfred. — Rien ; j'ai froid ; » et le regard du magicien qui avait pris un moment une expression d'horreur, recouvra son calme ; les questions d'Alfred ne purent rien en tirer de plus. « Tout ce que je puis te dire, c'est que le jour où sur la montagne, l'homme à la cicatrice sera devant toi, ce jour-là tu retrouveras ton fils. »

Morhof et Léonore, au reçu de cette lettre, s'empressèrent d'en contrôler toutes les indications, et Morhof se dépitait quelque peu de ne pouvoir envoyer au comte un récit aussi encourageant. Il conduisait ses expériences comme des travaux de laboratoire, notant l'heure, la température, la pression barométrique ; cependant toutes ses tentatives échouaient. Un soir, après dîner, il montait dans la tour pour tenter des expériences nocturnes, lorsque, cinq ou six fois de suite, les flambeaux qu'il allumait s'éteignirent sans cause apparente ; c'était le commencement d'un

procès de phénomènes médianimiques, au cours desquels, après avoir établi l'alphabet des coups frappés, Morhof obtint des communications écrites qui lui révélèrent la présence invisible de Moidele (1) ; il ne put cependant tirer d'elle aucun éclaircissement sur l'avenir d'Alfred et d'Emmanuel (2). Pendant ce temps, Hassan donnait de nouvelles séances au cours desquelles il indiquait au comte le lieu où il ferait connaissance avec l'homme à la cicatrice et le lieu où était actuellement son fils. Alfred fit ensuite, par le Dr Pruner-Bey, la connaissance d'un derviche, Mustapha-El-Negdi, qui lui confirma les visions d'Hassan, lui dit en outre que, le même jour, il retrouverait la mère et le fils, et que le nuage cachait un grand danger. Le comte, d'après les récits de quelques officiers anglais, résolut tout à coup de faire le voyage de Bénarès, pour se mettre en relation avec un fakir nommé Cowindasamy ; ce dernier lui fit apparaître la main de Moidele, portant encore au doigt le rubis qu'elle avait reçu de lui, un jour que ses pensées se reportaient vers la patrie. Alfred parla de son ami au fakir : celui-ci lui assura qu'il était mort, et pour preuve, la main de Morhof vint écrire sous les yeux du comte terrifié, plusieurs phrases, en différentes

(1) Moidele avait écrit son nom à rebours : Elediom ; cette particularité se remarque encore au cours de phénomènes mystiques, que le Dr du Prel a traités explicitement dans les *Studien aus dem Gebiete der Geheimwissenschaften*, II, 179, 199.

(2) Schopenhauer reconnaît la possibilité de la vision de l'avenir ; voir : *Die Welt als Wille und Vorstellung*, I, 356 ; *Parerga* I, 218 ; II, 251 et suiv. ; Kant : *Kritik der reinen Vernunft*, 369, 375 (édit. de Kehrbach). — Bernhard Gorwitz : *Richard's natürliche-magnetischer Schlaf*, Leipzig, 1837. Page 115 ; et *Idiosomnambulismus*, Leipzig, 1851.

langues (1). Il reçut quelque temps après la confirmation de cette catastrophe : Morhoff avait été trouvé mort dans le laboratoire, près de lui se trouvait le procès-verbal inachevé de ses expériences : il venait d'apercevoir, au milieu des parfums magiques, les yeux indiciblement tristes de Moidele, qui le regardaient, lorsque l'asphyxie l'avait surpris. Alfred était complètement démoralisé ; il retourna à Calcutta, se lia avec un brahme et résolut de passer sa vie là, sur le bord de la mer, dans la case d'un marchand mahométan qui se rapatriait.

Dix-huit ans se sont écoulés depuis ; nous sommes à l'Université de Vienne ; parmi la foule des étudiants, deux nous intéressent particulièrement. L'un, Somirof, — homme d'une trentaine d'années, sérieux, très intelligent, riche, ancien condamné aux mines en Russie, — s'efforce de conquérir la confiance de Karl-Maria Tiedemann, dont la nature ouverte lui a laissé deviner un passé assez malheureux ; Tiedemann était un enfant trouvé : les lecteurs ont deviné sans peine en lui Emmanuel ; et Somirof, toujours à l'affût de la fortune, sut, avec une adresse merveilleuse, pénétrer une partie de son secret. C'était l'époque où Braid redécouvrait l'hypnotisme (2) ; Somirof partit aussitôt pour Londres, il y étudia une année entière avec Braid,

(1) Voir les œuvres de Louis Jacolliot et les expériences de Crookes ; puis *Animismus und Spiritismus* par A. Aksakoff. Leipzig, Mutze, 1891 (1, 131-139) ; Karl Kiesewetter : *Geschichte des Okkultismus*, Leipzig, Friedrich, 1891.

(2) W. Preyer : *die Entdeckung des Hypnotismus*. Berlin, 1881, et du même auteur : *der Hypnotismus. Ausgewählte Schriften von Braid*, Berlin, 1882.

et acquit bientôt la certitude d'avoir entre les mains une arme redoutable.

Le comte de Karlstein, que nous avons laissé aux Indes, où, sous la direction du brahmane, il s'était assimilé la plus grande part de l'œuvre intellectuelle de ce peuple et s'était exercé à divers développements psychiques, revint en Europe, et voulut, avant de revoir sa sœur, visiter la Grèce et l'Italie ; il s'arrêta quelque temps à Venise ; consiant en les prophéties qu'il avait obtenues, il attendait là l'homme à la cicatrice. Une indisposition subite lui fit demander un médecin ; l'hôtelier lui recommanda un docteur allemand, et une heure après, l'homme à la cicatrice, Somirof, était devant Alfred. Dès lors, sa foi en ses visions devint inébranlable. Somirof, grâce à sa diplomatie, sut circonvenir le comte ; il l'hypnotisa sous prétexte de thérapeutique et lui suggéra d'avoir en lui la plus grande confiance (1) ; c'est ainsi qu'en un très court espace de temps, Somirof connut Moidele, Emmanuel et l'histoire de la chaîne d'or, qu'il avait vue au cou de Tiedemann : de là à identifier ces deux personnes, il n'y avait qu'un pas. — Tandis que ses relations avec le comte devenaient de plus en plus intimes, celui-ci songea à l'installer à Karlstein, comme médecin d'un établissement thermal qui de-

(1) Le lecteur, qui ne connaît pas à fond l'histoire de l'hypnotisme, pourra prendre ceci pour un anachronisme, l'action se passant vers 1866 ; il n'en est rien cependant. Les élèves directs de Mesmer avaient déjà étudié la suggestibilité, et du Prel a collationné de nombreux documents à ce sujet dans ses *Studien* (I, 185-206). Zschokke avait, il y a un demi-siècle, mis en action la suggestibilité post-hypnotique dans la nouvelle : *die Verklärungen*.

vait y être bientôt fondé. Dès son arrivée au château, Somirof y fit venir Tiedemann, pour avoir sous la main les éléments d'une intrigue non encore déterminée, mais qu'il préparait avec soin. C'est ainsi qu'un jour, il prit prétexte de l'ivresse d'un ouvrier pour, pendant le sommeil, lui suggérer la sobriété, et lui ordonner l'obéissance passive à son égard (2). Le premier ordre était exécuté, il en augura bien pour la réalisation du deuxième.

Léonore avait auprès d'elle sa nièce Albertine, qui déjà à Vienne, avait fait la connaissance de Tiedemann ami intime à son frère; nos deux jeunes gens s'aimaient, sans que Somirof le sût, et cela gênait fort ses plans, car il comptait épouser Albertine, héritière de Léonore; et, comme il n'avait pu tirer aucun renseignements de la comtesse, ce fut elle qu'il résolut de supprimer. Pour cela, il endormit un jeune garde-chasse nommé Théodore, que la comtesse avait fort en amitié, et lui suggéra à échéance fixe de verser du poison dans son thé; puis il partit, faire une excursion de deux jours. Le malheureux Théodore exécuta l'ordre, et, quand Somirof revint, Léonore était morte; il s'agissait maintenant de faire avouer à Théodore son crime; Somirof n'eut pas de peine à le fasciner instantanément, devant un tribunal composé de gens qui ne connaissaient pas l'hypnotisme; de sorte que le jeune garde-chasse fut conduit en prison. Tiedemann seul eut l'intuition rapide d'un secret entre Somirof

(2) Voir *der Hypnotismus*, par le prof. Forel, de Zürich; p. 118, 119. — Stuttgart Enke, 1891.

et Théodore, et il s'était juré de le découvrir; — Somirof avait quitté Karlstein; Tiedemann s'installa aussitôt dans la bibliothèque, où il retrouva des notes éparses de Somirof, écrites récemment, avec des renvois, et des titres d'ouvrages (1). Il put ainsi reconstituer toute la genèse du crime; il s'empressa d'en faire un rapport, qu'il lut aux autorités et qui devait faire mettre Théodore en liberté, lorsque Somirof qui était à Gratz, quitta cette ville subitement pour un motif que lui seul connaissait: l'approche du jour où Emmanuel devait être rendu à son père. Mais, pendant son absence, les juges avaient perquisitionné à Karlstein et on avait trouvé contre lui des charges tellement graves, que la gendarmerie était réquisitionnée pour l'arrêter dès son retour dans la vallée. En attendant ce jour, Tiedemann était allé faire une excursion jusqu'à la chaumière de Moidele, qu'il connaissait pour en avoir souvent entendu l'histoire; quelle ne fut pas sa stupéfaction en reconnaissant, gravé sur une poutre de la hutte, le dessin même du bijou d'or qu'il portait au cou; il s'empressa d'an-

(1) Voir, pour toutes ces questions de suggestibilité: les *Studien de du Prel*; Almignana : *Du somnambulisme, des tables tournantes et des médiums*, p. 28. Paris 1889; Mouillesaux : *Exposé des cures de Strasbourg*, Paris, 1787, 3 vol.; Liégeois : *De la suggestion et du somnambulisme ds. leurs rapports avec la jurisprudence et la médecine légale*. Paris, 1889; Lilenthal : *der Hypnotismus und das Strafrecht*, Berlin et Leipzig, 1887, *Revue de l'Hypnotisme*, Février 1891, Article du D^r Liégeois. — *Le Sphinx*, vol. III, p. 390; et dans le n° d'avril 1891: *Suggestion und Dichtung*, du Prel : *Philosophie der Mystik*, p. 280-378. Liébault : *Du sommeil et des états analogues*, p. 259. Kluge : *Versuch einer Darstellung des animalischen Magnétismus als Heilmittel*, p. 286, Berlin, 1889.

noncer cette découverte au père de Moidele, qui vivait encore : et tous deux, rayonnants de bonheur, rentrèrent au château, annoncer la bonne nouvelle à Albertine.

Le lendemain matin, le comte de Karlstein arrivait dans ses montagnes, après vingt ans d'absence, et le cœur gros de souvenirs, il atteignait vers midi, le pic du Diable, où Moidele avait trouvé la mort. C'est là que Somirof, qui avait calculé son temps, vint le retrouver, mais sans Emmanuel; il apprit de la bouche du comte, que Tiedemann devait être le mari d'Albertine ; aussitôt sa résolution fut prise : supprimer Tiedemann ou Alfred ; ce fut ce dernier qu'il choisit ; au moment où il s'y attendait le moins, le comte fut précipité par Somirof dans le glacier, à la place même où Moidele était tombée. Le meurtrier, toujours calme, redescendait la montagne lorsqu'il vit des gendarmes venir à sa rencontre. Le misérable se trahit lui-même en se défendant d'avoir assassiné le comte, et, voyant ses crimes découverts, il s'empoisonna sur l'heure. Alfred, que l'on avait tiré mourant de la crevasse où il était tombé, ne put que reconnaître Emmanuel et lui donner sa bénédiction avant de rendre le dernier soupir.

Telle est l'intrigue un peu touffue sans doute de ce roman : les descriptions pleines de sentiment, les tableaux d'amour à la Gessmer, et les dissertations métaphysiques de la plus haute envolée y abondent. Là se trouvent résumée l'essence de la sagesse aryenne, la genèse du magnétisme et les principales lignes de la philosophie future. Livre destiné au grand public

allemand, il a toute les qualités que l'on peut désirer; l'auteur y a habillé d'une forme intéressante et agréable un fonds des plus solides, une érudition des plus sérieuses, une fort belle largeur de vues. La présentation de ces sujets si scabreux pour beaucoup d'esprits, si ennuyeux pour bien d'autres y est faite avec un tact consommé. En somme, œuvre très intéressante et parfaitement adaptée au goût des lecteurs allemands, dont le nombre sera grand s'il se proportionne au mérite du livre.

SÉDIR.



GROUPE INDÉPENDANT D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

Bruxelles, 22 mai.

La délégation du quartier général est arrivée à Bruxelles ce soir. Nous avons été reçus à la gare par le délégué pour la Belgique, assisté du Président de la Branche Kvmris de Bruxelles.

Les dispositions ont été prises aussitôt pour la semaine d'un commun accord. Le soir même, la consécration et la remise solennelle de la Vexille de Kvmris ont été faites d'après les rites traditionnels de l'hermétisme, en présence des officiers de la Branche.

LA « VEXILLE »

La « vexille » offerte à la branche Kvmris par deux dames, membres du groupe, mérite une description particulière.

Sous fond d'or, le trident de Paracelse, symbole du groupe, est brodé en rouge, le nom de Kvmris en bleu et entre les branches du Trident. La frange est en or. Les trois couleurs fondamentales du spectre correspondent respectivement à Apollon, à Mars et à Vénus. Le symbolisme a donc été parfaitement observé dans les dispositions de la « vexille ».

En somme, excellent début et qui est d'un bon augure pour la suite.

Bruxelles, 23 mai.

LA SECTION FABRE

D'après l'exemple du quartier général, la branche Kvmris a formé une section spéciale d'études sous le nom de *Section Fabre*, placée sous les auspices de Fabre d'Olivet.

La séance ordinaire de cette section a eu lieu ce soir

à huit heures, la journée ayant été consacrée à des visites diverses.

A huit heures et demie précises, la section Fabre ouvre ses travaux. Le délégué pour la Belgique, M. Vurgey, est au bureau assisté de MM. Papus et Mauchel, le premier revêtu des insignes martinistes.

Environ vingt membres sont présents, rangés en demi-cercle autour du bureau. Les travaux commencent par la lecture du 12^e examen des *Vers dorés de Pythagore* de Fabre d'Olivet.

Cette lecture est suivie d'une discussion entre les membres présents. Nous constatons avec grand plaisir l'ordre qui règne dans les discussions et qui fait le plus grand honneur à l'énergie du délégué. Nous voyons de même que la section Fabre comprend des membres appartenant à toutes les opinions, ce qui donne un intérêt particulier aux travaux.

Après cette discussion, à laquelle prennent part les délégués du quartier général, les autres points de l'ordre du jour sont épuisés, puis Papus résume en quelques mots la vie et l'œuvre de Fabre d'Olivet. Ensuite Mauchel dit deux poésies, dont l'une de lui, et l'autre d'Eliphas Lévi : *le Sphinx*.

La séance est levée à 11 heures et demie. Si l'on songe que la section Fabre compte seulement les membres les plus actifs de Kvmris, qu'elle tient ses réunions tous les quinze jours, et qu'elle a déjà passé en revue les ouvrages des principaux auteurs occultistes anciens et modernes, on comprendra la vitalité de notre branche de Bruxelles, composée, comme la plupart des branches du groupe, de médecins, d'avocats, de littérateurs, d'artistes, d'étudiants près la Faculté de Bruxelles, de journalistes, et, en un mot, de personnes appartenant à l'élite intellectuelle de la société locale.

LE LOCAL DES SÉANCES

Souvent les groupes de province ou de l'étranger sont obligés, quand vient un délégué ou un conférencier, de louer la première salle venue, préau d'école ou salle publique quelconque.

La branche Kvmris possède un local à elle, où se

trouvent en permanence ses archives et sa bibliothèque, et où les réunions se tiennent régulièrement.

Ce local, situé au premier, 24, place de la Vieille-Halle-au-Blé, comprend une entrée suivie d'une grande salle carrée, pouvant contenir une centaine d'auditeurs.

Une estrade est dressée au fond de la salle, et les murs sont ornés d'inscriptions symboliques, de pantacles et de gravures.

Nous relevons au hasard, des citations de Rabelais, de Fabre d'Olivet, de Virgile, de Claude Bernard, etc., etc. Les signes du zodiaque et les sept symboles planétaires, la clef mystique du Tarot, le télégramme, plus une foule de symboles hermétiques. A l'entrée est un dessin ésotérique de Roberti, représentant le trident de Paracelse, un autre dessin ésotérique, dû à M. Tits, orne également le local des séances.

Dans les réunions solennelles, la « Vexille » est déployée sur le bureau.

Bruxelles, 24 mai, 3 heures.

LES PROCHAINS TRAVAUX

Nous sommes pressés par le temps, forcés de renvoyer au prochain numéro la suite de la description des futurs travaux.

C'est ainsi qu'aujourd'hui 24 mai, à 8 heures et demie, aura lieu une grande séance générale de la Branche, avec une conférence de Papus.

Demain mercredi, une autre conférence doit avoir lieu devant les étudiants de l'Université.

Jeudi les délégués du Quartier général se rendent à Anvers où la Branche *Viscum* attend leur arrivée.

Vendredi, banquet à Bruxelles et visite de la statue du grand occultiste Van Helmont. Nous tiendrons nos lecteurs au courant de toutes ces réunions.

Bruxelles, 24 mai, 11 heures soir.

La séance générale de la Branche Kymris vient d'avoir lieu. Nous sommes arrivés à 8 heures 1/4, la salle était comble. Beaucoup de dames, de belles toilettes ; assistance sympathique.

La conférence de Papus commence à 8 heures 1/2 précises. L'orateur avait pris comme titre : la Science Occulte. Il rappelle tout d'abord l'origine historique de l'occultisme, expose les épreuves de l'initiation en Égypte ; puis résume rapidement l'histoire de la Tradition à travers la Grèce, le christianisme, les Arabes et le moyen âge, jusqu'à nos jours.

C'est alors qu'il aborde l'exposé des enseignements essentiels de l'occultisme : la Tri-Unité, la doctrine des correspondances et l'étude du monde invisible. La constitution ternaire de l'homme et les conséquences de cet enseignement sont l'objet de développements particuliers. Après avoir passé en revue la constitution de l'Univers et la façon dont on doit concevoir le problème du mal au point de vue de Dieu, l'orateur aborde l'étude des conséquences philosophiques et sociales de l'occultisme.

Il rappelle comment il a été jadis un apôtre ardent du matérialisme, et comment il fut amené à rechercher autre chose. Il fait la critique des objections toujours identiques mises en avant par les positivistes et surtout par les matérialistes, et il insiste sur la nécessité du développement individuel, de « l'originalisation » des individus, pour atteindre l'idéal proposé par l'occultisme.

Après quelques mots touchant la réalité des phénomènes produits par la force psychique et les ridicules explications qu'on tente d'en donner, l'orateur rappelle les fâcettes protestations de Lombroso contre les théories qu'on voulait lui imposer, et conclut en affirmant sa foi en la communication possible, dans certains cas assez rares, avec les âmes des êtres qu'on a connus, mais en appelant tous les chercheurs à l'étude approfondie de l'occultisme.

L'exposé du succès obtenu en France et en Belgique par le *Groupe indépendant d'Études ésotériques*, succès dû à la hiérarchie dans les groupes locaux et à la centralisation de toutes les branches en un Quartier général, termine la conférence à 10 heures précises.

Trois salves d'applaudissements sont la réponse du public au sympathique conférencier.

Après Papus, le second délégué du Quartier général,

notre ami Lucien Mauchel, dit le *Credo Philosophique* d'Eliphas Levi, qui est l'objet d'un chaleureux accueil de la part des assistants.

Pendant toute la séance, la « vexille de Kvmris » ornait la table, et, sur la vexille, Papus avait placé le grand cordon de l'Ordre Martiniste.

En somme, excellente soirée à tous les points de vue.

LA STATUE DE VAN HELMONT

Après la séance, les officiers et les principaux membres de la Branche sont allés rendre une première visite au monument du grand occultiste Van Helmont, monument élevé sur une des places de Bruxelles. Vendredi prochain, visite officielle en cortège, avec autorisation spéciale de M. le Bourgmestre de Bruxelles, qui assurera le service d'ordre. Nous reviendrons en détail sur cette cérémonie.

Demain mercredi, conférence aux étudiants de l'Université, et, jeudi, visite de la délégation à la Branche Viscum d'Anvers.

LA CONFÉRENCE AUX ÉTUDIANTS

Bruxelles, 25 mai, minuit.

La conférence aux étudiants de l'Université formant le cercle criminaliste a eu lieu ce soir, de 9 heures à 10 heures et demie. Le sujet choisi était *l'Hypnotisme et la Responsabilité*. La salle était pleine, et l'orateur a développé son sujet au milieu de l'attention générale. Après la conférence, Papus a été chaudement félicité par le Président et les officiers du cercle criminaliste.

Dans la journée, Mauchel avait organisé à Bruxelles un dépôt général des livres et revues d'occultisme pour toute la Belgique. Cette nouvelle création sera d'un bon secours à KVMRIS.

ANVERS. — VISCUM. — LES PROGRÈS ACCOMPLIS

Anvers, 26 mai, 10 heures du soir.

Nous avons passé toute la journée Anvers, où nous

avons rendu visite à la Branche VISCVM, dont une délégation était venue nous recevoir à la gare.

Les progrès accomplis par l'occultisme à Anvers sont considérables. Si l'on songe à la difficulté de faire comprendre et accepter nos idées dans les pays du Nord et dans la ville d'Anvers particulièrement, on rendra justice aux efforts du Président de VISCVM, M. Rosport, et au délégué en Belgique, M. Vurgey, qui ont réussi à constituer une Branche régulière de plus de vingt membres, composée de l'élite intellectuelle d'Anvers, et tenant ses séances tous les mois dans une très jolie salle.

Après avoir pris connaissance des progrès accomplis, après s'être entretenu, avec les principaux membres de VISCVM, de la route à suivre dans l'avenir, la Délégation a jeté les bases d'une loge régulière de l'Ordre Martiniste à Anvers et a pris congé de M. Rosport en le félicitant vivement de son généreux dévouement.

Demain vendredi, 27, nous serons à Bruxelles, où un banquet et une visite solennelle à la statue de Van Helmont doivent clore notre voyage.

LE BANQUET

Bruxelles, 28 mai.

Hier, 27 mai, ont eu lieu deux importantes manifestations de la vitalité de KVMRIS.

A 6 heures 1/2, les principaux membres de la Branche recevaient les délégués du Quartier général dans une salle aussi vaste qu'émerveilleusement décorée.

Au fond de la salle, on aperçoit, dominant la table luxueusement servie, la « vexille de Kvmris », dont l'or resplendit à la lumière. Au-dessus de la vexille, la palme métallique offerte par la Branche à Van Helmont.

Sur la table même, toute garnie de fleurs, deux chandeliers à sept branches ont été ostensiblement placés.

M. Vurgey préside, ayant à sa droite Papus, à sa gauche le président de *Viscum*, en face de M. Vurgey, M. Brossel, président de Kvmris, à sa droite M. Mauchel et à sa gauche M. Sigogne.

Nous passerons sur le menu du banquet; nous sommes

à Bruxelles, où l'on mange généralement deux fois plus qu'à Paris ; cela indique assez l'abondance et le nombre des plats qui défilent sur la table.

Nous arrivons aux toasts.

LES TOASTS

Le délégué pour la Belgique, M. Vurgey, débute en rappelant l'existence de la chaîne magnétique formée par nos maîtres dans l'Invisible et lève son verre en l'honneur des fondateurs du Groupe, de Papus, qui a su continuer dignement la chaîne mystique et unir le présent au Passé vénérable. Il rend en même temps justice au dévouement du second délégué, M. Lucien Mauchel, qui accompagne Papus dans son voyage à Bruxelles.

Le Président du Groupe ésotérique répond à M. Vurgey et revendique pour les maîtres seuls l'honneur d'un toast aussi élogieux. Il rappelle combien cette étude de l'astral est importante à connaître pour tous les occultistes et s'excuse de n'avoir pas traité, comme il l'aurait désiré, les données les plus techniques de l'ésotérisme. Les objections toutes positivistes mises en avant avec tant de savoir par certains membres et la nécessité de bien montrer que l'occultisme peut être parfaitement compris de tous les esprits sérieux, l'ont obligé à demeurer, dans ces conférences, sur un terrain tout scientifique. Papus termine en buvant à la réunion intellectuelle d'Aziah et Ietzirah. Les verres se choquent au milieu des fumées de parfums.

M. Lucien Mauchel, dans une chaleureuse improvisation, dit combien nous sommes touchés de l'accueil fait, aux délégués du Centre et du succès imprimé à la Branche de Bruxelles par son Président, M. BROSSEL.

Pour clore la première série des toasts, le Président du Groupe annonce que le Comité directeur a bien voulu l'autoriser à offrir au Délégué de Belgique, au Président de la chambre KVMRIS de Bruxelles et au Président de la Chambre VISCUM d'Anvers, des diplômes d'honneur, faible témoignage de reconnaissance, eu égard au travail accompli.

D'autre part, un diplôme spécial sera offert à M. Buls, bourgmestre de Bruxelles, dont nous ne saurions trop

reconnaître la bienveillance pour l'appui qu'il a donné à Kvmris en vue de la commémoration de Van Helmont. Nous en reparlerons du reste tout à l'heure. De chaleureux applaudissements soulignent ces remerciements bien mérités.

Ensuite, les membres des Kvmris prennent la parole, M. du Chastin, sur la prière de M. Brossel, remercie M. Mauchel au nom de la Branche ; M. Brossel se lève lui-même et rappelle que M. Sigogne est un des premiers membres fondateurs ; M. Sigogne, de son côté, rend hommage au dévouement de M. Cauderlier, président de la ligue antialcoolique à qui KVMRIS doit son vaste local, M. Vurgey à son tour propose la santé de M. Nizet, directeur des expériences du Groupe, qu'une maladie grave a tenu assez longtemps éloigné de ses confrères de la Branche — M. Rosport remercie au nom de la Branche Viscum.

C'est alors que M. Brossel se lève de nouveau et porte, en termes émus, la santé à son initiateur, à l'un des maîtres de l'occultisme contemporain, à Stanislas de Guaita.

UN INCIDENT

Immédiatement, Papus prononce les paroles suivantes :

« Messieurs, permettez-moi d'abuser de mon autorité de Président pour prendre encore une fois la parole.

« C'est avec une joie sincère que j'ai su rendre justice à tous nos frères en Occultisme ; mais il me semble qu'il manque encore un nom parmi tous ceux que vous avez prononcés. L'on ne peut certes m'accuser d'une grande sympathie pour l'individualité dont il s'agit, mais notre premier devoir à tous est de rendre justice, et justice entière, au talent, indépendamment de toute personnalité. Aussi, Messieurs, permettez-moi de lever mon verre en l'honneur d'un des maîtres de l'ésotérisme de l'art, et de boire à la santé de M. Joséphin Péladan. »

De chaleureux applaudissements témoignent des sympathies que l'œuvre de Péladan trouve en Belgique et tout particulièrement dans la Branche KVMRIS.

LES SONNERIES

Après le banquet, une partie musicale a eu lieu pendant que les cigares s'allumaient et qu'on prenait le café dans les jardins éclairés à la lumière électrique.

A l'issue de la partie musicale, une première exécution de l'œuvre inédite composée spécialement par M. Khnopff a eu lieu.

C'est alors que le cortège se forme précédé des musiciens et de la palme commémorative, et se dirige vers la statue de Van Helmont.

LA STATUE DE VAN HELMONT

La statue est située au centre de Bruxelles, au milieu d'une place fort tranquille (place du Marché-aux-Grains).

Van Helmont est représenté assis et méditant. Sur le socle, on peut lire les inscriptions suivantes ; sur le devant : VAN HELMONT, à droite ; AU PROMOTEUR DES SCIENCES MODERNES, AU PHYSIOLOGISTE, AU MÉDECIN, AU PHILOSOPHE. Ces inscriptions sont répétées en flamand sur les deux autres côtés du socle, ainsi que les dates de la naissance et de la mort du célèbre hermétiste (1577-1644).

LA CÉRÉMONIE

Le cortège arrive devant la statue à 11 heures précises. Aussitôt le commissaire de police s'avance au-devant de nous et se met à notre entière disposition, d'après les ordres reçus du bourgmestre de Bruxelles. On écarte les curieux, déjà en assez grand nombre, et, à l'aide d'une échelle apportée du poste voisin, notre ouvrier fixe à la statue la palme commémorative offerte par KVMRIS, pendant que les lumineux illuminent la petite place.

La palme est en fer forgé, très sobre de style et très artistique, et porte une banderole de même matière que la palme, où on lit en lettres d'or ces simples mots : A VAN HELMONT, KVMRIS.

Aussitôt la pose achevée, les musiciens se rangent devant la statue et, sous la direction de Khnopff, commencent l'exécution des sonneries de KVMRIS.

LES SONNERIES

A ce moment, le spectacle est réellement imposant, le

temps est superbe, au ciel les étoiles scintillent ; sur la place, les arbres fleuris nous entourent de parfums, la foule des curieux, qu'on peut évaluer à une centaine, borne notre horizon, maintenue à distance par les agents, et, au milieu, se détache tout environnée de lumière, la blanche statue du maître, autour de laquelle se tiennent les membres de KVMRIS. C'est alors que la sonnerie éclate, grave, majestueuse et pénétrante. Les notes montent vers le ciel et la communion mystique du visible et de l'invisible semble s'accomplir à l'instant.

Georges Khnopff, le frère du célèbre peintre, déjà merveilleux compositeur lui-même, mérite toute notre reconnaissance pour ses incomparables sonneries. Nous en reparlerons dans notre ordre du jour.

LES DISCOURS

Papus prend le premier la parole.

Il remercie la Ville de Bruxelles d'avoir, la première, sur le continent, rendu justice à l'un des maîtres de l'occultisme, à Van Helmont, qui consacra sa vie à soigner les pauvres, autant qu'à méditer les problèmes mystérieux de l'herméтиisme.

Ensuite, M. Lucien Mauchel dit, dans un magnifique élan d'enthousiasme, une très belle improvisation sur Van Helmont. Nous en donnerons le texte dans le prochain numéro.

M. Vurgey rappelle aux membres présents l'importance du 27 mai et les décide à renouveler chaque année la commémoration de Van Helmont.

Une dernière fois, le silence se fait, tout le monde se découvre, et les notes majestueuses de la sonnerie de KVMRIS retentissent.

La cérémonie est terminée. Papus, au nom du Groupe de Paris, et M. Vurgey, au nom de la Branche de Bruxelles, félicitent vivement M. Georges Khnopff du légitime succès obtenu par ses compositions.

Des remerciements sont adressés d'autre part au commissaire de police pour l'obligeance qu'il nous a si gracieusement témoignée.

VISITE A M. LE BOURGMESTRE DE BRUXELLES

Samedi, 28 mai, midi.

C'est à M. Puls, le sympathique bourgmestre de Bruxelles, que nous devions une grande partie du succès obtenu hier.

Aussi, ce matin, à onze heures, sommes-nous allés, présentés et accompagnés par M. Vurgey, rendre visite à ce magistrat et le prier d'accepter, en faible témoignage de notre reconnaissance, un diplôme d'honneur du Groupe.

Dès notre arrivée à l'Hôtel de Ville, dont nous admirons la magnificence, nous sommes introduits auprès de M. Buls, qui veut bien accepter notre offre modeste.

Nous causons des régimes comparés de la Liberté en Belgique et en France, à l'occasion du mouvement spiritueliste que nous avons entrepris, et nous rencontrons, dans la personne du premier magistrat de la ville de Bruxelles un causeur charmant doublé d'un profond érudit.

A 11 heures et demie, nous prenions congé de M. Buls, et ce soir, à six heures, nous quittions la Belgique.

CONCLUSION

Tout ému encore de la réception que nous avons rencontrée auprès de nos amis, nous avons peine à leur exprimer notre reconnaissance.

Dans les quelques jours passés à Bruxelles et à Anvers, les délégués du Quartier général ont pu se rendre compte de l'organisation parfaite de la propagande occultiste en Belgique, du fonctionnement régulier des Branches et du dévouement de tous les membres à nos idées.

Un ordre du jour détaillé contiendra le rapport de la délégation. Nous nous efforcerons ainsi de mettre toutes nos Branches à même de se rendre compte des progrès accomplis en Belgique sous l'influence de notre délégué spécial, M. Vurgey, à qui nous exprimons tous nos remerciements.

Remarquables Prédictions de Mort

Pour les chercheurs des causes psychiques, les faits suivants ne sont pas des créations fiévreuses imaginaires. Ce qui suit a été constaté par un avocat de Londres, et semble assez compréhensible et clair.

Etant dans une maison de campagne, pour assister à l'anniversaire de la vingt-cinquième année du fils ainé, j'étais consterné en voyant l'incident suivant :

Le troisième jour de mon arrivée, j'observai que montant l'escalier une dame en velours noir s'approchait.

Très majestueuse et très attrayante, je voulus l'examiner, mais elle disparut au moment où je voulais le faire.

Impossible de la retrouver même dans les longs couloirs.

II

Je la revis au bout de quelques jours; elle apparut de la même façon et disparut. Je ne pouvais jamais la réaliser comme ceux qui sont autour d'une table. De temps en temps elle se montra à moi. Je me trouvai dans le corridor lorsqu'elle m'apparut tout dernièrement vêtue d'un costume de voyage. Je me décidai à mentionner ces faits bizarres. Lorsque j'ouvris la bouche pour en parler à la maîtresse de maison, elle s'évanouit. Je venais d'apprendre le secret de famille. Cette dame noire ne se montrait qu'avant la mort du chef de famille, et elle ne trompait jamais, car il y a trois semaines que mon vieil ami est mort subitement.

III

Une des plus anciennes familles du Devonshire a une histoire pareille; chez elle, c'est la musique qui annonce habituellement la mort; cette musique se manifeste sur la harpe. Cela impressionne beaucoup les gens qui savent ce que cela veut dire. Elle commence doucement et finit par une note triomphale. Elle se fait entendre sept fois avant la mort.

Toutes les fois qu'à Venise, une lumière se montrait à la fenêtre de Saint-Marc, un doge mourait. Si quelqu'un avait le courage d'entrer à l'Eglise, il voyait un cardinal officiant la messe de mort; on entendait les orgues, les chants et les victimes assistant. (*Traduit de l'anglais*).

NOUVELLES DIVERSES

LIGUE POUR LE LIBRE EXERCICE DE LA MÉDECINE,
23, rue Saint-Merri. Paris.

M

Une *Ligue pour le libre exercice de la médecine* est en voie de formation, et les organisateurs ont déjà décidé qu'un *Congrès national* se réunirait chaque année, successivement dans les principales villes de France, pour étudier la question, jusqu'à ce que les pouvoirs législatifs nous aient donné satisfaction.

Pour mener à bonne fin une pareille entreprise, il faut beaucoup d'argent.

En attendant que de généreux bienfaiteurs mettent à notre disposition tous les fonds nécessaires, je prie instantanément les malades que j'ai guéris ainsi que mes fidèles lecteurs de vouloir bien participer à cette œuvre humanitaire en m'envoyant leur offrande.

Nous acceptons toute offrande, quelque minime qu'elle soit, et tout donateur qui en manifestera le désir sera membre de la *Ligue*. Les souscripteurs qui verseront un minimum de 10 francs seront membres du *Congrès annuel*.

Comptant sur votre générosité, je vous prie d'agrérer,
M^{me} _____, mes remerciements anticipés et l'expression de
toute ma reconnaissance. H. DURVILLE.

Délégué du Comité d'organisation.

CONFÉRENCES A MUNICH

De notre correspondant local :

Jeudi le 21 et jeudi le 28 avril, M. de Thomassin a fait deux grandes conférences sur « Jeanne d'Arc dans la Société de Psychologie scientifique à Munich. La presse de cette ville a publié des grands articles. — M. de Thomassin a exposé le génésis des hallucinations de la Pucelle par l'auto-suggestion et la prédisposition physiologique. Par des études profondes dans les procès de condamnation et de réhabilitation de Jeanne d'Arc il lui était possible de trouver deux passages, dans lesquelles la Pucelle dit : « *Quod credidit, ut esset sanctus Michael, qui veniebat ad eam, quia habuit istam voluntatem hac credendi et quod credidit ut esset vox Angelorum, quia habuit istam voluntatem hac credendi.* » Elle a vu très rarement la figure complète et distincte de Saint-Michel et de sainte Marguerite et Catherine ; ordinairement seulement les visages. C'est pourquoi elle n'a voulu répondre aux questions continues des inquisiteurs de Rouen sur les visions : « *De forma, specie et habitu Sanctorum.* » L'hallucination de l'ouïe était le plus fréquent. M. de Thomassin examina profondément les révélations des voix. « Pas une sainte, mais l'esprit patriote de la Pucelle même », qui objectiva ses idées, était l'inspirateur. Pas les saints étaient en erreur sur la mission, — *sententia piarum auriam offensiva*, — mais la fille de Domrémy, qui voulait dans sa ferveur religieuse « guerroyer contre les Sarrasins et les Hussites de Bohème, les « *hæretici obstinati* », qui reçurent une lettre fort peu aimable de la Pucelle. L'orateur démontra qu'elle a eu aussi des forces psychiques extraordinaires. Elle connaissait les plus secrètes pensées de certaines personnes, percevait des objets hors de la portée de ses sens, elle discernait et annonçait l'avenir. Si nous cherchons, disait enfin M. Thomassin, la raison des visions et des révélations dans l'être intime de Jeanne d'Arc, nous voyons une servante patriote du moyen âge, mais fervente spécialement pour le « royaume des cieux », dont Charles VI était le « lieutenant », et pour sa religion, jusqu'au fanatisme ; nous voyons aussi toutes les imperfections et erreurs d'une vierge de ces

temps. Mais Jeanne d'Arc reste aussi pour le psychologue la grande Pucelle qui pouvait donner à un peuple la suggestion de délivrer sa Patrie envahie.

COURRIER BIBLIOGRAPHIQUE

MONTMARTRE

1 vol. in-18 jésus, par M. Camille Chaigneau. Prix 2 fr. 50.
En vente à la librairie du Merveilleux.

C'est avec une émotion, comparable en sa naïveté à celle éprouvée par l'enfant au récit d'une belle légende, que nous avons lu ces pages exquises, à force d'élégante simplicité, où M. Camille Chaigneau, artiste et penseur, nous raconte une idylle d'amour, charmeuse comme un rêve, si touchante et si humaine pourtant.

Le volume est dédié à la mémoire du regretté poète Jules André.

L'épigraphhe de Jean Reynaud en explique le sujet :

« Ne cherchez pas dans l'homme solitaire cette miniature de l'univers dont parlait le philosophe antique : elle n'y est pas. C'est dans le couple androgynique que se trouve ce divin abrégé, car les antinomies ne se résument et ne s'accordent que dans une telle dualité ; et c'est donc par la dualité, et non par la simplicité, que l'on s'élève à la plénitude de la vie. »

Il s'agit en effet de deux âmes, destinées à se compléter l'une l'autre ; unies et confondues finalement par les forces providentielles.

Là, Montmartre est triple :

Montmartre est la montagne de Paris ;

Montmartre est un personnage ;

Montmartre est un symbole ;

Les trois termes s'enchaînant : l'homme devenant l'intermédiaire entre l'expression matérielle de Montmartre et son expression idéale.

En 1^{er} terme, Montmartre s'appelle aussi vulgairement « La Butte ».

En 2^e terme, Montmartre s'appelle ici, familièrement, « Victor charme ».

En 3^e terme, c'est un sommet sur la cité des conquêtes humanitaires ; c'est le piédestal de l'androgynie futur, ou pour parler plus clairement, du « couple-citoyen » de l'avenir.

Sous la triple virtualité de ce titre se développe l'es-sai d'un roman d'amour, suivant une conception d'âge nouveau. Par-dessus tout, l'auteur a tenté de mettre en action les merveilles naissantes des forces psychiques, ces forces qui, s'affranchissant enfin des souterrains occultes de l'ésotérisme, vont déployer au grand jour leur énergie rénovatrice. Cette énergie, puissance de l'être immortel qui est en nous (être immortel en force et en forme), se manifeste ici par la télépsychie des vivants et par l'influence évidente des prétendus morts — en un mot par la mise en valeur et par la mise en rapport des deux facteurs solidaires qui constituent l'intégrale humanité.

Dans ces pages, les néo-pythagoriciens pourront trouver aussi, accordés en un sommet de coopération, les trois facteurs des événements terriens, suivant le grand philosophe de Samos : le Destin (en son expression suprême : la prédestination de l'amour) : la Providence (en son expression suprême : la protection de l'amour, représentée par l'esprit de la mère) ; la volonté humaine (en son expression suprême : la volonté de l'amour) ; — Le tout convergeant vers le principe par excellence : l'Amour.

Dresser sur le plus haut sommet de la ville de Lumière, le plus accessible et le plus fécond des symboles ; y faire resplendir, en réalité et en idéal, un signe figuratif de la primordiale manifestation, c'était une tâche audacieuse ; M. Camille Chaigneau a su la mener à bonne fin. Malgré ses envolées les plus hardies, jamais il n'a outre-passé cet ordre de phénomènes que certains de nos maîtres en la science positive étudient aujourd'hui et admettront peut-être demain ; il a mis tout son élan vers les horizons nouveaux et toute sa foi en l'humanité.

George MONTIÈRE.

LES POÉSIES D'ANDRÉ WALTER
(Œuvre posthume)

1 vol. pet. in-8. Librairie de l'Art indépendant.

Vous souvient-il d'un roman étrange, les *Cahiers d'André Walter*, dont l'analyse parut jadis dans *l'Initiation* (avril 1891) ? « Un charme indicible, écrivais-je alors, émane de ces pages douloureuses, où une âme souffrante évolue, chapitre par chapitre, en des strophes cadencées, pareilles à des hymnes. » Le second livre du même auteur, publié tout dernièrement, est d'émotion peut-être plus poignante encore.

Vingt et un poèmes (le nombre des arcanes majeurs du Tarot), s'alignent à la suite l'un de l'autre. La rime, — existe-t-elle ? — faite parfois du même mot répété, souvent omise, n'est là que pour donner sa résonnance musicale ; le rythme fantaisiste, mais harmonieux toujours, s'allonge ou s'accourcit, docile au caprice du poète, et de cette méthode innovée se dégagent le plus puissant lyrisme, la plus intense impression de brisement et de rêverie imaginables.

Arrêtons-nous dès la première poésie. Sa citation me fournira le meilleur commentaire possible.

Il n'y a pas eu de printemps cette année, ma chère ;
 Pas de chants sous les fleurs et pas de fleurs légères,
 Ni d'avril, ni de rires et ni de métamorphoses.
 Nous n'avons pas tressé de guirlandes de roses.

Nous étions penchés à la lueur des lampes
 Encore, et sur tous nos bouquins de l'hiver,
 Quand nous a surpris un soleil de septembre
 Rouge et peureux et comme une anémone de mer.

Tu m'as dit : « Tiens ! voici l'automne.
 Est-ce que nous avons dormi ?
 S'il nous faut vivre encore parmi
 Ces in-folios, ça va devenir monotone.

Peut-être déjà qu'un printemps
 A fui sans que nous l'ayons vu paraître ;
 Pour que l'aurore nous parle à temps,
 Ouvre les rideaux des fenêtres. » —

Il pleuvait. Nous avons ranimé les lampes
 Que ce soleil avait fait pâlir,
 Et nous nous sommes replongés dans l'attente
 Du clair printemps qui va venir.

Suffisant à peine pour indiquer la tonalité générale de l'œuvre, le trop court extrait ci-dessous, ne saurait exprimer l'admirable mélancolie de son ensemble. Pourtant je renonce à choisir davantage parmi les richesses de ce recueil d'une originalité si troublante, où les trouvailles succèdent aux trouvailles, comme des perles s'en-chassent en un collier.

Mieux vaut lire et juger soi-même œuvre posthume, déclare le sous-titre.

Quiconque possède à ce degré la maîtrise de son talent, n'est point écrivain de la veille, sans bagage littéraire derrière lui. Souhaitons voir avant peu, à l'étage des librairies, un troisième volume d'André Waller joint à ses deux ainés !

George MONTIÈRE.

POÉSIES DU CHÊNE-VERT.

PAR N. DE SÉMÉNOW

Avec une préface de Frédéric Mistral ; 1 vol. in-18. Paris, 1892.

C'est une partie des œuvres posthumes d'un grand seigneur artiste. Le comte de Sémenow vivait retiré « en Avignon, au milieu d'un paysage florentin-provençal, où l'œil embrasse, au loin, sous la tour de Barben-tane, le confluent de la Durance avec le Rhône : vous revoyez vivant votre poète aimé, allant, venant, causant avec ses amis les félibres. » Ainsi Mistral nous présente-t-il ce trop mince recueil de poésies délicates et vibrantes, toutes pénétrées de chaude lumière et de vie intense, fleurs charmantes que le célèbre auteur de Miréo avait toutes vu éclore depuis vingt-cinq ans d'une amitié ininterrompue avec M. de Sémenow.

PORTFOLIO WORLDS COLUMBIAN EXPOSITION 1893

Texte de *L. Vossion*, illustrations de *C. Graham*, à la Winter's Art Litho Co. Chicago, 1891.

Le consul de France à Philadelphie, M. L. Vossion a résumé en regard de chacune des dix-sept délicates aquarelles qui composent cet album, les principaux édifices de la future exposition de Chicago : il est résulté de l'œuvre de ces deux hommes de goût une publication d'un cachet tout à fait artistique, et très réussie.

SÉDIR.

JEAN RÉVOLTE

Par GASTON MÉRY

Il vient de paraître chez Dentu un volume de haute valeur et de forte pensée : à côté des mièvreries qui embarrassent et affadissent la littérature moderne nous sommes heureux de trouver parfois quelques morceaux de saine et simple nourriture. — *Jean Révolte* est un roman de lutte : on nous permettra de ne pas parler ici de la portion purement dramatique, de l'intrigue du roman et de ses personnages. M. Gaston Méry n'en est pas à son coup d'essai, et ceux qui ont suivi la marche ascendante de sa carrière littéraire ont pu déjà goûter dans « l'École où l'on s'amuse » toute la finesse de son esprit analiste, toute la perfection de sa sensibilité esthétique. Ces mêmes qualités sont encore celles de ce nouvel ouvrage : mais c'est avec plaisir que nous y avons trouvé avec une plus grande possession de soi-même, plus de fermeté dans la composition.

A vrai dire, la thèse en est différente et l'auteur vibre d'une foi si profonde en sa cause que rien ne saurait le détourner du but. L'union celtique, la lutte contre l'en-vahisseur, qu'il ait nom juif, allemand, politicien méridional, financier exotique, exploiteur de sang ou d'argent, telle est l'idée qui a suscité ce volume. Sous tous ces

masques, c'est le même personnage que poursuit l'auteur, c'est ce qu'il synthétise d'un mot ce Méridional, c'est l'être en qui son intuition de Celte a deviné l'antique adversaire, le romanien nimrodique : et sans que le souvenir en soit conscient pour lui, par la loi même des choses, dans le troupeau menaçant avec lequel marchent l'anarchie, le despotisme, la politique de passions et d'intérêts, le matérialisme pseudo-scientifique. Dans les champs dévastés qu'il laisse de son passage, le bâlier a reconnu le troupeau de la louve et jette le cri d'alarme. Irai-je dire que la voix de Jean Révolte est celle de la Providence ? A celui qui ne la comprend pas, la chose paraîtrait ridicule ; à celui qui sait la haute puissance de la pensée humaine s'affirmant dans le verbe, je ne ferais que répéter une éternelle vérité. Je me contenterai seulement d'affirmer ici ma sympathie pour l'œuvre de M. Méry : le plus juste commentaire et le plus bel éloge qu'on en puisse faire est de dire que rien ne peut comme son œuvre évoquer le souvenir d'un de nos plus grands maîtres en Occultisme : ces mots de Saint-Yves, c'est le *credo* de Jean Révolte...

« Les races ne sont rien : ce sont les idées qui groupent les hommes : panslavisme, pangermanisme, panlatinisme, synthèse d'erreurs, trompe-l'œil d'unité ! que tous ces Égipans promettent au grand Pan celtique de faire entendre son bourdon de cathédrale au-dessus des cloches de leurs paroisses. Ce panceltisme est l'ancêtre commun de toutes les divisions de la race blanche, et c'est encore lui qui, par ma voix, les rappelle à l'unité et à la loi organique de son Temple social. »

M. HAVEN.

REVUE DES REVUES

OCCULTISME :

Le *Voile d'Isis* donne, entre autres choses, un plan nouveau d'expériences pratiques, un intéressant article de Philophotes sur l'Alchimie et le compte rendu du

voyage de MM. Papus et Mauchel en Belgique ; en feuilleton le *Caïn de Fabre d'Olivet*. *La Psyché* de mai a un travail très fin de L. Bazalgette sur les dessins de Vinci ; un autre numéro contient une poésie bretonne traduite par M. Quellien, et un article de Montière. *La Renaissance symbolique* (avril) continue ses études toujours très fouillées. Alber Jhouney commente dans *l'Etoile* (mai 1892), le *Siphra Dzénioutha* (livre du Mystère), extrait du *Sohar*, René Caillié analyse *la Voie Parfaite* et la *Cle de la Vie*.

SPIRITISME :

Le Spiritisme (mai 1892) contient neuf discours faits le 31 mars sur la tombe d'Allan Kardec. — Je recommande particulièrement aux convalescents le curieux article de Marcus de Vèze, placé en tête de la *Revue Spirite* (mai 1892). Nos amis spirites ne sauraient croire combien nous leur sommes reconnaissants de constater le succès croissant de notre mouvement par les attaques passionnées qu'ils lui consacrent. Chaque attaque nous attire de nouveaux adhérents, chaque polémique nous procure de nouvelles demandes de chartes. Aussi osons-nous espérer que cela ne s'arrêtera pas là et que chaque numéro de la *Revue Spirite* contiendra au moins un article contre ces monstres d'Occultistes en attendant les brochures spéciales.

MAGNÉTISME :

Le Journal du Magnétisme entreprend une campagne pour l'exercice libre de la médecine en France. Nous publions plus haut la communication qui nous est transmise à cet effet.

La Chaîne Magnétique publie les deux articles que Papus a consacré à la défense des intérêts des magnétiseurs.

Dans la *Pax Universelle* (16-31 mai), M. A. Bouvier analyse en fort bons termes *le Kabbale* de Papus ; mais tout l'intérêt du numéro réside dans les protestations de Henri Sausse qui fait suivre son nom des deux lettres S. : I. : (Sans Importance) sans doute pour attirer l'attention sur ses nobles efforts. L'espace restreint dont nous

disposons dans l'*Initiation* nous évitera d'en dire plus, M. Sausse n'ayant aucune qualité, à notre connaissance, pour porter un titre martiniste.

A propos de la levée de boucliers qui se produit actuellement dans le monde du magnétisme, nous rappellerons les dates suivantes : le mercredi 23 MARS 1892 le *Voile d'Isis* publiait l'appel aux magnétiseurs.

Le 3 MAI 1892, Papus, devant le succès de son appel qui avait ému les principaux représentants du magnétisme, déclarait sa mission terminée.

SOCIALISME :

La Religion Universelle (15 mai) donne une analyse de la nouvelle œuvre de Ch. Fauvety ; Fabre des Essarts et J. Bearson y publient de remarquables et solides études. *Le Devoir* développe sa partie littéraire : il donne dans le numéro de mai un article de C. Flammarion sur Vénus.

LITTÉRATURE :

Alire dans l'*Eclair* une curieuse nouvelle allemande de A. Holz de J. Schaf, ainsi que l'*Alceste* régénéré de Pierre Veber. La *Chimère* (avril et mai), publie deux lettres ouvertes de Pierre Dévoluy à Jules Bois, et un article bien documenté de P. de Labaume sur l'Occultisme.

D'intéressantes choses se trouvent aussi dans l'*Art social* (mai), dans les *Annales gauloises* de Besançon (avril) et l'*Harmonie* de Marseille (avril). Signalons enfin le *Nouveau Guide de la Presse* publié sous la direction de M. E.-G. Raymond, 5, rue Hautefeuille (1).

DIVERS :

Le *Progrès médical* (avril) contient le traitement d'un cas d'hystérie mâle atypique, aux troubles particuliers de la sensibilité, par P. Blocq et P. Sollier; dans les *Archives générales de médecine* (mars) : Syndrôme hystérique simulateur d'une lésion organique protubérante, par Gouraut et Martin Durr. Dans *The Lancet* de Londres (27 février), la douche électrique par W.-S. Hedley.

(1) Vente en gros et dépôt chez Chamuel et C^e.

Dans la *Berliner Klinische Wochenschrift* (22 et 29 février) : Electrothérapie et thérapie de la suggestion, par Eulenberg. — Dans la *Munchener medicinische Wochenschrift* (1^{er} mars) : traitement de l'hystérie par Alt. Dans la *Rivista internazionale d'Igiene* (Naples, février) : le massage en neuropathologie par A. Blumm. Dans la *Cronica científica* de Barcelonne (25 février) : l'alchimie en Espagne par Luanco. Dans la *Revue scientifique* (30 avril) : les espèces qui s'en vont, d'après F. Lucas.

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS

Langue allemande

Le *Sphinx* (avril et mai) a augmenté sa partie littéraire; il a revêtu un caractère moins aride, et comme articles de fond je ne vois que des études historiques du docteur L. Kuhlenbeck sur Giordano Bruno, de Carl Kiesewetter sur Faust: Carl du Prel y termine son exposition de la philosophie au point de vue des sciences secrètes, L. Denhard analyse les derniers travaux du professeur Lombroso; et le docteur Raphaël von Koeber fait connaître aux lecteurs le *Traité de Science occulte* de Papus.

Lichtenberg dit quelque part : « S'il existait une œuvre assez importante, contenant dans chacun de ses chapitres quelque chose de neuf, qui excite à penser et qui présente un champ étendu à la méditation, je crois que, pour posséder une pareille œuvre, je me traînerais à genoux de Gottingue jusqu'à Hamburg, pourvu qu'il me reste assez de force pour l'étudier avec application. » — « C'est un monument de ce genre, écrit le docteur de Koeber dans le *phnix* (mai 92), que Gérard Encausse vient de mettre au jour ; M. de Koeber analyse de la façon la plus claire et la plus élogieuse « l'exposé magistral que Papus fait de la psychologie occultiste, dans la première partie de son œuvre (1) ». Les enseignements de la Tradition, concernant la vie solaire, et ses modifications sur notre globe, l'étude analytique de

(1) *Traité méthodique de Science occulte.*

la constitution de l'être humain suivant les théories de la Quabalah, de l'ésotérisme indou et du spiritisme moderne, tout cela est résumé, avec figures extraites du *Traité et tableaux à l'appui*, en une douzaine de pages d'une critique pleine de netteté ; c'est avec bonheur que j'enregistre ici un succès de plus, et non des moins sérieux pour le très savant directeur de *l'Initiation*.

SÉDIR.

LIVRES REQUIS

GASTON MÉRY. *Jean Révolte*, roman de lutte. 4 vol. in-18 (Dentu) : 3 fr. 50.

LAURENT TAILHADE. *Vitraux*. Une élégante plaquette. Léon Vanier, éditeur.

WILLY. *L'Année fantaisiste*, recommandée à tous les spleenéiques. Dessins de Alb. Guillaume. 4 vol. in-18 ; 3fr.50.

ACHILLE GRISARD. *Comic Salon* (même recommandation). *De branche en branche*, poésies (compte rendu prochainement).

P.-C. REVEL. *Esquisse d'un système de la Nature fondé sur la loi du hasard*. Nouvelle édition (1892. Compte rendu prochainement).

P. VERDAD (Lessard). *Le Faux et le Vrai Socialisme*, broch. in-12.

P.-F. COURTÉPÉE. *La Paix*, partout et toujours.

Nous rendrons compte de ces deux ouvrages ; mais, en attendant, nous reproduisons avec grand plaisir l'avis des éditeurs qui précède la brochure de M. Verdad.

Les brochures que notre Œuvre publie à chaque instant pour les besoins de la propagande sont écrites principalement pour les âmes religieuses, et pour le peuple qui réfléchit et qui pense.

Nous ne sommes ni des sectaires, ni des intolérants ;

nous n'avons en vue, ceux qui nous approchent le savent, que la défense de la vérité et le triomphe de la justice. On ne nous verra donc jamais jeter l'anathème contre ceux qui, en religion ou en politique, peuvent avoir une manière de penser et de voir un peu différente de la nôtre, mais dont le but est aussi la régénération des âmes et l'amélioration du sort des malheureux ! L'essentiel d'ailleurs en ce moment, dans les temps troublés et anarchiques que nous traversons, c'est que les meilleurs esprits, les hommes et les femmes qui ont encore quelque chose de bon dans le cœur et dans l'esprit, unissent leurs efforts et s'entendent sérieusement sur le terrain des principes éternels de la philosophie, de la science et de la religion, où l'accord seul est possible. Le reste viendra par surcroit, Dieu aidant, car sans Dieu que peut-on faire ?

Nous tenions à faire précéder de ces quelques mots l'étude si intéressante de notre éloquent apôtre P. Verdad, qu'on trouve toujours sur la brèche et qui finira bien par faire entendre sa voix aux plus indifférents, c'est-à-dire au plus grand nombre de nos sœurs et frères en humanité.

LES ÉDITEURS.

HENRI MARÉCHAL. *Essai de philosophie évolutive*; 1 vol. in-4, Bruxelles (Compte rendu prochainement).

ROBERT SCHEFFER. *Ombres et Mirages*. 1 vol. in-18 : 3 fr. 50. (Librairie de la Nouvelle Revue).

Cet important ouvrage demande un compte rendu spécial qui paraîtra dans notre prochain numéro.

Le Gérant : ENCAUSSE.

IMP. E. ARRAUT ET C^{ie}, 6, RUE DE LA PRÉFECTURE, TOURS.

L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS UTILES)

DIRECTION

*14, rue de Strasbourg, 14
PARIS*

DIRECTEUR: **PAPUS** 
DIRECTEUR-ADJOINT : Lucien MAUCHET
Rédacteur en chef :
George MONTIÈRE 
Secrétaires de la Rédaction :
CH. BARLET. — **J. LEJAY**

ADMINISTRATION

ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO
G. CARRÉ
*58, rue Saint-André-des-Arts
PARIS*

FRANCE, un an. 10 fr.
ÉTRANGER, — 12 fr.

RÉDACTION : *14, rue de Strasbourg.* — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la direction ne se permettra jamais aucune note *dans le corps* d'un article.

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés à *la rédaction*. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

LIVRES ET REVUES. — Tout livre ou brochure dont la rédaction recevra deux exemplaires sera sûrement annoncé et analysé s'il y a lieu. Les Revues qui désirent faire l'échange sont priées de s'adresser à la rédaction.

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS. — Les abonnements sont d'un an et se paient d'avance à l'Administration par mandat, bon de poste ou autrement, 58, rue Saint-André-des-Arts.

